

90
Prise de possession du Cartier

St. Fagone présente par

SOUVENIRS

DE LA

PERSEVÉRANCE

DE

MONTREAL.

10. FETE DE NOEL.
20. FETE DES ROIS MAGES.
30. LES SAINTES FEMMES.
40. STE. GENEVIEVE.

50. LES VERTUS CARDINALES.
60. SUR LA VANITE.
70. SUR LA DISTRIBUTION DES
PRIX.

80. LES VACANCES.

BIBLIOTHEQUE 75-5-
SAINT JACQUES

Montreal:

1872.

PN

6120

R4DY

5

• 1-800-445-5555

.3781

B. Q. R.
NO. 4497

Boatman

AVIS.

Nous donnons à la suite quelque dialogues destinés à être récités dans les fêtes de la Persévérance.

Nous n'avons pas eu l'intention de rappeler ces drames liturgiques qui étaient représentés dans les Cathédrales pendant les offices aux grandes fêtes de Noël, à l'Epiphanie, pendant la semaine sainte, et dont on trouve encore quelque trace dans l'office du dimanche des Rameaux et dans le lavement des pieds et la cène, tels qu'ils sont encore pratiqués par le Souverain Pontife à Rome.

Nous pensons que les exigences des fêtes de la Persévérance ne permettent rien de semblable, non plus que de renouveler les pieux mystères des XIII^e et XIV^e siècles, ou les fameuses scènes des fêtes royales, sous Charles V et ses prédécesseurs.

Mais nous avons cherché à résumer dans ces conférences, sous une forme variée, l'enseignement qui doit être donné, pendant le courant de l'année dans les œuvres d'instruction religieuse.

Des essais semblables ont été faits dans différents diocèses en France, et ils ont produit le plus grand bien en donnant de l'intérêt aux séances de Persévérance.

St. François de Sales faisait représenter de ces petites scènes, et même suivant ses historiens, il se plaisait à y prendre un rôle.

Le P. Romillon du temps de Mr. Olier, avait recours aux mêmes moyens, enfin ces pieux usages ont été conservés en Italie, en Espagne, en Allemagne, et pour montrer l'importance que l'on attache encore à ces représentations, nous rapportons ici le recit

de la Passion en Bavière, qui a été publié dernièrement dans le *Tablet* de Londres par lady Herbert.

La seule observation que nous avons à faire, c'est que dans notre dialogue des Roix Mages, si l'on ne peut se procurer la partition *du désert* par Félicien David, on peut remplacer les chants, par les cantiques qui se rapportent à l'Epiphanie dans les recueils de Cantiques.

REPRESENTATION DE LA PASSION DE N. S. J. C.,

A OBER AMMERGAU.

Nous publions une relation très-intéressante sur la Représentation de la Passion, qui a lieu tous les *dix ans* dans les Montagnes de Bavière.

C'est une Dame catholique, appartenant à l'une des plus grandes familles d'Angleterre, qui raconte les impressions de son pieux pèlerinage.

Lady Herbert, veuve d'un des derniers Ministres de la Guerre en Angleterre, est un auteur distingué : Elle a publié plusieurs ouvrages qui jouissent d'une grande popularité dans tout le Royaume Uni, (*Voyage en Espagne,—Voyage en Judée,—Les Institutions Monastiques en Espagne*, etc., etc.)

Nous empruntons cette relation au *Tablet*, journal catholique de Londres.

“ On a tant écrit sur la Représentation de la Passion, en Bavière, qu'il semblerait, à première vue, superflu d'en parler encore ; cependant, comme il n'y a pas deux personnes dans le monde qui lisent un livre, ou qui assistent à quelque événement, avec les mêmes sentiments, je me détermine à écrire mes propres impressions. J'indiquerai d'abord quelle est l'origine de cette cérémonie pieuse,

“ En l'année 1683, une maladie contagieuse s'était répandue dans les montagnes de Bavière. Le nombre des victimes était considérable ; on avait pris toutes les précautions possibles dans le village d'Ammergau, situé à quelques lieues de Munich, et l'on y avait interdit l'entrée de tout malade. Un ouvrier, étant allé travailler dans la plaine, revint à la fin de la semaine pour passer le dimanche à Ammergau. Là il tomba malade et mourut au bout de deux jours. Son mal se répandit aux alentours ; au bout de trois semaines quatre-vingt-dix personnes moururent, et plusieurs centaines étaient atteintes de la contagion. Alors les principaux citoyens du village, pour obtenir du ciel la cessation du fléau, se réunirent à l'église où ils firent le vœu d'honorer, tous les *dix ans*, par de grandes fêtes, le mystère de la Passion de Notre-Seigneur.

“ A peine eurent-ils fait cette promesse, que la peste cessa dans le village, et que tous les malades déjà atteints guérissent complètement. Depuis ce temps le vœu a toujours été observé, et les citoyens regardent cet accomplissement comme une obligation religieuse, qui leur a été léguée par leurs ancêtres.

“ Le voyage de Londres à Munich, est très-aisé ; on part de Londres à quatre heures P. M. et on est à Douvres à sept ; à neuf heures et demie on quitte Douvres et on arrive à Ostende dans la nuit. Là on trouve un convoi qui vous mène à Bruxelles, où l'on arrive au point du jour ; on s'arrête là une heure et

demie, et on a le temps d'entendre la sainte messe à une petite église située près du *Dépôt*. De Bruxelles l'*Express* vous mène à Cologne où vous arrivez à quatre heures et demie du soir ; là, vous pouvez aller visiter la cathédrale, assister à la bénédiction du Très-Saint Sacrement, et aux prières du soir.

“ Dans tout ce que je dis, ajoute Lady Herbert, je suppose que vous faites ce voyage en esprit de pèlerinage, et que vous tenez à assister aux cérémonies religieuses, et aux offices dont vous pouvez rencontrer l'occurrence. Après vous être reposé la nuit à Cologne, le lendemain matin vous entendez la sainte messe à la cathédrale, qui est à côté du *Dépôt* : après la messe vous prenez un *ticket* pour Munich, où vous arrivez à 9 heures du soir. Là, vous trouvez une multitude de voitures pour vous faire conduire à Ammergau ; mais il est prudent de *télégrapher* d'avance, afin d'avoir de la place dans les hôtels de cette petite ville ; ensuite vous vous mettez en route.

Le voyage de Munich à Ammergau offre le plus bel aspect ; le pays est magnifique ; on rencontre des montagnes élevées dans les airs à perte de vue, dont le sommet est caché par les nuages, et d'où descendent comme de grands fleuves, d'immenses glaciers. Toutefois, ce n'est pas là ce qui frappe le plus le voyageur chrétien ; ce qui lui fait plus d'impression, c'est la quantité innombrable qu'on rencontre, de croix et d'oratoires de la Vierge, souvent entourés de pèlerins qui s'arrêtent là pour se reposer et prier.

Une autre personne, ayant assisté à la même Représentation, rapporte que sur le chemin on offrait aux Voyageurs des billets, portant cette annonce solennelle, qui leur fit une grande impression :

“ LE GRAND SACRIFICE DE LA RECONCILIATION SUR LE CALVAIRE.”

“ Histoire de la Passion de N. S. J. C. suivant les quatre Evangélistes, avec tableaux tirés de l’Ancien Testament, représentée fidèlement pour la réflexion et l’édification des fidèles. (Avec permission des Autorités.)”

Nous arrivâmes à 4 h. du soir au village d’Ammergau, où après nous être reposés quelques instants à l’hôtel, nous fûmes visiter l’enceinte où la Représentation de la Passion devait avoir lieu le lendemain matin, et nous eûmes la précaution de retenir nos places. A notre retour chez nous, toutes les cloches de l’église sonnaient à grande volée, pour appeler les pèlerins à l’office du soir. Nous trouvâmes l’église remplie de villageois et d’étrangers. Les chants étaient magnifiques, et les voix très belles ; ensuite eut lieu la bénédiction du Très-Saint-Sacrement ; c’était une préparation convenable pour le pieux spectacle que nous devions contempler le lendemain.

Revenus à notre hôtel, on nous offrit les photographies des principaux costumes du pays. Ce qui nous frappa le plus, ce n’est pas tant la beauté des costumes qui sont admirables, que la pureté et la bonté qui semblaient respirer sur les figures.

Le lendemain matin, nous fûmes réveillés entre 3 et 4 heures par un coup de canon, et par le carillon de toutes les cloches qui appelaient les fidèles à l'église. Nous nous hâtâmes, et nous trouvâmes déjà réunie, une foule immense qui assistait aux messes célébrées en même temps, à cinq autels différents, ce qui fut renouvelé plusieurs fois jusqu'à 7 heures, à cause du grand nombre de prêtres étrangers venus à la cérémonie. Il était impossible pour une grande partie des assistants de se procurer des sièges, tant il y avait de monde. La plupart approchèrent de la sainte table, et nous y remarquâmes entr'autres, avec beaucoup d'édification, ceux qui allaient figurer dans la Représentation.

“ Après la messe, à 7 heures, chacun retourna déjeuner, et vers huit heures tous se rendirent au lieu de la scène, sans confusion et avec recueillement, presque tous, tenant le chapelet à la main. A 8 h. précises, trois coups de canon furent tirés, et l'orchestre commença. Nous avons pris la précaution de nous munir de petits livres, expliquant les différentes scènes qui devaient se passer, avec les paroles et les chants. Ce que nous trouvâmes de mieux en ce genre est un petit opuscule composé par le curé de Gluchstadt. Il est illustré par des figures d'Albert Durer, et a été traduit en Anglais par Miss. Catherine Thompson. Aussitôt que la musique eut cessé, les choristes au nombre de vingt, entrèrent, s'avancèrent gravement des deux côtés et se placèrent en cercle sur la scène. Ils étaient

revêtus de longues robes de couleurs éclatantes, où le rouge, le vert et le bleu dominaient ; par dessus leurs robes ils avaient des tuniques blanches brodées, retenues par une ceinture en galon d'or, et enfin des couronnes d'or sur la tête. Leur chef s'appelle Jean Mair."

Il faut savoir avant tout que le théâtre se compose de deux estrades distinctes : l'une dans le fond, fermée par un rideau qu'on lève pour laisser paraître chaque tableau, et qu'on baisse ensuite. L'autre est vaste, s'étendant jusqu'aux spectateurs, et occupe toute la largeur du théâtre ; c'est là que viennent se dérouler les scènes du drame.

" Le chœur ne prend pas part à la récitation ; il n'a d'autre fonction que d'expliquer les scènes qui vont se suivre. Il n'y a rien de plus noble que l'attitude des Choristes, rien de plus grave et de plus solennel que leur chant. Le chœur ayant fait entendre, en quelques strophes, l'exposition du Mystère de la Passion, se plaça à droite et à gauche, et on leva le rideau du fond, sur lequel est une belle vue de la ville de Jérusalem.

" Nous eûmes alors deux tableaux vivants : le premier représentant l'expulsion de nos premiers parents, du Paradis Terrestre, et au bout de quelques instants, un second, représentant le sacrifice d'Abraham. La merveille en tout cela était la parfaite immobilité des personnages ; il était impossible de deviner que nous voyions des êtres vivants, l'illusion était complète. On

baissa encore le rideau et le chœur commença à annoncer les scènes qui allaient suivre. Ce chœur fait peu de gestes, qu'ils exécutent tous ensemble avec beaucoup de gravité : les choristes lèvent ou abaissent les bras, ou joignent les mains en signe de supplication ; ces mouvements ajoutent beaucoup à l'effet du chant. Alors le rideau se leva encore, et on entendit la voix de quatre enfants qui racontaient en chantant, comment la mort était entrée dans le monde, après la chute dans le Paradis Terrestre. Plusieurs personnages étaient agenouillés devant une croix noire, et le chant racontait comment la mort était venue par un arbre, et comment la vie avait dû venir par un autre arbre.

“ Un petit pamphlet, publié à Oxford sur cette représentation de la Passion, note comme digne de remarque, le caractère Biblique de cette œuvre. Les faits, les paroles, les expressions de la Sainte Ecriture sont seuls reproduits ; tout commentaire est exclu ; et, dit ce petit livre, “ j’ai trouvé là, en ce petit Village Catholique, un sentiment délicat et exact de la Sainte Ecriture que je n’ai jamais vu dans aucun Village protestant, et que je ne crois pas pouvoir être surpassé par aucun écrivain de la secte, quelque instruit et consommé qu’il soit dans l’interprétation Biblique.

“ Chacun des Actes de la Passion est précédé par les tableaux figuratifs de ce qui doit suivre.

“ La première scène représente l’entrée de Jésus dans Jérusalem : Le Sauveur est assis sur un âne.

Plus de 300 personnages composent son cortège. Ensuite Notre-Seigneur descend de sa monture, adresse quelques paroles au peuple et à ses disciples, et porte ses pas vers le Temple. C'est là que se tiennent les vendeurs et les acheteurs, se livrant à un trafic inconvenant. Le Fils de Dieu renverse les tables des changeurs, et les sièges des marchands de victimes, ce qui excite la colère des Scribes et des Pharisiens, mais surtout des marchands, qui se joignent aux ennemis du sauveur pour concerter sa perte."

Nous lisons dans une autre Relation qu'au moment où le Sauveur renverse les tables des marchands, et les cages renfermant les animaux destinés aux Sacrifices, l'assistance éclata d'une vive hilarité, en voyant l'argent tomber et rouler à terre, les brebis et les agneaux s'échapper de toutes parts, les pigeons et les colombes s'envoler dans les airs, et les trafiquants au désespoir, courant pour rattraper leur propriété en fuite.

"J'attendais avec impatience et en même temps avec crainte Joseph Mair, celui qui représente Notre-Seigneur ; j'avais peur de ne pas le trouver à la hauteur de son rôle : mais bien loin de là, je puis dire que, par sa dignité sa gravité, la simplicité et la mansuétude de son ton et de ses paroles mêlés d'un doux accent de tristesse, il dépassa toute mon attente.

Plus je le contemplais et plus j'étudiais son débit, plus son attitude et ses manières m'impressionnaient. Sa figure reproduit le type conçu par Léonard de

Vinci. On trouve en lui la majesté pleine de calme, de douceur et d'attrait, si frappante dans la *Cène* du grand Peintre. A la fin de la scène, j'étais tellement attentive et absorbée que je ne pouvais plus penser à autre chose. Sa voix est belle, et si distincte que vous n'en perdez pas un mot, tandis qu'il est impossible de rendre par la parole la simplicité et la dignité de son attitude. Plus tard j'ai vu cet homme dans son humble chaumière, et il m'a fait la même impression. Toute son occupation est de méditer sur la Passion, et il n'a pas d'autre profession que de sculpter des crucifix : il parle peu, communique tous les jours, et considère son rôle comme une sorte d'apostolat, par lequel il espère avec ses compagnons, porter les âmes à Dieu, et les rendre plus dignes de l'œuvre de la Rédemption.

“Le seconde scène représente la réunion des prêtres, assemblés pour assouvir leur haine et leur jalousie contre le *Juste*. Elle est précédée d'un tableau qui nous montre le jeune Joseph, enfermé dans une citerne par ses frères. On remarque les costumes d'Anne, de Caïphe et des autres prêtres ; on est frappé des raisons perfides dont ces hypocrites essayent de motiver leur projet criminel : tout est admirable.

“La troisième scène est une des plus touchantes ; elle est précédée du tableau représentant les adieux du jeune Tobie à ses parents. Ensuite Jésus-Christ apparaît dans les rues de Béthanie avec ses disciples, ce qui est parfaitement représenté ; il se rend avec

ce cortège, à la maison de Simon le Pharisien. Là on voit Marie Madeleine se tenant près de Notre-Seigneur, avec les parfums précieux. Le contraste entre l'amour généreux et la dévotion profonde de cette grande Pénitente, et l'égoïsme et l'avarice de Judas, qui tient sa bourse à la main, est représenté de la manière la plus magistrale.

“ Les paroles de Notre-Seigneur et celles du Pharisien, ne sont autres que celles de la Sainte Ecriture, qu'on nous a rendues familières dès l'enfance. En cette scène, du reste, comme dans les autres, on ne s'attache pas à toutes les petites particularités, mais on est saisi, comme si on participait soi-même à ces grands événements ; et cette impression grandit toujours à mesure que la représentation avance. Les adieux de Notre-Seigneur à sa Sainte Mère et aux deux sœurs, Marthe et Marie, malgré leurs instances et celles des disciples, furent si touchants, et il dit avec tant de sentiment ces paroles “ que son heure n'était pas encore venue,” que l'assistance fut transportée et émue jusqu'aux larmes. L'émotion avait gagné jusqu'à un gentilhomme Anglais, et un flegmatique Allemand qui étaient près de moi, et qui sanglotaient comme si leur cœur eut dû se briser.

“ Le tableau suivant représente la substitution de l'humble Esther à la place de l'orgueilleuse reine Vasthi, épouse du roi Assuérus, et figure la substitution de la nouvelle Jérusalem à l'ancienne. Dans la scène, on voit Notre Seigneur répandre des larmes sur le sort de la ville coupable.

“ Puis, suivant exactement les saints Évangiles, on le voit envoyer St. Pierre et St. Jean pour préparer la salle du souper. Bientôt, on assiste aux combats que Judas éprouve dans sa conscience. J’ai trouvé le caractère du traître admirablement tracé, car il ne cède pas dès le commencement, à la tentation et à l’offre de l’argent ; ce qui restait encore de bon dans cette âme tentée se montre encore. On voit comme cette lutte ressemble bien aux agitations que nous éprouvons nous-mêmes, lorsque nous sommes tentés de tomber dans le mal, en suivant nos mauvaises inclinations.

“ Cette conception du caractère de Judas était nouvelle pour moi, et cependant je compris aussitôt combien elle était vraie, et combien il était au contraire, invraisemblable que Judas eut suivi Notre Seigneur pendant trois ans, en partageant ses peines et ses dangers, s’il avait eu, dès le commencement la résolution de le trahir et de le livrer. Il est plus vraisemblable de le voir céder peu à peu à une tentation à laquelle il ne sait plus résister, et qui le pousse à un crime sans rémission et sans repentance.

“ La scène suivante nous montre la dernière Cène précédée par le tableau de la Manne dans le désert, et que je trouvais encore plus beau que les tableaux précédents. Les enfants les plus jeunes de la scène, et jusqu’à des enfants de trois ans, “ semblaient comme pétrifiés,” ainsi que l’annonce le *Guide book*, tant ils sont immobiles.—Vient ensuite le lavement des pieds, l’entretien de Notre Seigneur avec ses apôtres, ses

dernières paroles, les protestations de dévouement de St. Pierre, les témoignages d'affection du bon Maître, exprimés avec tant de majesté et un certain ton d'exaltation affectueux qui surpassaient encore ce que nous avons vu jusque-là. Ensuite Jésus s'adresse à Judas, et lui fait entendre qu'il connaît son dessein ; mais Judas s'enfuit, et alors la nuit vient. (1)

“ Le tableau suivant est la vente de Joseph par ses frères pour vingt pièces d'argent, ce qui nous ramène à Judas : après quoi nous nous trouvons de nouveau, dans le *Sanhedrin*, en présence du grand Prêtre. Il y a là une discussion très-longue et très-violente ; mais à la fin l'accord s'établit et l'indigne Judas reçoit avec avidité *le prix du sang*. Seuls, Joseph, d'Arimathie et Nicodème protestent et quittent la salle, tandis que tous applaudissent à la convention sacrilège.

“ La représentation qui suit est celle de l'Agonie au Jardin des Oliviers ; elle est précédée par trois tableaux de l'Ancien Testament : Adam et Eve travaillant avec leurs enfants, et mangeant leur pain *à la sueur de leur front* : Joab embrassant Amasa et le frappant en même temps de son glaive : et enfin Samson livré par Dalila aux Philistins.

“ Notre Seigneur, ayant prononcé le magnifique discours rapporté au 17^e chapitre de St. Jean, s'avance dans le Jardin avec ses disciples, en choisit trois pour *veiller avec lui*, et se prosterne jusqu'à terre, puis

(1) Il est à remarquer que cette situation est parfaitement rendue d'après la *Cène* de Léonard de Vinci.

répète trois fois la prière de son Agonie. La figure de Mair en cette circonstance parut vraiment divine. Ensuite vient la scène de la trahison ;—on voit que c'est *de sa propre volonté* que Jésus se livre à ses ennemis. On lui lie les bras, ses disciples l'abandonnent, et il est conduit par les gardes au milieu des insultes et des outrages, à travers la cité.

“ A ce moment il y a une interruption, et toute l'assistance quitte le théâtre pour aller prendre le repas. Les visages conservaient l'impression des sentiments éprouvés, pendant les heures qui venaient de s'écouler ; le dîner à l'hôtel, se passa dans le silence le plus profond.

Au bout d'une demi-heure nous allâmes reprendre nos places dans le théâtre, et de nouveau le même silence s'établit. S'il était troublé un instant par l'arrivée de quelque retardataire, un murmure venant des principales places occupées par des Tyroliens, montrait combien ils étaient péniblement affectés de cette interruption.

La scène suivante qui est la huitième, est celle du soufflet reçu par Jésus chez Anne, le beau-père du grand prêtre. Elle est précédée par le tableau du Prophète Michée, frappé sur la face pour avoir dit la vérité au roi Achab. La scène nous montre le calme et la dignité de Notre Seigneur devant Anne qui se tient sur un balcon, ayant le Christ enchaîné devant lui. On voit la multitude entourant le Fils de Dieu, furieuse, irritée, *pleine d'insultes et d'accusations* ; et Jésus la

contemplant avec des regards d'une affectueuse compassion ; tandis que Arne, dans l'impuissance où il est de trouver aucune offense dans la victime, la renvoie à Caïphe.

“ Le reniement de St. Pierre qui vient ensuite, (9e scène), est représenté dans toutes ses circonstances, aussi bien que le profond repentir de cet apôtre au moment où le *coq chante*. Je puis dire que l'acteur de ce rôle est peut être le plus admirable, après celui qui représente Notre Seigneur, dans l'intelligence du caractère qu'il représente.

“ La dixième scène précédée par le tableau de la mort de Naboth et les souffrances de Job, représente les outrages et les indignes traitements dont Notre Seigneur fut abreuvé pendant la nuit qui précéda son jugement. Elle est pleine de tristesse, et montre la patience divine et l'incomparable douceur avec laquelle le Fils de Dieu supporta les brutalités d'une soldatesque effrénée.

Le désespoir de Judas forme le sujet de la onzième scène ; elle est regardée par quelques-uns comme la mieux traitée de toute cette belle composition. Elle est précédée par deux tableaux représentant le meurtre d'Abel et le désespoir de Caïn. Puis viennent les tentatives de Judas pour restituer le prix de son crime, ses remords accablants, et enfin son suicide ; le tout est rendu avec la plus dramatique expression.

“ Dans la douzième scène nous voyons *Jésus devant Pilate*. Ce tableau est précédé par celui de Daniel

dans la fosse aux lions. La multitude des Scribes et des Pharisiens, excitée par Anne et Caïphe, insulte et accuse Notre Seigneur qui se tient calme et patient, et ensuite est conduit au pied du balcon où Pilate apparaît pour le juger.

“ Alors l’innocence de Jésus étant clairement manifestée, Pilate s’efforce de le délivrer et, pour échapper aux menaces et aux fureurs de la multitude, il fait conduire Notre Seigneur à Hérode, comme un séditionnaire. Hérode ne pouvant non plus *trouver de cause de mort contre lui*, le livre à la risée de ses courtisans, l’affuble comme un insensé, et le renvoie à Pilate.

“ Les Pharisiens parcourent les rues, mêlés à la foule qu’ils ont ameutée contre le Juste.

“ Ensuite vient la 13ème scène précédée par les tableaux des frères de Joseph, montrant à leur père la robe aux diverses couleurs, couverte de sang ; et d’Abraham offrant son fils Isaac sur le mont Moriah. Cette scène représente la flagellation et le couronnement d’épines ; elle est rendue, avec une vérité navrante, et nous n’avons pas le courage de la décrire. On y sent merveilleusement l’angoisse de Pilate représentée avec un grand talent ; on suit avec tous ses détails, la lutte qu’éprouve intérieurement ce magistrat, dans son désir de sauver l’Innocent, et dans la crainte où il est d’exciter la haine publique contre lui-même.

“ Je trouve ici relevée dans le *pamphlet d’Oxford*, une observation qui m’avait frappée, moi-même : Les accusations qui se suivent m’ont paru accablantes de

longueur, et dépassent en ce sens, tout ce que j'avais jamais lu en fait de relation de procès criminel. J'éprouvais un véritable besoin de voir arriver les scènes suivantes. Il faut dire cependant qu'au milieu de ces conflits interminables, la dignité de la Sainte Victime était toujours admirablement conservée : car parmi ces scènes pénibles, se succédant de maisons en maisons, de palais en palais, de rues en rues, du corps de garde au tribunal, et du tribunal au Calvaire, cette figure pâle, silencieuse, proférant à peine une parole, ne remuant pas un seul trait, immobile, morne, semblait appartenir à un être d'un monde supérieur ; tandis que de toutes parts c'était *la rage, la fureur et comme un océan de malice, d'insulte et de haine*, venant se briser contre l'humilité et l'abaissement volontaire de la Victime. Celle-ci était immobile, impassible ; pas un regard de colère ne tombait de ses yeux, pas un mot de plainte ne s'échappait de ses lèvres. Or, cette force de l'âme était admirablement rendue : une grandeur mystérieuse semblait envelopper cette personification sainte, comme d'un manteau. Mair apparaissait pénétré surtout de l'idée de victime conduite à l'immolation, et cependant il ne pouvait manifester cette pensée que par son attitude, sa démarche et l'expression de ses traits ; car il allait de scène en scène, presque sans ouvrir les lèvres, et ayant les mains attachées derrière le dos. Non, jamais je ne pourrai oublier l'impression que j'ai reçue alors.

“ La 14ème scène représente la condamnation de

Notre Seigneur ; elle est précédée par le tableau du Bouc-Emissaire. Le tumulte augmente : Pilate proteste, mais il cède à cette menace : *Si vous délivrez cet homme vous êtes l'ennemi de César.* Il fait enfin un dernier effort en amenant Barabbas : Mais c'est en vain, on ne veut que la mort du Juste, et la toile tombe sur ce cri : *Que son sang tombe sur nous et sur nos enfants !*

“ La 15ème scène nous montre la *Via Crucis*. Elle est précédée de deux tableaux : *Isaac portant le bois de son sacrifice*, et *Moyse montrant le Serpent d'airain*. La rencontre de Notre Seigneur avec sa Sainte Mère, et bientôt après avec les femmes de Jérusalem, est très touchante et nous a rempli d'attendrissement.

“ Avant la 16ème scène représentant le crucifiement, le chœur, pour la première fois, change de vêtements, prend des habits de deuil et chante une lamentation pleine de beauté et de tristesse qui se rapporte parfaitement à la situation.

“ Ensuite arrive le crucifiement, dont on ne peut expliquer la cruelle réalité. Les deux larrons sont attachés avec des cordes, mais pour Notre Seigneur, il n'en est pas ainsi ; le sang coule de ses pieds et de ses mains qui paraissent transpercées ; le sang coule aussi du côté, lorsqu'il est ouvert par le coup de lance. Le spectacle de N. S. en croix dure pendant vingt minutes. Le temps de ce supplice semble accablant de longueur et cependant ce n'est que la neuvième

partie des trois heures que dura la douloureuse réalité accomplie sur le Calvaire, il y a 1871 ans. L'on entend, une à une, les Sept touchantes paroles de Notre-Seigneur, gravées au cœur des chrétiens. Enfin on est encor plus touché de l'abandon de la Victime que de son agonie même. Elle semblait comme délaissée, même de la divinité. Ici je cite les paroles du livre d'Oxford :

“ Il était abandonné à toutes les amertumes de l'humanité souffrante : car le point suprême du christianisme, ce n'est pas la *divinisation* de l'homme, mais *l'humanisation* d'un Dieu ; ce n'est pas la vie donnée par la vie, mais la vie sortant de la mort : et la puissance du salut qu'il apporte ne doit pas être cherchée d'abord dans la vie qui ne périt pas, mais dans la profonde désolation et l'anéantissement du Dieu-homme immolé, et dans son sang versé.”

“ Enfin vient la scène de la mort : on entend les derniers gémissements du mourant ; on voit les mouvements de l'agonie, l'affaissement de la tête au moment où se fait entendre la grande parole, *Consummatum est*.

“ Tout à coup le tonnerre gronde et fait retentir ses roulements effrayants ; le soleil s'obscurcit, un homme arrive, criant *que le voile du temple s'est déchiré*. Les prêtres et les Pharisiens terrifiés et bourrelés de remords, disparaissent ; les soldats, avec une froide cruauté, brisent les jambes des larrons : mais quand ils arrivent à Notre-Seigneur, Madeleine

s'élance et défend le corps sacré de son maître, et le Centurion se contente de percer le côté. Alors tous s'éloignent, et il ne reste que trois persounages au pied de la Croix : la Ste. Vierge, Marie Madeleine et St. Jean.

“ Au bout de quelques instants, a lieu la Descente de la Croix, telle qu'elle est représentée par les grands peintres, et exécutée avec tendresse et dévotion. Le corps qui semble avoir la rigidité et la pâleur d'un cadavre, descendu d'abord, puis enveloppé avec soin de blancs suaires, par Nicodème, St. Jean, et Joseph d'Arimathie, est placé avec une vénération profonde sur les genoux de Celle qui, d'abord, l'avait tenu petit enfant entre ses bras. Enfin, il est déposé dans la tombe, renfermé sous la pierre ; et alors Marie s'étant placée en larmes, au chevet du tombeau, et Marie Madeleine aux pieds, la toile tombe.

“ Mais comment Mair a-t-il la force d'arriver jusqu'à cette seizième scène ? ceci est un prodige. La fatigue doit être excessive, même en faisant abstraction de tous les sentiments qu'il a à manifester pendant ces diverses scènes. Et cependant il est impossible d'apercevoir en lui aucun signe d'épuisement, lorsque la toile se levant tout-à-coup pour le dix-septième acte, on voit représentée la scène glorieuse de la Résurrection. Le Chœur l'annonce d'avance, par un chant de louange plein de joie et de transport. Le tableau figuratif qui précède représente *la délivrance de Jonas*, et le *passage des Israélites à travers la Mer Rouge*.

“ On voit les Gardes entourant le tombeau et veillant ; ils s’entretiennent des circonstances extraordinaires qui ont accompagné la mort de Celui qu’ils gardent, et des rumeurs d’une résurrection, quand tout-à-coup avec un coup de tonnerre, un Ange apparaît ; la pierre est renversée, et le Seigneur, vêtu d’une robe éclatante d’argent, entouré de rayons de lumières, et portant à la main un étendard de triomphe, s’élance du tombeau devant ses gardes effrayés et éperdus, qui, aveuglés par l’éclat de cette apparition, tombent à la renverse, tandis qu’il passe au milieu d’eux, tout resplendissant d’une majesté divine.

“ Bientôt paraissent les Saintes Femmes, portant des parfums dans des vases précieux : l’Ange leur raconte ce qui s’est passé. Puis viennent St. Jean St. Pierre et, à la suite des autres, Marie Madeleine, pour la seconde fois, cherchant encore son divin Maître. Cette scène admirable si belle dans la sainte Ecriture, où ce seul mot *Marie* ! révèle à ce cœur plein d’amour, qu’elle a devant-elle le *Maître* qu’elle n’avait pu encore trouver, est magnifiquement rendue.

“ Peu après surviennent les Scribes et les Pharisiens, accourus de leur côté pour inspecter le tombeau, et qui, désespérés de le trouver vide, et de voir la consternation des gardes, essayent de les rassurer, et leur offrent de l’argent pour les engager à dire que pendant qu’ils dormaient, les Disciples étaient venus enlever le corps.

“ Cette circonstance, dit ici le personnage cité plus

haut, fut le signa d'une explosion de l'assistance, surtout de la part des habitants qui, sans retenue, s'abandonnèrent à la vivacité de leur sentiments, et à l'expression, d'une part, de leur amour pour le Sauveur; d'autre part, de leur indignation contre ses persécuteurs. Ils se levèrent avec des cris de menace et de dérision contre les Pharisiens, tous criant : ah ! cherchez-le ! cherchez-le ! Vous le trouverez au dernier jour ! . .

“ Le tumulte devint extrême ; et plusieurs s'avancant vers la scène, nous pensions qu'ils allaient l'escalader et tomber sur les Pharisiens stupéfaits. Mais le rideau étant tombé à ce moment, l'agitation s'apaisa au milieu des éclats de voix et des applaudissements.”

“ Enfin la dernière scène représente un spectacle de triomphe. Un solennel *Alleluia* est chanté par un chœur considérable ; Jésus-Christ apparaît en vainqueur, environné des saints personnages, des saints du ciel, et foulant ses ennemis sous ses pieds ; pendant qu'on chante : *Il fallait que le Christ souffrit, afin d'entrer, par les épreuves, dans sa gloire.*

“ J'ai fini ma tâche ! la représentation terminée, nous nous rendîmes en silence, et avec émotion à l'Eglise, l'endroit où nous étions le mieux, pour pouvoir réfléchir sur ce que nous avons vu. Là nous avons prié pour que l'impression de cette belle fête ne sortit jamais de notre esprit et de notre cœur.

“ Nous allâmes ensuite faire visite à Joseph Mair : Ses manières et son extérieur répondent absolument

au personnage qu'il avait représenté. Il nous reçut sans embarras, mais avec une dignité calme et simple, et quand je m'aventurai à lui parler de l'effet qu'il avait produit sur nous, il inclina la tête gravement, comme s'il eût reconnu que le compliment ne pouvait s'adresser à lui....

“ Ce rôle qu'il avait représenté, il ne le quittait pas avec la tunique de pourpre du Sauveur, mais je voyais qu'il le regardait pour ainsi dire, comme une part essentielle de son existence de chaque jour, et que dans sa foi profonde, il se considérait toujours comme en la présence de son Dieu.

“ Notre guide lui ayant demandé de nous montrer l'anneau que lui avait donné le Prince de Galles, il nous le montra sans aucune apparence d'orgueil, ou de complaisance personnelle.

“ Je lui demandai alors de nous céder quelques-uns des Crucifix qu'il travaillait, et qui sont d'une exécution admirable, mais il me répondit qu'ils étaient tous vendus.

“ Enfin nous nous retirâmes en nous recommandant à ses prières : le lendemain nous recevions de nouveau *le pain de vie*, au sanctuaire d'Ammergau, puis nous reprenions le chemin de notre demeure, demandant au Seigneur d'accomplir le combat de la vie avec un nouveau courage, afin de pouvoir réaliser la pensée exprimée dans ces derniers chants du Chœur d'Ammergau :

“ Nous avons représenté devant vous la vie et la

“ mort de Celui qui est le Maître de toutes les existences, afin qu’ayant contemplé ce qui s’est accompli de plus grand sur la terre, vous puissiez conquérir ce qu’il y a de plus grand à espérer pour une âme immortelle.”

De son côté l’Assistant que nous avons déjà cité, s’exprime ainsi en terminant sa narration :

“ Après avoir contemplé ce touchant et admirable spectacle, nous n’avons pu nous empêcher d’éprouver un vif sentiment de regret, en pensant que, dans la suite des âges, l’Eglise a vu disparaître ces Représentations autrefois si populaires, et qui faisaient de si profondes impressions sur les âmes.

“ En effet si le malheur des temps et les ravages de la *Réforme* n’avaient pas amené la suppression de ces naïves Représentations, on ne peut douter qu’elles n’eussent participé aux progrès des arts, progrès que l’on a vu si admirablement se manifester dans les œuvres de la *Peinture* et de la *Musique*. Et pourquoi ne seraient-elles pas arrivées à cette perfection d’expression que l’on trouve dans tant de productions des grands Maîtres, telles que *Athalie*, *Esther*, ou *Polyeucte*?

“ Alors, au lieu d’avoir vu les sujets profanes envahir seuls, le théâtre, l’Eglise aurait eu ses drames classiques qui, pour la perfection artistique auraient pu rappeler les belles pièces religieuses et patriotiques de la Grèce.

“ Pour nous, nous aimons à croire qu’un jour le beau drame d’Ammergau suscitera quelque grande inspiration, dans le monde Chrétien ! ”

LES MAGES

OU

LE DÉSERT.



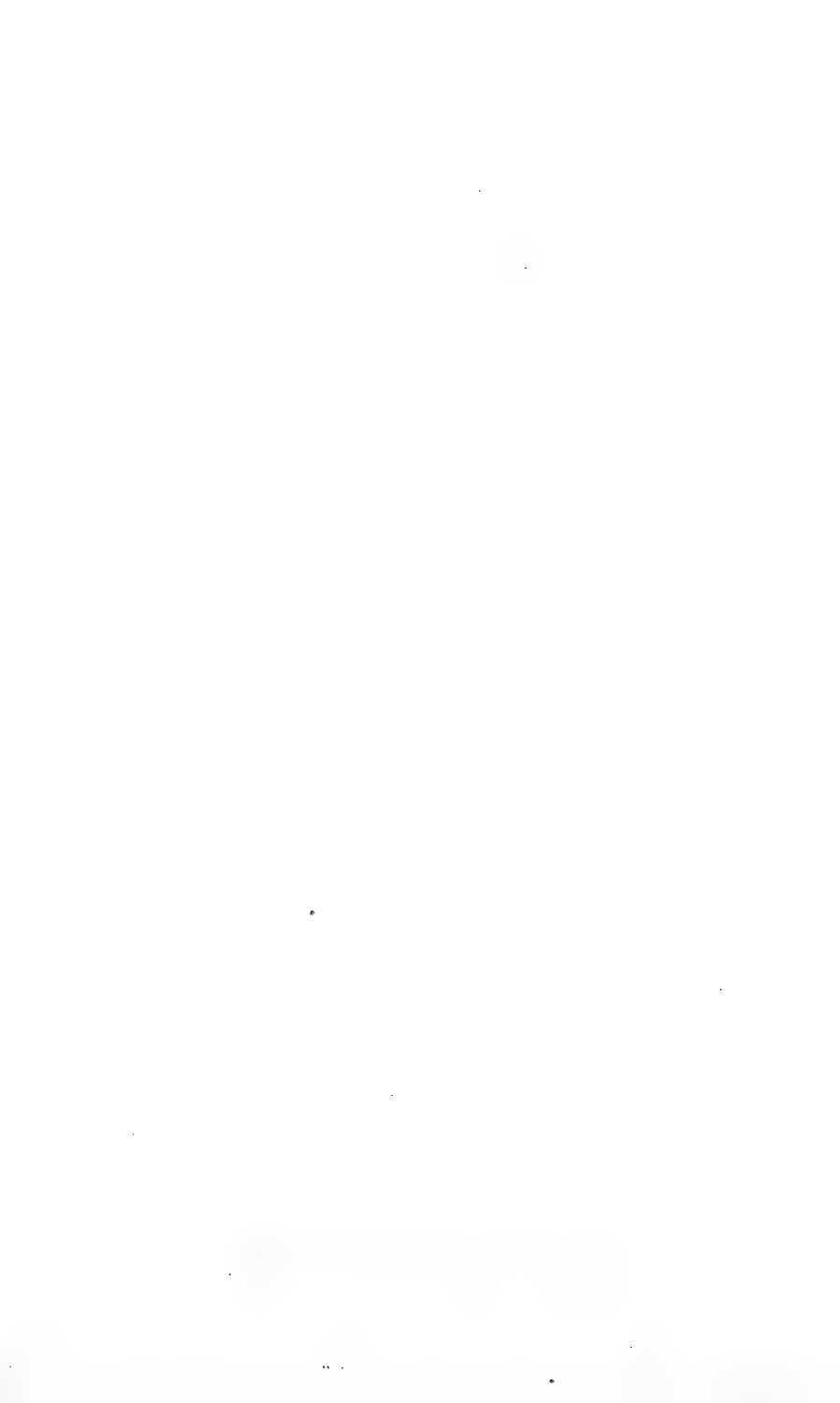
SYMPHONIE RELIGIEUSE

EN

QUATRE SCÈNES.



MUSIQUE DE FÉLICIEN DAVID.



LES MAGES :

SYMPHONIE RELIGIEUSE

EN QUATRE SCÈNES.

1o. Le Départ.—2o. Le Voyage.—3o. l'Arrivée;—4o. Le Retour.

PERSONNAGES

1o. MELCHIOR,	} Les Mages.	1o. ISMAEL	} Serviteurs des
2o. GASPARD,		2o. ISLAM...	
3o. BALTHAZARD		3o. ISLMA..	
			Mages
1o. ARAM...	} Guides Arabes ayant	JOSIAS,	} Bergers.
2o. IRAH		OZIAS,	
3o. ARAH...		AZARIAS,	
Serviteurs, Guides, Bergers.			

LES MAGES.

I SCENE.

LE DÉPART.

Les Serviteurs des Mages, avec les guides Arabes qui doivent accompagner la Caravane.

(Ils sont tous à genoux.)

CHANT.

Seigneur à toi je rends hommage.
De ton éternité, de ton immensité
Bientôt nous verrons l'image,
Seigneur Dieu de bonté.
Toi seul es glorieux,
Et miséricordieux ;
Toi seul es l'harmonie ;
Toi seul es le discord ;
Toi seul donnes la vie ;
Toi seul donnes la mort.
Louange à toi, le Souverain des mondes,
Louange dans l'immensité ;
Car les solitudes profondes
Sont pleines de ta majesté—
Seigneur, Seigneur, Seigneur.

(Ils se relèvent tous.)

*1er Guide :—*Vous êtes donc bien décidés à entreprendre ce long voyage ?

*2e Guide :—*Vous ne craignez pas de quitter votre pays et de traverser les immensités du Désert ?

*3e Guide :—*Vous nous avez proposé de vous guider dans ces chemins si difficiles, et de vous conduire avec vos maîtres aux terres lointaines de la Judée, mais vous ne nous avez pas dit le motif qui vous faisait partir, et vous rendre dans un pays si éloigné.

*1er Serviteur :—*Ecoutez bons guides et vous comprendrez notre empressement et celui de nos maîtres. Dans nos contrées, nous avons comme vous, nos saints livres, où il est rapporté qu'un ancien prophète nommé Balaam, célèbre par des dons extraordinaires, a fait une prédiction solennelle qui se rapporte aux intérêts du monde entier. Il a dit, il y a bien longtemps, que lorsqu'une Etoile merveilleuse et jamais vue auparavant, paraîtrait audessus du pays de Jacob, ce serait le signe de la naissance d'un Roi plein de puissance, qui naîtrait dans ce pays, pour le bonheur et le salut de tous les peuples. Roi qui aurait une naissance divine et Dieu destiné à être une victime.

*2e Serviteur :—*Or depuis ce temps là, et dans tout le pays de la Chaldée, on a toujours pensé que dans le Ciel on pouvait découvrir les signes des choses les plus éloignées ; par conséquent nos sages ont toujours été attentifs aux signes du Ciel, et on avait coutume de dire en notre pays, que lorsque cette Etoile paraîtrait, il faudrait partir aussitôt, et s'en aller adorer ce nouveau né qui serait le Roi des rois, le Souverain des souverains, à qui le monde entier devrait rendre hommage.

*3e Serviteur :—*Il y avait bien des siècles que l'on se transmettait cette ancienne tradition, lorsque le vingt-cinquième jour de ce mois, vers le milieu de la nuit, une étoile merveilleuse de grandeur et de beauté, a paru audessus de l'horizon, et, ce qui est remarquable, elle était justement placée audessus de la terre de Judée.

1er Serviteur :—A cette vue, l'émotion fut universelle, le bruit s'en répandit au loin, et les nuits suivantes tout le monde put la contempler, et chacun disait : c'est " l'Etoile prédite, c'est l'Etoile de Jacob, et celui qui est annoncé doit être né dans la Judée, et ainsi s'est accompli le prodige annoncé depuis plus de mille ans."

2e Serviteur :—Alors l'un de nos maîtres le Mage Melchior, roi puissant, a dit : les temps sont venus, l'étoile a paru, c'est maintenant que vont s'accomplir les promesses du Seigneur. Le Souverain des rois est né, et de l'Orient doivent venir les rois pour l'honorer, lui portant l'or comme à un Roi, l'encens comme à un Dieu, la myrrhe comme à une victime réservée à une fin mystérieuse ; il faut donc maintenant remplir nous aussi nos promesses.

3e Serviteur :—Mais parmi tous les Grands de l'Orient qui étaient réunis, trois seulement se sont décidés à accomplir l'ordre du Souverain du Ciel : le Roi Melchior, le Roi Gaspard et le Roi Balthazard.

1er Serviteur :—Seuls ils ont eu ce courage, tandis que tous les autres qui avaient si souvent déclaré qu'ils partiraient dès que l'Etoile apparaîtrait, se démentirent ; aucun ne se décida, et ainsi furent changées leurs premières résolutions.

2e Serviteur :—La peine de quitter tout ce qu'ils aimaient en ce monde, la longueur et les difficultés du voyage, l'incertitude de l'évènement, tout arrêta leur dévouement.

3e Serviteur :—Tandis que nos maîtres résistèrent à mille obsessions ; rien ne put les arrêter, ni leurs proches ni leurs familles ; et ils se décidèrent ayant seulement cette étoile pour les conduire.

1er Guide :—Ils se sont donc seuls offerts pour un tel dessein ?

2e Guide :—Ils n'ont pas craint de tout quitter ? Dieu les récompensera.

3e Guide :—Ils vont donc venir et se mettre en marche ; mais dites-nous bons serviteurs quels ils sont, afin que nous puissions les reconnaître.

1er Serviteur :—Nos maîtres sont au nombre de trois ; ce sont de grands princes ; ils sont rois en notre pays, mais leur science et leur piété égalent leur puissance. Le premier s'appelle Melchior ; il porte une robe bleue, une tunique jaune, et un grand manteau blanc brodé d'or, couvre ses épaules ; c'est lui qui tient l'or entre ses mains.

2e Serviteur :—Le second s'appelle Gaspard ; il est jeune, mais sa science l'égale aux autres, il porte une robe jaune, un grand manteau rouge et une chaussure bleue, c'est lui qui tient l'encens à la main.

3e Serviteur :—Le troisième est mon maître ; il s'appelle Balthazard ; il est brun et du même âge, sa robe est rouge, son manteau bariolé, et sa chaussure bleue ; il porte la myrrhe qui sert à embaumer.

1er Serviteur :—Dans quelques instants vous les verrez ; maintenant qu'il faut partir, commençons par invoquer le Seigneur.

CHŒUR :

(*Tous chantent.*)

Seigneur à toi je rends hommage ;
De ton éternité, de ton immensité
Bientôt nous verrons l'image,
Seigneur Dieu de bonté.
Toi seul es glorieux ;
Et miséricordieux ;
Toi seul es l'harmonie ;
Toi seul es le discord ;
Toi seul donnes la vie ;
Toi seul donnes la mort.

Louange à toi, le souverain des mondes,
Louange dans l'immensité ;
Car les solitudes profondes
Sont pleines de ta majesté.
Seigneur Dieu de bonté,
Seigneur Dieu tout puissant,
Seigneur, mon Dieu Seigneur.

1er Serviteur : — Allons maintenant rejoindre nos maîtres.
(Ils sortent tous par la droite.)

II SCENE.

LE VOYAGE :

LA MARCHÉ DE LA CARAVANE.

(Sur l'air de la marche, toute la caravane défile, en marquant le pas en mesure. (Fort.)

Les trois guides avec des bâtons sont à la tête, ils entrent par la droite, les serviteurs les suivent. A la fin les Rois Mages, ayant un officier de chaque côté et un serviteur pour porter leur manteau ; après eux quelques serviteurs. Ils font le tour de la scène deux ou trois fois, ad libitum, puis ils se placent en demi cercle, les Rois Mages au centre, au fond de la scène ; Alors ils chantent en marquant le pas.)

Allons trottons,
Cheminons, chantons,
Marchons gaîment
Et librement ;
Dans l'air si pur,
Dans ce ciel d'azur,
Nous respirons,
A pleins poumons.
Allons trottons,
Allons chantons,
Allons marchons.

TEMPETE.

L'air morne, immobile se plombe,
Comme la face d'un mourant ;
Voici l'impétueuse trombe
Au souffle aride et dévorant

CHŒUR.

Toute la caravane se met à genoux.

Courbez vos fronts le Simoun vent de feu,
 Passe comme un fléau de Dieu ;
 Seigneur pitié pour les croyants,
 Seigneur, soutiens les cœurs fervents :
 Le Ciel n'est plus, l'Enfer nous presse,
 Maître de l'univers tu vois notre détresse ;

L'Ange de la mort
 Plane sur nos têtes,
 Contre ces tempêtes,
 Hélas point de port.
 O Souverain juge
 Malgré notre foi,
 Notre seule refuge
 Est la tombe ou Toi.

(La tempête s'apaise alors.)

(La caravane reprend sa marche en chantant, et ils sortent par la droite dans le même ordre dans lequel ils sont entrés.)

III SCENE.

L'ARRIVÉE A BETHLEEM.

Les Serviteurs et Guides puis les Rois Mages.

1er Serviteur :—Ah ! enfin nous voici à Bethléem ; hélas j'ai cru que nous n'arriverions jamais.

2e Serviteur :—Nous n'avons pas à nous plaindre, Dieu était avec nous, et il ne devait pas nous abandonner.

1er Serviteur :—Oui quelles fatigues, quelles difficultés !

2e Serviteur :—Mais aussi quel bonheur ! et que de consolation à notre arrivée.

1er Serviteur :—Qui aurait imaginé ce que c'était que ce désert ? l'immensité partout, à droite et à gauche, en avant, de toutes parts.

3e Serviteur :—Et point d'indications au milieu de cette étendue, tantôt nulle trace, tantôt des multitudes de chemins se croisant, se suivant ou allant en mille sens, de manière qu'on ne sait lequel prendre.

1er Serviteur :—De telle sorte qu'on ne sait ce qu'on a le plus à leur reprocher, la longueur ou la largeur.

Melchior :—Oublions toutes nos fatigues et ne songeons qu'à remercier le Seigneur de nous avoir conduit au but de notre voyage.

Gaspard :—Nous avons tout quitté, mais nous allons trouver plus que tout ce que nous possédons en ce monde.

Balthazard :—Nous avons rencontré bien des obstacles, mais la vie elle même n'est-elle pas un terme de bonheur acheté par mille épreuves.

Melchior :—Ces Solitudes que nous avons traversées sont bien arides, mais quel air de grandeur et de majesté !

Gaspard :—Là il n'y a plus rien pour la vie de l'homme et pour son soutien, mais l'âme a ses pensées et ses réflexions graves et sérieuses devant ces spectacles imposants.

Baltazard :—Ce vide, cette nudité, cette privation de tout, a sa grandeur, sa beauté, sa majesté.

Melchior :—Nos regards pendant bien des jours, n'ont tombé que sur des horizons, profonds, sans bornes, sans limites, s'enfonçant au delà de la portée du regard dans les profondeurs de ce ciel infini, sans tache, sans vapeur, sans nuages.

Gaspard :—D'un bout à l'autre de la portée du regard rien que la terre aride et rien que le Ciel bleu ; aussi rien n'arrête la pensée sur la terre, elle s'élève et elle va plus droit vers son Dieu.

Baltazard :—O désert que tu fais comprendre le néant de l'homme, la grandeur de Dieu, la vérité de la vie, la réalité de la mort.

Melchior :—Mais Dieu qui se révèle si grand dans les merveilles de la nature, est bien autrement grand dans les merveilles de sa bonté.

(*On entend les accords du chant suivant.*)

Gaspard :—Mais quels sont ces chants.

CHŒUR DANS LE LOINTAIN.

LES BERGERS.—(*Air : Restez dans vos tombeaux de pierres.*)

Bergers célébrons la naissance
D'un Dieu, par les plus doux accords ;
Chantons sa bonté, sa puissance ;
Faisons éclater nos transports.
Oui, voici le Dieu du tonnerre,
Accourons fléchir les genoux :
Adorez, ô Rois de la terre,
Un Roi bien plus puissant que vous.

(*Ils entrent sur la scène.*)

1er Berger :—Vous semblez bien fatigués bons voyageurs ; vous venez de bien loin. Nous avons reconnu à votre suite, comme à votre extérieur combien vous êtes étrangers à ce pays.

2e Berger :—Nous savons de plus ce que vous venez chercher ; ce n'est pas l'intérêt qui vous a amenés, car vous possédez plus de richesses que vous n'en trouveriez jamais ici dans ces campagnes de Bethléem ; vous venez de loin saluer Celui qui est le désiré des nations. Soyez bénis, vous vénérables étrangers, vous sages de l'Orient, et princes du monde, qui venez ainsi incliner vos fronts, et vous unir à de pauvres bergers.

Melchior :—Nous avons marché bien des jours, dociles aux traditions que nous avons reçues de nos pères.

Gaspard :—Rien n'a pu nous arrêter, ni les instances de nos proches, ni l'abandon de nos amis ; nous sommes venus sur la parole du Seigneur, ayant une prophétie pour ordre, une étoile pour guide, un lointain pays pour terme, et pour chemin ce vaste désert, sans route, sans eau, sans abri.

Balthazard :—Ni la fatigue, ni les regrets, ne nous ont arrêté ; ni les dangers près de votre roi Hérode, ni la colère dont il nous a menacés.

Melchior :—Quelle pénible surprise enfin, lorsque ne voyant plus l'étoile, étonnés de plus, de l'indifférence des enfants d'Israël, nous ne savions plus à qui nous confier.

Gaspard :—Mais nous sommes arrivés au terme du voyage ; conduisez-nous, bons bergers, vers Celui que vous avez su reconnaître.

Balthazard :—Quel doux transport remplit notre âme !

1er Berger :—Ici est l'Etable sainte où l'étoile vous a conduits.

2e Berger :—C'est là qu'est ce divin Enfant qui, de sa crèche, vous a appelés jusqu'ici.

3e Berger :—Vous êtes des sages, et Il est le Maître des sages, vous êtes des rois et Il est le Roi des rois!

CHŒUR DES BERGERS.

Ils montrent l'étable et chantent. (Même air.)

Entrez, ô Rois, dans cette étable,
Où l'étoile vous a conduits,
C'est là qu'un Enfant tout aimable,
D'une humble crèche, vous instruit.
Oui, voici le Dieu du tonnerre,
Accourez fléchir les genoux ;
Adorez, ô Rois de la terre,
Un Roi bien plus puissant que vous.

Ciel de quels rayons de lumière
Vous frappez nos yeux et nos cœurs !
Sous les dehors de la misère
Que de richesse et de grandeurs !
Oui, voici le Dieu du tonnerre,
Accourez fléchir les genoux ;
Adorez, ô Rois de la terre,
Un Roi bien plus puissant que vous.

TABLEAU VIVANT.

Quand le chant précédent est fini, la toile du fond s'ouvre, et laisse voir une crèche avec un tableau vivant ; ce tableau représente l'enfant Jésus, la Ste. Vierge et St. Joseph en adoration avec les Sts. Anges, tout ce fond doit être illuminé, et pendant l'introduction des chants suivant : tout le chœur se prosterne, se disposant en lignes à droite et à gauche, et laissant le milieu vide.

Alors les Rois Mages vont déposer leurs offrandes, l'un

d'eux encense ; ils se placent à droite et à gauche avec leurs officiers.

Ensuite une voix seule chante :

(Air : O Nuit ô douce Nuit.)

Jésus divin Enfant,
 Vous si faible et si puissant,
 Tout en vous est mystère ;
 Les larmes de vos yeux
 Donnent paix à la terre.
 Gloire au plus haut des cieux !
 Jésus divin Enfant.

Jésus auguste Enfant,
 Du Ciel trésor ravissant,
 En votre amour extrême,
 Vous vous faites vous-même
 Pauvre pour m'enrichir ;
 Maudit pour me bénir,
 Jésus auguste Enfant.

Jésus aimable Enfant,
 Glorieux et triomphant,
 Votre étable est un Temple,
 La crèche un Paradis,
 Où ma foi vous contemple.
 O Dieu je vous bénis.
 Jésus aimable Enfant.

Quand ce chant est fini, les plus jeunes enfants de la suite des Mages s'avancent avec les flûtes et les tambourins. L'orchestre joue les deux morceaux de la Fantaisie Arabe et de l'Almée, etc., etc.

Puis une voix seule chante :

(Air : *Vogue sans crainte, etc.*)

10.

Accourez tous Bergers, et Mages,
Ne regardez plus dans la nue ;
Venez environner d'hommages
Du Ciel la Lumière attendue.

20.

La terre frémit d'allégresse,
Ecoutez : un cri se prolonge,
C'est le Ciel même qui s'abaisse ;
Regardez, ce n'est pas un songe.

30.

Ce jeune Enfant couvert de langes,
Qui frissonne et qui balbutie,
C'est le Roi qui conduit les Anges,
C'est le Sauveur, c'est le Messie.

CHŒUR.

Ce jeune Enfant couvert de langes,
Qui frissonne et qui balbutie,
C'est le Roi qui conduit les Anges,
C'est le Sauveur, c'est le Messie.

Toute la caravane se retire en silence en chantant le
dernier chœur, on referme le rideau.

IV SCENE.

LE RETOUR.

LE LEVER DU SOLEIL.

Sur la scène on voit toute la caravane endormie.

Les trois guides arabes viennent sur la scène, pour faire entendre le chant du réveil, à la caravane endormie. Alors un Guide seul chante :

El salam alek,
Aleikoum el salam,
Allah ou akbar,
Ja aless salah.
La Allah ill Allah (*bis*)
Allah ou Akbar (*bis*).
La Aless salab.

(Après ce chant la caravane se réveille et se range en demi-cercle, les Mages étant au centre. Les Bergers de Bethléem entrent alors, et viennent faire leurs adieux.)

1er Berger :—Eh quoi ! Seigneurs Mages, vous partez donc aussitôt ?

1er Mage :—Il nous faut quitter cette terre bénie où nous avons vu tant de merveilles.

2e Mage :—Ici c'est la terre des miracles ! Nous y avons vu les tombeaux des Patriarches et des Prophètes, et dans Bethléem nous avons contemplé Celui qu'ils ont prédit et qu'ils ont attendu.

2e Berger :—Mais pourquoi ne prolongez-vous pas votre séjour ? Pourquoi ne pas rester ici pour toujours ?

3e Mage :—Bons bergers de Bethléem, le Dieu qui a parlé à nos cœurs pour nous amener à ces contrées, nous parle encore maintenant, pour nous en éloigner.

1er Mage :—Oui, cette connaissance qui nous a été donnée nous allons la porter à nos malheureux compatriotes, plongés dans le sommeil et les ombres de la mort.

2e Mage :—Cette grande Lumière venue du Ciel doit être répandue, sur ces contrées ensevelies dans les ténèbres.

3e Mage :—Il faut faire connaître ce Dieu Enfant, ce Dieu Sauveur, ce Dieu qui vient éclairer et embraser la terre.

3e Berger :—Quelle ardeur ô mon Dieu, vous savez inspirer !

Gaspard :—Il est vrai, bons habitants de Bethléem, mais si vous saviez quels malheurs nous avons à soulager, vous comprendriez encor mieux notre empressement.

Melchior :—Nos amis là bas, sont la proie d'un monstre qui tue, qui dévore et qui entraîne dans les abîmes.

Balthazard :—Vous Israélites, vous enfants privilégiés du Seigneur, vous ne savez pas ce qui se passe au loin, en ces pays d'où nous venons.

Gaspard :—Depuis les premiers jours accordés à l'homme sur la terre, l'esprit de jalousie et de mensonge a cherché à obscurcir la vérité, et à semer des pièges sous les pas des enfants d'Adam.

Melchior :—Et tandis que vous étiez merveilleusement préservés, les autres nations ont été envahies.

Balthazard :—Savez-vous à quel degré de malheur les autres nations sont réduites ? Là le grand Dieu est méconnu et oublié ; les cultes les plus indignes sont pratiqués ; les nations ne reconnaissent d'autre empire que celui du mal ; des idoles abjectes y sont encensées ; les inspirations les plus perverses y sont écoutées.

1er Berger :—Il est donc vrai, *la bête de labour reconnaît son maître, l'homme ne sait reconnaître son Créateur.*
Isaï. I. 3.

Gaspard :—Mais tandis que Dieu est outragé, tout y est dans le désordre et dans la souffrance. Vous, ici vous avez des lois pour protéger le pauvre, l'affligé, l'étranger, le faible, tout ce qui est sans défense et sans force. La femme, l'enfant, et même la veuve et le jeune orphelin trouvent chez vous un soutien ; mais chez nous il n'en est pas ainsi ; le faible y est une victime, le pauvre un fardeau, l'étranger un ennemi, le malade une malédiction, la femme n'est plus là qu'une esclave, traitée sans égards, abandonnée et rejetée sans pitié par ses enfants même, dès qu'ils n'ont plus besoin de son dévouement.

2e Berger :—Quelle triste et horrible société !

Balthazard :—Mais ! ô bonheur, le règne de la charité est arrivé, et va détruire le règne abject de l'indifférence.

Gaspard :—Le règne de la paix est venu et va remplacer la tyrannie de la haine.

Melchior :—En cette crèche nous avons vu apparaître le Dieu des siècles, le Sauveur promis aux patriarches, l'attente des nations.

Balthazard :—Nous avons vu un Roi dans une étable, le pardon et la grâce sur la cendre et la poussière ; pour nous soumis à ses lois, dévoués à son amour, nous allons porter sa connaissance et sa bénédiction à ceux qui l'attendent et l'ignorent, à ceux-là même qui l'oublient et qui l'ont délaissé.

Melchior :—Et à cette œuvre nous allons donc nous dévouer ; n'est-il pas vrai, mes amis ?

LE CŒUR.

Oui ! oui ! oui !

Melchior :—Et s'il faut affronter mille périls, mille difficultés, nous les braverons.

LE CHŒUR.

Oui ! oui ! oui !

1er Berger :—Qu'il est beau, Seigneur, de voir leur enthousiasme, et de vous voir entouré de tels hommages !

2e Berger :—Combien ils sont généreux ces cœurs à qui vous vous êtes révélé !

Melchior :—Et s'il fallait tout sacrifier, verser son sang, et à tout prix confesser la vérité, donner sa vie, nous sommes tous prêts ; n'est-il pas vrai, mes amis ?

LE CHŒUR.

Oui ! oui ! oui !

1er Berger :—Partez donc, ô saints étrangers, puisse le Seigneur qui vous éclaire, vous accompagner et vous conduire.

2e Berger :—Allez au loin porter vos pas, sauvez vos frères de la mort ; le Ciel est sombre sur leurs têtes, vous allez leur porter la lumière.

3e Berger :—Les voies sont fermées devant leurs pas, vous allez les ouvrir ; ils sont accablés par un sommeil de mort, vous allez les en faire sortir : et vous leur direz :

LES BERGERS.

Air : Restez dans vos tombeaux de pierre.

Peuples assis dans les ténèbres
Et dans les ombres de la mort,
Déchirez ces voiles funèbres,
Un Dieu vient changer votre sort.
Sortez de cette nuit profonde,
A Jésus venez, accourez ;
Il est la Lumière du monde
Le bonheur des prédestinés.

(Après ce chant, tout le chœur des Mages se met en cercle, puis recommence le chant de la caravane.)

Allons trottons,
Cheminons, chantons,
Marchons gaïment
Et librement ;
Dans l'air si pur,
Dans ce Ciel d'azur,
Nous respirons
A pleins poumons.
Allons trottons,
Allons chantons,
Allons marchons !

(On répète deux fois ce chœur, et à la seconde fois toute la caravane défile et disparaît par la droite.)

FIN.

(Si l'on veut, on peut terminer par le chœur ci-dessous qui est dans la partition.)

CHŒUR ET ORCHESTRE.

Seigneur à toi je rends hommage ;
De ton éternité, de ton immensité
Nous avons pu voir l'image,
Seigneur Dieu de bonté !

Louange à toi, le Souverain des mondes ;
Louange dans l'immensité,
Car les solitudes profondes
Sont pleines de ta majesté,—
Seigneur Dieu de bonté !



LA

NAISSANCE DE N. S.

DIALOGUE EN TROIS SCENES.

LA NAISSANCE DE N. S.

—:0:—

PERSONNAGES.

IÈRE SCÈNE.

ELIAS
ELIACIM
JEREMIE
JOACHIM } BERGERS.

IIÈME SCÈNE.

ISAIE
ISMAEL
SEM
SAMUEL } BERGERS.

IIIÈME SCÈNE.

MOSIS
JOSIAS } BERGERS.

ANANIAS
MISAEEL
AZARIAS
JORAM
JONAS
JONATHAS } PETITS ENFANTS
DES ENVIRONS DE
BETHLEEM.

NOTA.— Dans chacune des scènes, les Bergers doivent être représentés par les enfants les plus grands, et les petits de la 3ème scène par des enfants de 7 à 8 ans au plus, et plus jeunes s'il est possible.

Au fond de la scène il y aura un voile qui ne sera levé qu'à la fin de la 3e scène.

LA NAISSANCE DE N. S.

SCENE I.

ELIAS, ELIACIM, JEREMIE, JOACHIM.

Elias et Eliacim sont d'un côté de la scène, Jérémie et Joachim de l'autre côté. Au fond, est le chœur composé des Bergers de Bethleem.

CHŒUR.

Gloria in excelsis Deo.

ELIAS ET ELIACIM.

Qu'entends-je, dans la campagne,
Quel est ce chant mélodieux
Dont l'écho de la montagne,
Porte les sons jusques aux Cieux.

CHŒUR.

Gloria in excelsis Deo.

JEREMIE ET JOACHIM.

Ce qui frappe ton oreille,
Berger, est un hymne des cieux,
C'est la plus grande merveille,
Qu'il vient annoncer en ces lieux ?

CHŒUR.

Gloria in excelsis Deo.

ELIAS : Chers amis, qu'est-il donc arrivé de si heureux ? nous sommes de retour, depuis ce matin, d'une absence de quelques jours, et en arrivant, nous avons entendu retentir des cris de joie, dans toutes nos vallées et nos montagnes, en même temps que tous les instruments de musique de notre contrée semblaient convoqués, pour faire entendre et retentir les plus joyeux airs de fête et d'allégresse.

ELIACIM : Et puis, à mesure que nous approchions, nous avons vu nos cabanes, couvertes de bannières et de pavillons, et puis tous les bergers dans leurs plus beaux habits, mais surtout animés d'une joie si vive, que nous n'en avons jamais vu de plus grande dans nos plus belles fêtes.

JEREMIE : Eh quoi ! êtes-vous donc les seuls en ces contrées, qui ne sachiez pas ce qui s'est passé, en cette nuit merveilleuse, qui vient de s'écouler ?

ELIAS : Sans doute, nous étions tous les deux depuis trois jours à travailler dans la montagne, et nous n'en sommes descendus que ce matin, de sorte que nous n'avons rien pu savoir.

JOACHIM : Alors écoute bien, nous allons te dire ce qui s'est passé et tu verras si nous devons tous être heureux et si toi-même, tu ne prendras pas part à la joie la plus grande et la plus merveilleuse, qui puisse arriver jamais à des hommes en ce monde.

ELIAS : La plus grande joie et le plus grand bonheur qui puissent jamais arriver à des enfants de Dieu en ce monde. Qu'est-ce que cela peut être ? Est-ce que quelque joie est possible sur cette terre, quand on voit la majesté divine méconnue par tant d'infidèles ! et même offensée, ici parmi nous, au milieu de ses enfants et de son peuple de prédilection ?

ELIACIM : Lorsque de plus nous voyons avec désolation que Dieu nous a affligés et nous a réduits pour nos crimes et nos iniquités, sous la domination d'un peuple infidèle, ennemi de Dieu et si dur pour ceux qu'il a soumis.

JEREMIE : Eh bien, écoute et tu vas comprendre ; n'as-tu pas souvent entendu dire aux anciens du peuple et aux saints de notre nation que le libérateur d'Israël, celui qui a été promis au commencement des temps et que nous appelons le Messie et qui doit accomplir notre salut, notre rédemption et notre délivrance, doit venir, lorsque le Sceptre sera enlevé de Juda et que notre pays ne sera plus gouverné par des chefs de notre nation. Le Seigneur devant remplacer alors cette souveraineté par une souveraineté bien plus excellente, sortie du sang même d'Abraham.

ELIAS : Sans doute, mais qui nous dit que nous aurons ce bonheur, dès les premières années de notre servitude, et que nous n'aurons pas à attendre bien longtemps en core ?

JOACHIM : Qui nous le dit, et qui nous en assure, ce sont encore nos anciens qui nous rappellent aussi ce que nous a dit le Prophète Daniel, c'est qu'à la soixante-cinquième semaine d'années depuis la fin de la captivité, viendra le Christ, le chef du peuple attendu depuis des siècles ; or, nous sommes arrivés à ces temps. Il a proféré ces paroles, lorsqu'il était en servitude sur les bords des fleuves de Babylone, il y a plus de 400 ans.

ELIACIM : Cela est vrai, mais est-ce maintenant ou dans quelques années, ensuite dans quelle contrée de la terre, et de plus au milieu de qui viendra ce Sauveur, ce fils du roi de gloire, ce Christ du Seigneur ; ne sera-ce pas dans un temps ou dans une contrée, où les hommes soient meilleurs ?

Le verrons-nous, nous pauvres pécheurs, pauvres bergers, ne s'entourera-t-il pas plutôt des hommes les plus célèbres par leur sainteté, leur science, leur naissance, leur grandeur et leur richesse.

JEREMIE : Pourquoi penser cela, pourquoi craindre qu'il ne s'approche pas de nous ; ne nous a-t-il pas fait dire encore par tous ses envoyés, ses précurseurs, ses prophètes, qu'il venait pour les pauvres, pour les petits, pour ceux qui souffrent et pour prêcher la délivrance à ceux qui sont dans l'esclavage. De plus n'a-t-il pas annoncé que c'était à Bethléem, quoique l'une des plus petites villes de Juda, à Bethléem la patrie de son ancêtre David, qu'il naîtrait à Bethléem, c'est-à-dire, là même où nous sommes. C'est ce qu'a dit le Prophète Michée.

JOACHIM : Maintenant, écoutez, mes bons amis, tous les motifs que nous avons d'attendre de grandes choses en ces temps et même d'espérer de les voir. D'abord les temps sont accomplis, le sceptre est sorti de Juda, la 65ème semaine de Daniel est arrivée, ensuite nous sommes ici à Bethléem au lieu même qu'il a choisi ; enfin, en vertu du dernier édit rendu par l'empereur Auguste et ordonnant le recensement de tout l'empire, tous les enfants de David sont réunis en ces lieux et il doit naître du sang de David, donc il me semble que c'est maintenant ou jamais que nous devons être dans l'espérance et dans l'attente.

ELIAS : Il est vrai, mais alors c'est donc cet espoir qui vous met ainsi dans la joie et dans l'allégresse.

JEREMIE : Ah ! c'est bien plus que de simples espérances.

ELIACIM : Mais quoi ! qu'est-il arrivé ? est-ce que l'on est venu réellement vous annoncer..... est-ce qu'un Prophète est venu vous dire que le moment est arrivé et qu'il va venir ?

JOACHIM : Ah ! nous avons vu bien plus qu'un Prophète et que tous les Prophètes ; cette fois-ci le Seigneur a envoyé les princes de sa cour, les ministres du Ciel ; il nous a envoyé ses Anges !

ELIAS : Et les Anges vous ont dit, qu'enfin le Messie allait venir ?

JEREMIE : Ah ! ils nous ont dit plus que cela, écoutez bien, bons bergers, et vous verrez s'il y a lieu de se réjouir : en cette nuit dans le silence et le recueillement de la nuit, ils nous ont apparu et ils nous ont parlé, et ils nous ont assuré et annoncé : qu'enfin la joie d'Israël, le désiré des Patriarches, était descendu sur la terre au moment fixé par toutes les promesses et dans l'endroit même annoncé par les Prophètes et, suivant l'annonce faite depuis si longtemps : et qu'il venait pour se communiquer aux pauvres et aux simples, aux ouvriers et aux artisans, et non pas dans le palais des princes, ou dans les magnifiques maisons des riches bourgeois ou dans les citadelles et les forteresses des gouverneurs du pays et des chefs de l'armée.....

JOACHIM : Mais ici près, aux portes de Bethléem, au milieu de nous, et c'est là la raison de toute la joie que vous avez vue et des chants de fête que vous avez entendus et de la joie sainte, qui a partout éclaté à vos regards, et de tous ces ornements de fête que vous avez vu partout déployés.

ELIACIM : Eh quoi ! est-il donc vrai, divin Messie vous voilà donc venu, voilà donc toutes ces promesses accomplies et voilà donc tous les désirs de vos enfants comblés. Ah en effet combien avons-nous à nous réjouir. Quoi ! la paix est enfin venue sur la terre et enfin gloire va être rendue au souverain maître jusqu'ici si offensé et méconnu par ses enfants.

ELIAS : Et ainsi donc, il a lui sur nous ce jour de réparation, de rédemption et de l'éternelle félicité, quel bonheur pour chacun de nous, pour le peuple tout entier, pour tout l'univers !

ELIACIM : Ah certes, je comprends bien qu'il n'est pas permis d'être triste, lorsque le maître de toute joie vient au milieu de nous.

ELIAS : Lorsque notre Sauveur vient pour nous délivrer et que maintenant le juste peut se réjouir parce qu'il aura sa récompense, et le pécheur parce qu'il aura son pardon, et enfin le payen l'infidèle même, parce qu'en ce jour, ils sont appelés à la vie.

ELIACIM : Mais puisqu'il en est ainsi, menez-nous donc près de lui, ne nous laissez pas dans l'attente et guidez nos pas vers notre Sauveur.

JEREMIE : Oui, venez avec nous, nous allons vous conduire vers celui qui a fait annoncer : Paix aux hommes de bonne volonté.

JOACHIM : Et qui a promis la consolation aux affligés, la liberté aux captifs, le soulagement aux malades, aux aveugles la vue, à tous ceux qui souffrent la consolation.

JEREMIE : Venez vers celui qui semble dire lui-même : venez tous, vous qui souffrez et qui éprouvez les maux de cette vie, venez je vous consolerais, je vous fortifierai, je réparerai vos forces et je vous réjouirai.

JOACHIM : Venez donc nos bons frères avec nous, et vous verrez de quelle joie seront remplis vos cœurs.

ELIAS : O Sauveur, ô Messie, ô l'espérance des nations est-ce que je pourrais être admis près de vous, vous voir, vous contempler ? Quelle faveur, et quel bonheur inespéré !

JEREMIE ET JOACHIM.

Venons tous de compagnie
 Sous l'humble toit qu'il a choisi
 Voir l'adorable Messie
 A qui nous chanterons ainsi :

CHŒUR.

Gloria in excelsis Deo.

ELIAS ET ELIACIM.

Dans l'humilité profonde
 Où vous paraissez à nos yeux,
 Pour vous louer Roi du monde,
 Nous redirons ce chant joyeux.

CHŒUR.

Gloria in excelsis Deo.

Les quatre Bergers sortent avec le chœur des Bergers pendant que l'orgue joue le refrain du cantique.

SCENE II.

ISAIE, ISMAEL, SEM, SAMUEL.

Les Bergers chantent alternativement avec le chœur les deux premiers couplets du cantique.

CHŒUR.

Il est né le divin enfant,
 Jouez hautbois, résonnez musettes,
 Il est né le divin enfant,
 Chantons tous son avènement.

ISAÏE.

Depuis plus de quatre mille ans
 Nous le prédisaient les Prophètes;
 Depuis plus de quatre mille ans
 Nous attendions cet heureux temps.

CHŒUR.

Il est né le divin enfant, etc.

SEM.

Ah qu'il est beau, qu'il est charmant,
 Ah que ses grâces sont parfaites !
 Ah qu'il est beau, qu'il est charmant,
 Qu'il est doux ce divin enfant !

CHŒUR.

Il est né, etc., etc.

ISAÏE : Mes bons amis, je ne me trouvais pas avec vous hier, lorsque vous avez reçu cette grande nouvelle qui maintenant remplit de joie tout le peuple ; dites-nous donc comment tout cela s'est passé.

ISMAÏL : Moi, de même, je vous ai rencontré au moment où vous vous rendiez à ce sanctuaire vénérable d'où nous arrivons.

ISAÏE : Je vous ai suivi, j'ai été avec vous, j'ai vu tant de merveilles, et aussitôt j'ai cru, j'ai adoré dans le fond de mon cœur, j'ai aimé, j'ai admiré la charité de Dieu pour les hommes ; charité si grande, si infinie, si merveilleuse ; mais je voudrais bien savoir comment pareil prodige vous a été annoncé.

SEM : Ecoutez donc, et vous verrez comment Dieu traite avec bonté, les plus pauvres et les plus petits de ses enfants.

SAMUEL : Hier soir, vous vous souvenez comme le temps était froid, l'air pénétrant, le ciel sombre et comme le vent passait, rude et glacé, sur tous ces champs qui nous environnent et qui sont couverts de la neige et des frimas de l'hiver ?

ISAÏE : Ah ! sans doute, et en ce moment, je plaignais bien l'ouvrier, attardé par le travail, et les pauvres voyageurs, surpris par la nuit et la fatigue !

SEM : Eh bien, en ce moment, venait de bien loin, de 30 lieues d'ici, un saint ouvrier nommé Joseph, de la tribu de Juda, venant se faire inscrire, de si loin, après une marche à pied de trois ou quatre jours, pour obéir à l'édit de César-Auguste et à la volonté de Dieu.

ISMAÏL : Ah ! le saint homme ! il avait bien du mérite d'accomplir ces dispositions de la Providence, au milieu de tant de difficultés et de fatigues.

SAMUEL : Oui assurément, mais il y avait alors avec lui quelqu'un qui avait plus de mérite que lui ; c'était sa pieuse compagne, son épouse, âgée de 17 ou 18 ans, faible et délicate comme on l'est à cet âge, mais aussi obéissante qu'elle est pieuse et sainte. Or elle n'avait pas craint d'affronter les mêmes fatigues pour suivre docilement la voix de Dieu qui parlait à son cœur.

SEM : Ah ! oui, c'était un beau spectacle que la terre offrait au Ciel, que celui de ces deux enfants de Dieu venant ici, malgré tant de peines, dans un sentiment d'obéissance et un esprit de conformité à la volonté divine !

ISAÏE : Hélas ! nous, quand il nous en coûte si peu, combien sommes-nous si faciles à décourager !

SAMUEL : Ils se rendaient donc, comme tous les autres enfants de Dieu, pour se faire inscrire à Bethléem,

ISMAÏL : Mais que s'est-il passé ensuite ?

SEM : Voici ce qui est arrivé : Nous, pendant ce temps, nous étions sur nos montagnes à garder nos troupeaux, et à mesure que la nuit venait, nous avions admiré les uns et les autres, cette quantité de lumières et de feux, qui brillaient de loin dans les maisons et les hôtelleries de Bethléem, et qui témoignaient du grand nombre d'étrangers arrivés dans la journée.

SAMUEL : Enfin nous étions étendus à l'entrée de nos cabanes, pour prendre quelque repos, tandis que l'un d'entre nous était à veiller et à garder pour l'intérêt de tous.

SEM : Lorsque, tout-à-coup, nous entendons dans le lointain, comme un bruit de voix nombreuses, mais un bruit à la fois fort, imposant et doux, et puis nous entendons notre compagnon qui s'écrie : Bergers de Bethléem, Bergers de Bethléem, réveillez-vous, levez-vous, venez voir la merveille qui éclate en ce moment.

SAMUEL : Nous ouvrons les yeux, nous prêtons l'oreille, et ces sons harmonieux continuent, tandis que nous voyons une splendeur et une lueur magnifique, qui éclatait sur les murs de nos demeures au milieu de la nuit, et qui venait se réfléchir sur les parois de nos cabanes, comme si nos montagnes eussent été en feu.

SEM : Dans ce moment, plusieurs de nos bergers, accourus déjà, criaient, de manière à se faire entendre dans toute la vallée : Ah ! quelle merveille ! ah ! quelle merveille !

SAMUEL : Or moi, jusque-là, j'étais resté bien tranquille, ne comprenant pas ce qui était capable d'attirer nos bergers, au milieu de la nuit, à travers les champs et de leur faire quitter leur demeure. Lorsqu'enfin, mon chien arrive en courant, criant et aboyant de joie, me tirant avec la gueule par le bord de mes vêtements, et enfin s'agitant autour de moi, ce qui me rappelait la manière dont ce bon chien du vieux Tobie venait près de lui et lui exprimait sa joie.

SEM : Alors nous sortons en toute hâte et voilà que nous voyons.....

ISMAÏL : Quoi donc ? le Messie !!

SAMUEL : Non, pas d'abord, mais une lueur magnifique, qui éclatait au-dessus de nos champs ; au-dessous, nos frères prosternés et implorant le Seigneur et au milieu de cette lueur des esprits bienheureux, les princes du ciel, revêtus d'ornements brillants comme l'or et l'argent :

SEM : Planant au-dessus de nos têtes, descendant vers nous et faisant retentir les campagnes d'un concert magnifique, où d'abord nous n'entendions que ces mots : Hosanna : Gloire à Dieu au plus haut des cieux. Hosanna : Paix en ce monde aux hommes de bonne volonté.

SAMUEL : Je me précipite, j'accours, je me prosterne comme les autres et j'adore les desseins de Dieu, qui nous envoie tant d'anges, à nous, pauvres bergers, tandis que Daniel n'en a vu qu'un, et Abraham, le chef de notre race, trois seulement.

ISAÏE : Mais, qu'est-il arrivé ensuite ?

SEM : Ecoutez-bien, voilà que la belle musique semble s'arrêter un instant, par un accord qui allait toujours en diminuant et qui portait notre âme dans le Ciel.

ISMAÏL : Et puis alors.

SAMUEL : Et puis alors ! mais tu sembles bien pressé ? laisse-moi donc respirer, et puis alors, nous entendons la voix la plus belle que nous ayons jamais entendue, si douce que cela allait jusqu'au cœur, et puis si mélodieuse qu'il semblait qu'elle chantait quoique cependant elle parlât, c'était comme une musique, mais qui avait cela de particulier qu'en même temps qu'elle parlait, l'armée de tous les esprits célestes semblait l'accompagner.

ISAÏE : Mais, outre que tu as entendu la manière dont

parlait cette belle voix, sans doute que tu as entendu et compris ce qu'elle disait.

SAMUEL : Oh ! assurément que nous avons bien compris ; mais prenez patience, vous ne perdrez rien pour attendre.

SEM : C'était un ange, et comme le chef de la milice céleste qui nous parlait et qui nous disait : " Bergers de Bethléem, prêtez l'oreille. " Nous lui répondons tous : " Parlez, Seigneur, parlez, vos serviteurs écoutent. " Il continue : " Ayez toute confiance et toute joie, et désormais " chassez toute tristesse, car je vais vous annoncer une nouvelle qui remplira de bonheur toute âme parmi le peuple. "

SAMUEL : " C'est que cette nuit et à l'instant même, " aux portes de la ville de David, il vous est né celui qui " vous a été annoncé, prédit. Celui qui doit sauver tous " les hommes, enfin celui que vous attendez tous et qui " n'est autre que le Fils de Dieu et le Christ du Seigneur. " Allez, allez aussitôt vers lui, vous le trouverez à l'état " d'un enfant qui vient de naître, enveloppé de langes, et " la marque qui vous le fera connaître c'est que vous le " verrez reposant, là où jamais enfant, si pauvre qu'il soit, " ait été mis au jour de sa naissance, dans une étable, dans " une crèche, sur de la paille et du foin, entouré des animaux des champs, c'est ainsi que vous trouverez le Messie " prédit, le fils du Dieu vivant, qui vient ainsi accomplir " le mystère et l'obscurité, la plus grande merveille dont " jamais la terre ne verra le spectacle et l'appareil. Allez, " empresses-vous, c'est là, " — et en même temps il nous montrait le chemin, l'endroit et la place.

SEM : Et aussitôt nous nous sommes tous levés, n'ayant tous qu'une seule pensée dans l'esprit et un même sentiment dans le cœur, et c'est alors que nous vous avons rencontrés et que nous vous avons entraînés avec nous.

ISAÏE : Oui, mais comment ces saints hôtes que le ciel envoyait ainsi à notre patrie, à Bethléem, se trouvaient-ils ainsi logés et abrités quand nous les avons vus.

SAMUEL : Hélas ! en voici la raison !

SEM : Ils étaient donc venus au milieu de toutes les rigueurs de l'hiver, par les pluies, les brouillards et les neiges, mais arrivés sur le soir à l'entrée de la nuit, hélas ! soit que toutes les maisons fussent remplies, soit que la sainte pauvreté si chérie de Dieu, mais si méconnue des hommes, les eût fait rebuter.....

SAMUEL : Ils n'ont pas trouvé d'asiles et les hôtes leur ont manqué.

ISAÏE : Il est donc vrai !

SEM : Hélas ! il ont parcouru toute la ville de Bethléem, ils ont frappé à toutes les portes et partout ils ont été repoussés !

SAMUEL : Accablés de fatigue et de froid, ils ont traversé toute la ville et ils sont arrivés enfin à cette pauvre étable abandonnée, où ils ont été forcés de chercher un abri.

SEM : Et c'est là que nous les avons trouvés, comme vous l'avez vu vous-mêmes.

ISAÏE : Eh quoi, oh mon Dieu, vous le Roi du Ciel et de la terre, vous êtes venu en ce monde et le monde ne vous a pas connu !

ISMAÏL : Il est venu chez les siens et les siens ne l'ont pas reçu.

ISAÏE : Pour nous, Seigneur, éclairés de vos lumières, nous ne vous repousserons pas, et que nos cœurs vous offrent à jamais un asile.

ISMAÏL : Nous chercherons au moins, oh Enfant Divin, oh notre Maître, à vous faire oublier par notre amour et

notre zèle, la froideur de cette rude nuit et la méchanceté de vos enfants de Bethléem.

ISAÏE : Venez donc, ô Divin Enfant, régner dans nos cœurs.

ISMAÏL : Venez vous faire aimer, et venez consoler tous nos malheurs.

CHŒUR.

Il est né le Divin Enfant, etc.

ISAÏE.

Depuis plus de quatre mille ans,
Nous le prédisaient les Prophètes, etc.

CHŒUR.

Il est né le Divin Enfant, etc.

SCENE III.

MOSIS, JOSIAS, BERGERS, ANANIAS, MISAEL, AZARIAS,
JORAM, JONAS, JONATHAS, ENFANTS DES ENVIRONS
DE BETHLÉEM.

LE BERGER MOSIS : Mais, vous, enfants, savez-vous la grande nouvelle ?

LE BERGER JOSIAS : Oui ; avez-vous appris ce qui s'est passé cette nuit ?

ANANIAS : Nous ne l'avons pas seulement appris, mais nous avons tout vu et tout entendu comme les autres.

MISAEL : Sans doute, nous veillions dans les champs cette nuit avec nos parents et les autres bergers, et ils nous ont emmenés avec eux.

AZARIAS : Moi j'ai vu tout éclairé, tout allumé ; d'abord j'ai eu bien peur.

JORAM : Il n'y avait pas de quoi avoir peur, c'était bien beau et puis c'est tout.

AZARIAS : Ah ! je n'étais pas le seul, tous les bergers avaient l'air d'abord bien effrayés, ce n'est que quand l'ange les a rassurés, qu'ils se sont remis un peu.

ANANIAS : Le Ciel était tout en feu et l'on entendait mille cris de joie dans la campagne.

MISAEEL. Tout le monde se précipitait, les uns pleuraient, les autres éclataient de joie, moi je me frottais les yeux pour mieux voir.

(Jonas et Jonathas s'avancent au milieu de la scène.)

JONAS : Nous autres, moi et le petit Jonathas que voici, si nous avions écouté le petit Thomas, nous ne serions pas venu et nous n'aurions rien vu.

JONATHAS : Nous étions comme cela sur la fenêtre de notre cabane à regarder les étoiles qui brillaient comme des flèches d'or dans le fond du Ciel, et puis voilà que tout à coup, je vois une petite lumière qui descendait, ensuite qui remuait et brillait tantôt comme un petit point et tantôt comme un vrai soleil, et puis je dis à Thomas : tiens, tiens, tiens, regarde donc.

JONAS : Alors il nous dit : C'est rien qui dit : Alors Jonathas lui dit : c'est rien ? c'est rien ? Je te dis que c'est quelque chose d'extraordinaire dans le Ciel.

JONATHAS : Il dit quelque chose d'extraordinaire ? mais ce n'est rien, tu as la vue troublée—d'abord qu'il dit : Ce n'est pas dans le Ciel, c'est au haut de la montagne.

JONAS : Alors je lui dis non, c'est pas sur la montagne, c'est dans le ciel. Alors il dit : Eh non, c'est sur la mon-

tagne, ce sont les bergers qui se promènent avec des lanternes pour chercher quelque pauvre brebis égaré

JONATHAS : Non que je lui dis, c'est pas dans la montagne, je gage que c'est dans le Ciel ;—j'gage que non,—j'gage que si.

JONAS : Alors nous en étions là ; voilà que dans ce moment nous entendons des cris et tout le monde qui se précipite et nous avons couru en laissant le petit Thomas.

(Ils se retirent de quelques pas.)

MOSIS : Oui, mais enfin qu'avez-vous vu ?

MISAEEL : Ah ! c'était superbe ; d'abord, une grande clarté qui illuminait toute la montagne, ensuite une musique plus belle que celle du temple de Jérusalem, quand nous y avons été l'an dernier.

ANANIAS : Ah ! il fallait voir comme nous nous sommes dépêchés pour suivre les bons bergers.

MISAEEL : Moi j'ai marché si vite, si vite, que j'étais presque à la tête et que je suis entré, peut-être, le premier.

AZARIAS : Tu fais bien de dire peut-être, parceque moi je n'ai pas quitté mon père, je le tenais par la main, je me suis filé dans la foule et j'étais tout près du divin enfant.

JORAM : Oui ; et moi, tu ne m'as donc pas vu ?

MOSIS : Allons, allons, mes amis, calmez-vous ; il suffit que le premier des deux qui est arrivé, ait laissé à l'autre assez de place pour voir à son tour.

JOSIAS : Mais avez-vous pu tout voir, tout entendre et tout admirer !

ANANIAS : Oh ! assurément, d'abord, cette pauvre étable avec son toit de chaume tout décoiffé, ses escaliers qui croulent et ses rampes usées, cette pauvre étable délaissée, si abandonnée, dont personne ne voulait plus et qui maintenant vaut mieux que tous les palais de la terre !

MISAEI : Ensuite, cette crèche avec la paille et le divin enfant entouré de ses langes, environné de ces bons animaux qui le réchauffaient de leur haleine, comme cela, houf, houf.

AZARIAS : Et puis ses saints parents qui l'entouraient et qui étaient à genoux, avec de si pieux sentiments, et puis les anges qui étaient comme ça (*il joint les mains.*) Ah ! que c'était beau ! Ah ! que c'était beau !

ANANIAS : Moi surtout je faisais attention à ce petit enfant, qui avait un air si noble, si noble, comme si c'avait été l'enfant des Rois.

MISAEI : Ah ! l'on voyait bien, à je ne sais quoi, que c'était un Dieu.

AZARIAS : Oui, ce petit enfant Dieu, il fixait comme cela sur nous ses petits yeux qui brillaient comme le soleil, et puis il nous regardait avec tant de bonté, et puis il nous tendait ses petits bras. (*L'enfant imite tout ce qu'il décrit.*)

JORAM : Ah ! quand j'ai vu cela, je me suis mis à pleurer.

Alors nous lui avons dit : bon petit enfantelet, regardez-nous, nous sommes presque du même âge que vous, notre père et notre mère nous ont conduit près de vous :

Dépêchez-vous de vous lever, de votre lit de paille, pour venir avec nous, nous vous accompagnerons, nous vous suivrons partout.

Nous travaillerons avec vous dans votre champ, nous semerons, nous moissonnerons avec vous ; nous irons avec vous dans vos grands greniers du ciel.

Ah ! bon petit vigneron, hâtez-vous ; bientôt les amandiers et les vignes seront en fleur, c'est vous qui devez écraser leurs grappes dans le pressoir, et il semblait nous bénir, et j'ai pleuré de joie.

ANANIAS : Ah ! moi aussi, mais alors, j'ai pris sa toute petite main et je me suis mis à l'embrasser en fondant en larmes, et j'y serais encore si tous nos bergers n'étaient venus et ne s'étaient approchés, et alors ils en ont tous fait autant.

MISAEAL : Pendant ce temps là, Marie et Joseph laissaient échapper quelques saintes paroles, et pour honorer le divin enfant et pour nous encourager à l'approcher.

AZARIAS : Oh ! oui, je les ai bien entendus, cela me semblait encore plus doux que la musique des saints anges, que l'on entendait encore au dehors, et qui semblait faire retentir jusqu'au Ciel : Gloire à Dieu ! Paix aux hommes de bonne volonté !

JORAM : Ah ! et puis, il fallait voir nos bons bergers comme ils étaient contents, comme ils étaient transportés ; ils se prosternaient et puis ils pleuraient, et avec cela ils avaient l'air si contents, si contents.

Voilà ce qu'ils disaient : Petit enfant vous êtes bien pauvre, plus pauvre que nous, prenez tout ce que nous avons, vous pourrez bien nous le rendre :

Un jour quand vous serez grand, les fils des princes seraient bien heureux de pouvoir vous dire : Changeons de manteau ; et les fils de Rois, changeons de couronne, et les belles fleurs, changeons de parfums, et les belles étoiles, changeons d'auréole.

ANANIAS : Et puis après avoir embrassé les pieds du Divin Enfant, tous, les uns après les autres, ils s'en allaient baiser les langes, la paille, le bois de la crèche, et jusqu'aux murs et au pavé de l'étable.

MISAEAL : Avec un respect et une affection, qui nous touchaient jusqu'aux larmes.

AZARIAS : Et puis l'on n'entendait que ces paroles : Ah ! quel bonheur ! ah ! quel bonheur ! Ah ! que Dieu est bon !

JORAM : Ah ! combien devons-nous admirer sa bonté : pour nous donner l'exemple, à nous comme aux autres, il s'est fait petit enfant, et tout petit enfant.

ANANIAS : Oui, afin que tout ce qu'il a fait, nous le fassions nous-mêmes, donnant à notre âge et à tous ceux de notre âge, le modèle de ce qu'ils doivent faire pour être de vrais enfants de Dieu.

MISAEEL : Si toute la vie est donnée pour être consacrée au Seigneur, il faut lui offrir le commencement. Oui, il faut lui offrir surtout les plus belles années.

AZARIAS : C'est ainsi d'ailleurs que l'on prépare bien les autres.

JORAM : Notre Dieu dans la crèche, ah ! comme il nous a apparu dans la simplicité, l'innocence, la douceur, la bonté et la sainteté, ce sont là les vertus les plus convenables à l'enfance, ce sont aussi les vertus qu'il vient nous enseigner.

MOSIS : Eh ! bien, mes bons amis, voulez-vous imiter l'Enfant Jésus ?

LES QUATRE ENFANTS : Oui, oui, oui.

JOSIAS : Voulez-vous être bons et doux comme lui.

LES QUATRE ENFANTS : Oui, oui.

MOSIS : Voulez-vous aimer bien le bon Dieu comme lui et être dociles et soumis à vos parents comme lui ?

LES ENFANTS : Oui, oui, oui, oui.

MOSIS : Eh ! bien, mes enfants, il entend vos promesses, il vous bénit et il répand sur vous toutes ses grâces, pour vous aider à tenir toutes vos saintes résolutions.

LES ENFANTS : Ainsi soit-il.

(En ce moment la toile du fond se lève et l'on voit une crèche brillamment illuminée.)

ON CHANTE.

Il est né le Divin Enfant.

PROCESSION : Alors a lieu la Procession des Bergers, se rendant à la crèche. Elle sera ainsi composée ou à peu près :

- 1o. Bergers portant des bouquets de fleurs.
- 2o. Bergers portant des présents à l'Enfant Jésus, etc.
- 3o. Petits Bergers jouant des fifres, trompettes et tambourins.

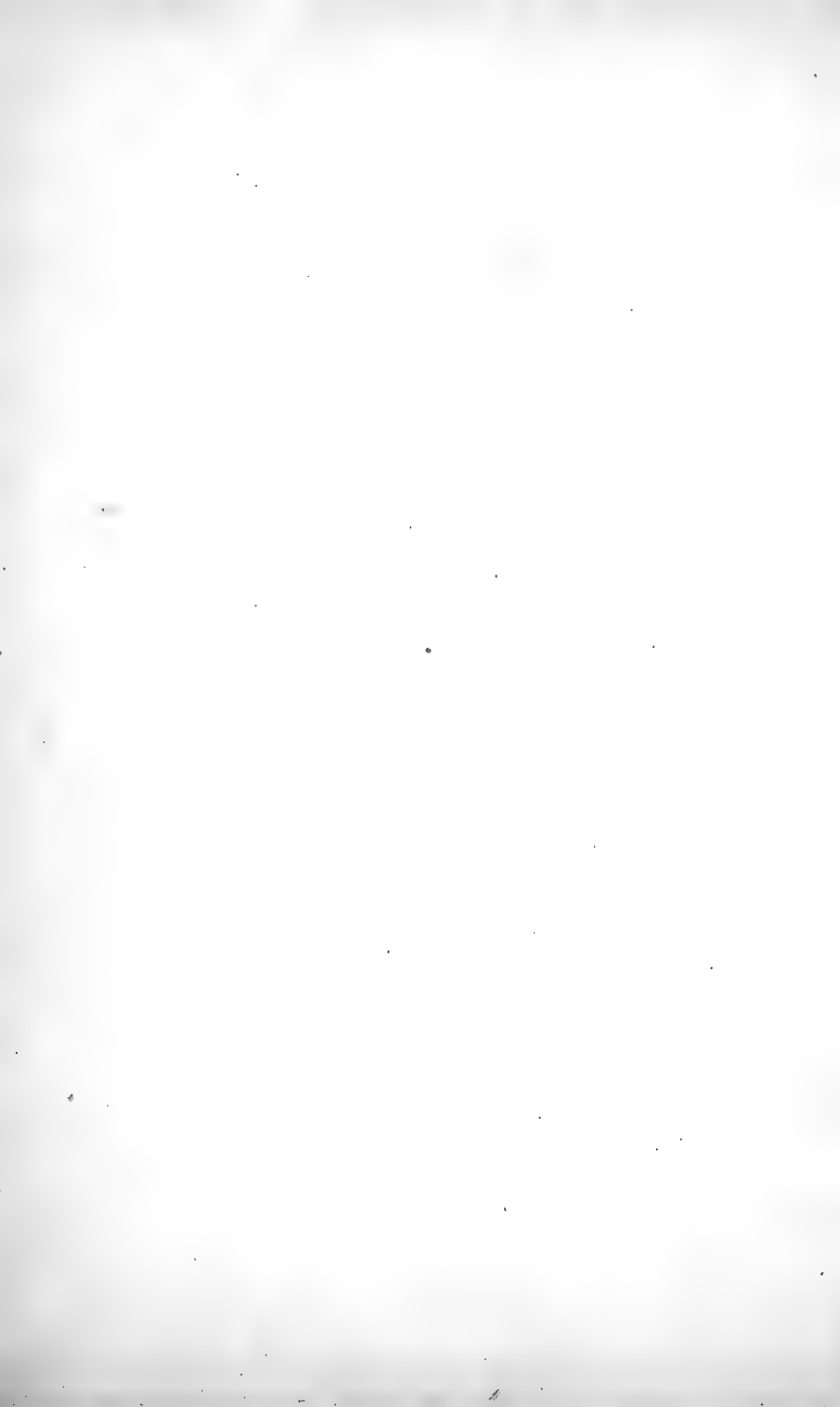
La Procession ayant fait le tour de la chapelle ou au moins des balustres, s'arrêtera devant la crèche et alors, après s'être mis à genoux, les bergers chanteront un Noël, ou si l'on veut le *Pastores* du Rev. P. Lambillotte.

FIN.

LES

SAINTES FEMMES.

MONTREAL.



LES SAINTES FEMMES.



PERSONNAGES.

PROLOGUE:

ST. RAPHAËL,
ST. GABRIEL,
ST. MICHEL,
ST. URIEL,

|
LA MISÉRICORDIE,
LA JUSTICE,
LA SAGESSE.

PIÈCE :

MARIE SALOMÉ,
MARIE DE ZÉBÉDÉE,
MARIE CLÉOPHAS,
MARTHE,

|
MARIE MADELEINE,
LA PRINCESSE VÉRONIQUE,
JUDAS,
UNE FURIE.

SAINTES FEMMES,
ANGES DE LA RÉSURRECTION,
CHŒUR DES ENNEMIS DE JÉSUS.



PROLOGUE.

LES SS. ANGES, LA MISÉRICORDE, LA JUSTICE, LA
SAGESSE.

La Scène se passe dans le ciel.

RAPHAEL, GABRIEL, MICHEL, URIEL.
RAPHAEL.

Bien des milliers d'années se sont écoulées, depuis que le genre humain a prévariqué.

Il est plongé dans toutes les misères, et il ne peut s'élever à la patrie céleste.

MICHEL.

Depuis le commencement, nous avons compati à une ruine si funeste, et nous avons supplié le Seigneur.

GABRIEL.

Oui ; mais maintenant les temps fixés sont arrivés pour un renouvellement. N'y a-t-il aucun obstacle à l'accomplissement des promesses et doivent-elles s'étendre à toute l'humanité, voilà ce que nous ne pouvons pénétrer.

URIEL.

Ceci est un mystère caché aux Anges même, Dieu le révélera en son temps.

RAPHAEL.

Oh ! Seigneur, vous aviez tiré du néant la créature raisonnable, pour qu'elle régnât ici avec nous, et qu'elle combât les vides causés par la révolte des Anges infidèles, mais tous les hommes périssent, et il n'en est pas un seul qui puisse arriver au Ciel.

MICHEL.

Ainsi, ce ne sont pas les trônes du Ciel qui se remplissent, mais les abîmes de l'enfer qui sont comblés.

GABRIEL.

Pourquoi, Seigneur, donner la vie à ces misérables créatures ; est-ce seulement pour devenir la proie des ennemis de votre nom, qu'elles ont loué sur la terre.

URIEL.

Oh ! Seigneur, jusqu'à présent vous avez écouté votre justice, écoutez aussi votre miséricorde.....

Secourez ceux que vous avez créés à votre ressemblance ; les yeux de tous sont fixés sur vous, Seigneur, comme les yeux des serviteurs sur la main de leur maître.....

Et nous attendons que vous ayiez pitié de l'œuvre de vos mains (*ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

La Miséricorde entre avec la Justice et la Sagesse.

LA MISÉRICORDE.

J'ai entendu des paroles de pitié, et j'ai accouru aussitôt, car je suis la miséricorde et je dois réclamer mes droits et être fidèle aux promesses.

Cette parole bien équitable et pleine de bonté a été dite : “ jusqu'à présent la justice a été écoutée, il est temps d'écouter la miséricorde ” ; et dès lors, je renouvellerai mes supplications plus instamment que jamais. Pardonnez donc, Seigneur, épargnez vos enfants, ne laissez pas dire ces paroles par vos ennemis : *Où est leur Dieu ? où est sa bonté ? où est sa puissance ?*

LA JUSTICE.

Mais là où est la vérité et la justice, là aussi est Dieu. Hélas ! il fallait que cette parole reçut son exécution :

“ Vous mourrez, vous et vos descendants. ”

Ce qui s'est accompli contre Adam doit s'accomplir contre tous ses descendants ; et d'ailleurs, le Seigneur n'a-t-il pas fait la part de sa bonté, en ne condamnant pas les prévaricateurs au plus rude châtiment, c'est ce qu'il a accordé par pitié ; devons-nous demander plus, nous le voudrions que nous ne le pouvons pas, car si le prévaricateur échappe à sa sentence, où sera la réalité des paroles de la sentence, et que deviendra cette justice qui ne doit pas périr ?

Vous êtes grand, Seigneur, vous dépassez toute puissance et toute majesté, et dès lors il faut que votre justice ait son cours.

Que pouvons-nous opposer au Seigneur ? sa parole, sa sainteté ? non, ce sont elles-mêmes qui réclament un châtiment.

On invoque sa bonté et c'est cette bonté même qui est une raison de plus de condamnation. Il faut que le pécheur considère que cette bonté dont il a abusé, est précisément ce qui l'accable.

LA SAGESSE.

Je suis la Sagesse ; je conduis tout à sa fin avec force

mais avec suavité, je satisferai la justice à tout prix s'il le faut, mais aussi j'écouterai la miséricorde, et aussi à tout prix.

LA MISÉRICORDE.

Ecoutez-moi, ô divine Sagesse, assez longtemps la justice a eu ses satisfactions sans limites, et que devenait la bonté de Dieu.

LA SAGESSE.

Vous aurez votre part, ô Miséricorde, et elle sera plus grande qu'elle n'a jamais été. ; et cependant rien ne sera enlevé à la justice, et même il lui sera accordé plus qu'elle n'avait pu obtenir jusqu'ici.

LES VERTUS (*ensemble*).

Comment ! quel est donc ce mystère ?

LA SAGESSE.

Vous avez demandé la mort, vous, justice ! vous aurez la mort ; et vous, miséricorde, vous avez demandé la vie et vous l'aurez, et c'est cela. La mort sera la vie et la source de la vie, comme la vie était devenue la mort et la source de la mort.

LA JUSTICE.

Comment cela ? comment la mort sera-t-elle la vie pour celui qui meurt, et comment la vie aura-t-elle tous les accomplissements de la mort en restant la vie.

LA SAGESSE.

La mort du pécheur est effroyable, irrémédiable, (Ps. 33.) mais la mort des Saints est précieuse, (Ps. 115).

Que quelqu'un meure comme pécheur, tout en étant saint, et qu'il reçoive la mort sans la mériter.

LA JUSTICE.

Mais où trouver quelqu'un assez pur pour subir la mort sans la mériter, et s'il ne la mérite pas, comment trouver quelqu'un assez bon pour s'y dévouer.

LA MISÉRICORDE.

Et alors que deviendrons-nous ? et comment cela se fera-t-il et s'accomplira-t-il.

LA SAGESSE.

Cela s'accomplira ainsi : il y aura dans l'immensité quelqu'un qui, sans mériter la mort, s'y soumettra par pure bonté ; et si la mort s'empare de lui, comme dès lors elle aura abusé de son empire, tout sera perdu pour elle, à tout jamais.

LA JUSTICE.

Nous chercherons partout mais en vain, qui pourra accomplir une pareille œuvre ? tous les êtres quel qu'ils soient n'ont qu'un seul mot à dire : *nous sommes des serviteurs inutiles.*

LA SAGESSE.

Oui, mais celui-là n'est pas un serviteur, il est le Roi des Rois, et le Seigneur des Seigneurs.

Tout ce qu'il accomplit a un prix infini, et tout ce qu'il souffrira aura aussi un prix infini.

LA JUSTICE.

Il est vrai, mais s'il en est ainsi, l'esprit du mal, prévoyant à quoi il sera lui-même exposé, n'attaquera jamais un adversaire qui en succombant et en périssant même, lui ravira son empire.

LA SAGESSE.

Mais il ne pourra le prévoir, car le Sauveur viendra mystérieusement dans le monde et il ne sera pas reconnu.

LA JUSTICE.

Oui, mais s'il n'est pas reconnu, il trompera donc l'ennemi et ceci convient-il à la sainteté infinie de Dieu ?

(Ici les Saints Anges reviennent sur la scène.)

LA SAGESSE.

S'il l'accomplit, c'est que cela ne peut que convenir ; et d'ailleurs quoi de plus juste, que celui qui a trompé l'homme pour le perdre, soit trompé à son tour, et perde par la ruse, ce qu'il n'a conquis que par la ruse.

Et ainsi Gabriel : “ Allez, partez et dites à la fille de Sion : “ *Voici votre Roi qui vient.* ”

(Gabriel s'éloigne en saluant les vertus divines.)

LA SAGESSE.

La miséricorde et la justice ont réclamé l'objet de leurs désirs et elles ont été en opposition pendant 4000 ans, mais enfin elles se sont rencontrées. Elles ont vu qu'elles pouvaient être également satisfaites dans toutes leurs prétentions et alors la justice va reposer son glaive ; elle a cessé la guerre qu'elle avait jurée à cette race coupable, et elle a donné à l'œuvre de la bonté et à la paix, le baiser de la réconciliation.

Ce qui est le chef-d'œuvre de la sainteté infinie de Dieu.

“La miséricorde et la vérité se sont rencontrées. La justice et la paix se sont unies dans un baiser de réconciliation.”

(Elles s'éloignent.)

LES SAINTES FEMMES.

ACTE IER.

(La Scène représente le vestibule de la Maison de la Ste. Vierge.)

Scene Ire.

MARIE SALOMÉ, MARTHE, MARIE DE ZEBÉDÉE.

Chœur :—“ Au sang qu'un Dieu va répandre, etc.”

MARIE SALOMÉ : O compagnes fidèles de la vénérable Mère du Sauveur, vous voici donc, ici réunies en ce moment, devant la demeure de Marie, pour venir partager ses craintes et consoler ses douleurs.

MARTHE : Oui, tous les discours que nous avons entendus ce soir de la bouche du Sauveur, nous ont troublées et affligées ; il se prépare de grands et solennels évènements, et nous sommes toutes venues ici pour veiller et prier ensemble.

MARIE DE ZÉBÉDÉE : Ce soir, chères compagnes, vous souvenez-vous comme les paroles du Divin Maître ont été pleines d'affection, de gravité et de tristesse ; toutes les douleurs qui sont annoncées d'avance et qui doivent terminer son saint passage sur la terre, se sont représentés à notre souvenir, et alors hélas ! nous avons pensé que nous étions déjà proches de tous ces malheurs, et que nous avions à redouter leur triste accomplissement.

MARIE SALOMÉ : Mais hélas ! Comment cette Mère si tendre que nous venons assister, pourra-t-elle supporter de si grandes peines et de si pénibles inquiétudes.....

MARTHE : O tristes jours, O pénibles incertitudes !!!

MARIE DE ZÉBÉDÉE : Oh ! pour le cœur d'une Mère, quelle prévision cruelle !

MARIE SALOMÉ :

PRIERE.

O Dieu que la gloire couronne,
 Dieu que la lumière environne
 Qui voles sur l'aile des vents .
 Et dont le trône est porté par les anges :
 Dieu qui veut bien que tes faibles enfants
 Soient assistés par leurs phalanges :
 De ton fils voie les douleurs,
 Donne à ton nom la victoire,
 Descends pour venger ta gloire
 Et mets un terme à nos pleurs.

MARTHE : Mais quelqu'un porte vers nous ses pas, c'est ma sœur ; c'est Marie Madeleine.

Scene II.

LES MÊMES, MARIE MADELEINE.

MARIE MADELEINE, (*entrant*) : Hélas ! mes chères sœurs, vous êtes venues ici, dans la crainte et l'inquiétude, pour entourer la Mère du Divin Maître.

Mais, hélas ! plaise à Dieu que j'eusse d'autres nouvelles à vous donner. Tandis que vous veniez ici pour assister la Mère du Divin Maître, j'ai vu ses fidèles Ministres, et ils m'ont affirmé leurs craintes et leurs inquiétudes ; il n'est que trop vrai, pendant que le Sauveur semblait, avec un calme divin, faire présumer sa mort prochaine, un

des leurs, soupçonné depuis longtemps et rebelle aux injonctions du Divin Maître, hélas ! s'est levé tout à coup et a quitté le repas avant tous, croyant n'être vu et soupçonné de personne.

Il n'a pas reparu ; les disciples l'ont cherché et ils ne l'ont pas trouvé, lorsque tout à l'heure l'une d'entre nous l'a vu parler au ministre du grand Prêtre ; enfin, à l'instant, elle a rencontré une cohorte nombreuse de soldats empressés et bouillants de colère ; ils suivaient tous un guide que'elle a reconnu et qui n'était autre que le perfide Judas lui-même. Les disciples se sont rapprochés, mais ils tremblent, ils hésitent, et d'ailleurs notre secours n'est pas dans la force et la violence..... que faut-il donc faire ?

MARIE SALOMÉ : Il faut veiller et prier.

MARTHE :—Si tout espoir nous manque, il faut mettre notre confiance dans le Seigneur.

MARIE DE ZÉBÉDÉE : Ah ! mes chères sœurs, les voici donc arrivés ces jours d'angoisses redoutés depuis si longtemps ; quelles en seront les alarmes et comment pourrions-nous les supporter...?

MARIE MADELEINE : Et quoi, après tant de bontés et de marques d'amour : les peuples ramenés des ombres de la mort, toutes les souffrances guéries, toutes les douleurs consolées ; cette douce lumière au milieu des ténèbres, cette voix de salut et de bonheur au milieu des angoisses et des tourments du mal !... ses ennemis vont donc l'emporter, guidés, conseillés, aidés, assistés, quoi ! par l'un des préférés du Sauveur.

MARIE MADELEINE :

Pleurons et gémissons, mes fidèles compagnes,
A nos sanglots, donnons un libre cours ;

Levons les yeux vers les saintes montagnes
D'où le fidèle attend tout son secours.

MARIE SALOMÉ :

O mortelles alarmes !

MARIE MADELEINE :

O mortelles alarmes !

Le Sauveur est trahi, pleurez mes tristes yeux,
Il ne fut jamais sous les Cieux
Un si juste sujet de larmes.

MARIE SALOMÉ :

O mortelles alarmes !

N'était-ce pas assez qu'un maître généreux
De la Cité Céleste eut délaissé les charmes
Pour venir consoler ses enfants malheureux.

MARIE DE ZÉBÉDÉE :

Triste sujet de larmes !

(*Toutes ensemble :*)

Triste sujet de larmes !

MARTHE : L'illustre princesse Véronique accourt en ces lieux ; viendrait-elle nous apporter quelque consolation ? je la vois qui s'avance avec empressement.

MARIE MADELEINE : Ciel ! que va-t-elle dire ? O terrible moment !

Scene III.

LES MÊMES, LA PRINCESSE VÉRONIQUE. (*Toutes les Saintes femmes la saluent profondément.*)

VÉRONIQUE (*entrant*) : Hélas ! ô Saintes femmes de Jérusalem, tout est perdu.....

MARIE MADELEINE : Qu'est-il arrivé au bon Maître ?

VERONIQUE : Il est trahi !..... livré, et maintenant entouré de tous ses ennemis, et conduit enchaîné à des juges iniques et prévaricateurs, qui, d'avance, ont décidé sa perte.....

MARIE SALOMÉ : Eh ! quoi, ses fidèles disciples ne l'ont pas défendu ?.....

VERONIQUE : Les uns ont fui, d'autres ont été arrêtés dans leur généreux dévouement par le Sauveur lui-même.

MARTHE : Mais, ô Anges fidèles, témoins de ces attentats, vous pouviez au moins vous-mêmes, ou le mettre sous vos ailes, ou frapper tous ces impies.

VERONIQUE : Il n'a voulu d'aucun de ces secours, ni de la terre ni du ciel, ni la fuite, ni la défense, ni la violence, il a tout refusé ; il a marché vers ses bourreaux comme s'il se fut avancé vers ses bien-aimés disciples. Il s'est offert, il s'est nommé, il a présenté ses mains aux chaînes, sa tête aux outrages, sa face adorable aux insultes de l'enfer.

MARIE MADELEINE : Et maintenant où est-il ?

VERONIQUE : Maintenant, il est enchaîné, gardé, entouré, et peut-être déjà condamné par ses cruels ennemis.

MARIE MADELEINE : Oh ! mes sœurs, allons l'entourer et l'assister, ne l'abandonnons pas, courons vers lui dans de si tristes moments, qu'il voie autour de lui les cœurs fidèles qui lui sont restés.

MARTHE : Préparons-nous à ces tristes épreuves, mais hélas ! seules, que ferions-nous ? pourrions-nous supporter un si triste spectacle ? ses disciples ont failli, ses apôtres

eux-mêmes ont hésité, et nous, faibles femmes, prétendrions-nous avoir plus de courage ?.... Allons d'abord toutes vers notre bonne mère, n'oublions pas ses douleurs, ses angoisses, ses alarmes ; tout ce que le bon maître souffrira, elle en sera déchirée jusque dans le fond de son cœur. Ne l'abandonnons pas ; ce qu'elle fera, nous le ferons, et si elle veut elle-même marcher à la mort, nous la suivrons, et s'il le faut, nous mourrons !.....

CHŒUR.— Air : *Au sang qu'un Dieu va répandre.*)

Allons adoucir les larmes
De la Mère du Sauveur ;
Partageons et ses alarmes
Et sa profonde douleur.
Puisque c'est pour nos offenses,
Que son fils souffre aujourd'hui ;
A l'aspect de ses souffrances
S'il le faut mourons pour lui !

Fin du 1er acte.

ACTE II.

Scene I.

MARIE SALOME, MARTHE, MARIE DE ZEBEDEE.

Chœur : (Air : Jésus est la bonté même :)

Dieu d'Israël sois propice,
Et veilles sur tes enfants.
Que ta bonté protectrice
Nous protège des méchants ;
Du haut des Cieux ta puissance
Peut confondre leurs desseins,
Et proclamer l'innocence
Du Rédempteur des humains.

MARIE SALOME :— Combien cette nuit a paru triste et pénible à nos cœurs oppressés !

MARTHE :—Quelles sombres images de mort qui sont venues nous troubler dans le silence et dans les ténèbres.

MARIE DE ZEBEDEE : Hélas ! que n'ai-je pas redouté dans ces heures dernières. J'ai vu le bon maître au milieu de ses ennemis pleins de rage, outragé et accablé d'insultes, tous excités contre lui par une puissance infernale. C'était comme une vision qui m'accablait et qui m'affligeait sans cesse malgré tous mes efforts.

MARIE SALOME : Nous avons prié et pleuré toute cette nuit avec la mère du doux Sauveur. Au lever de l'aurore, et dans sa bonté, elle nous a envoyées prendre maintenant quelques instants de repos, mais hélas ! comment le pouvons-nous ? lorsque notre triste cœur ne prévoit que douleurs et que peines.

MARTHE : Cette Sainte Mère de douleurs nous l'a dit d'ailleurs et nous a tout rappelé dans les heures qui viennent de s'écouler. Il y a un grand crime à expier sur la terre, il y a des malheurs horribles et funestes à réparer, il y a une mort cruelle à combattre et à vaincre et nous sommes arrivées à ces jours, où toutes ces grandes choses vont s'accomplir, mais hélas ! dans les larmes, dans les douleurs et dans le sang.

MARIE DE ZEBEDEE : Avez-vous vu avec quelle résignation et quel courage, elle a déroulé devant nous les annonces tristes et amères faites par les prophètes et qui doivent s'accomplir tristement bientôt sous nos yeux mêmes :
 “ Mon serviteur,” ont dit les prophètes, “ prendra sur lui
 “ les iniquités de tous, il sera accablé de souffrances, d’in-
 “ quiétudes et de mépris, il s’offrira de lui-même, il
 “ mourra dans les angoisses, condamné par les pécheurs,
 “ lui dont la naissance est indicible. Ainsi, le prix de ses
 “ souffrances lui sera donné, il purifiera le monde entier,
 “ il enlèvera aux puissants du siècle leur empire, parce-
 “ qu’il a pris sur lui tous les péchés, parcequ’il a prié pour
 “ les pécheurs, parceque, pour eux, il va être traité comme
 “ un scélérat.”

Chœur : (Air : Jésus est la bonté même.)

Le doux Maître est sans asile
 Contre les coups des mortels,
 Toute plainte est inutile,
 Il est dans leurs bras cruels.
 Remplis de fiel et de rage,
 Ces méchants audacieux,
 N'épargnent aucun outrage,
 Ah ! pleurez, pleurez nos yeux !...

MARIE SALOME : Mais qui vient vers nous en ce moment ?

MARTHE : Sans doute, Marie Madeleine, qui, remplie d'inquiétude, nous a quittées ce matin pour aller malgré les dangers, savoir ce que nous avons à craindre et à déplorer.

Scene II.

LES MEMES, MARIE MADELEINE.

MARIE MADELEINE : O ! jours funestes qui êtes ainsi arrivés !

MARIE SALOME : Qu'y a-t-il donc et que s'est-il donc passé ?

MARIE MADELEINE : Oh ! tristes épreuves où nous sommes condamnées !

MARTHE : Parlez, Oh ! Marie, vous nous déchirez le cœur.

MARIE DE ZEBEDEE : Juste Ciel, n'y aurait-il plus d'espoir ?

MARIE MADELEINE. Hélas ! ô saintes femmes de Jérusalem, quelles tristes nouvelles ai-je maintenant à vous apprendre. Hélas ! vous le savez déjà ; hier soir notre bon maître a été saisi, enchaîné, comme un criminel réservé à la mort, puis entraîné à travers toutes les rues d'outrages en outrages chez les plus cruels de ses ennemis. Ce n'est pas tout, après avoir été chez Caïphe, ensuite chez Anne, il a été, après une nuit d'offenses horribles, mené de Caïphe à Pilate

puis de Pilate à Hérode, mais parmi eux, il n'a pu trouver encore un juge. Pilate refuse de le condamner à mort et c'est de lui cependant que tout son sort dépend.

MARIE SALOME : Mais voici la Princesse Véronique qui porte vers nous ses pas.

MARTHE : Elle est estimée et respectée de tous les grands du peuple et dévouée à notre bon Maître, peut-être a-t-elle pu gagner quelque chose. Entrez, illustre princesse, venez consoler nos cœurs éperdus.

Scene III.

LES MEMES, VERONIQUE.

(Les saintes femmes saluent la Princesse.)

VERONIQUE : Ah malheur ! ah douleur ! qu'ai-je à vous apprendre ; oh ! saintes femmes de Jérusalem, tous mes efforts ont été vains et je ne vous apporte que de tristes nouvelles.

MARIEMADELEINE : Eh ! quoi, illustre Princesse, vous n'avez pas été écoutée !]

VERONIQUE : Depuis hier, j'ai tout épuisé, démarches, prières, supplications près des ennemis de Jésus, mais ils sont acharnés à sa perte. Enfin accablée de fatigue, n'ayant pas pris de repos de toute la nuit, j'étais rentrée dans ma demeure, priant le Seigneur dans l'angoisse et dans les larmes ; lorsque tout à coup un grand bruit a retenti, un bruit sinistre qui m'a rempli de trouble et de saisissement. Hélas ! c'était le peuple qui conduisait Jésus dans les rues de Jérusalem.

Des fenêtres de mon palais, je les voyais s'approcher, ils étaient acharnés contre lui, et lui, chargé de coups ne se

plaignant pas, tombait parfois sous les efforts de ses bourreaux. Hélas ! mes chères sœurs, quel triste spectacle pour un cœur qui aime le Maître de la clémence et de la bonté.

Je n'ai pu résister à une pareille scène ; sans écouter les conseils d'une vaine prudence, et sans réfléchir un instant aux dangers qui pouvaient me menacer, je suis sortie du palais, je suis accourue près du bon Maître, je me suis agenouillée près de lui, lui demandant une bénédiction suprême. Or, en ce moment, Jésus accablé était tombé sur ses genoux, une sueur de sang inondait son visage. Alors je me suis approchée de lui, et avant que ses bourreaux eussent pu m'en empêcher, j'ai essuyé sa face adorable et en voilà ici les traces divines.

(Elle decouvre alors un voile qu'elle avait tenu caché sur sa poitrine ; la sainte face, sanglante et entourée d'une aureole d'or, y est peinte ; toutes les saintes femmes se prosternent en prières. Après que Véronique a montré le voile sacré, les saintes femmes se relèvent.)

(On entend le peuple dans le lointain.)

(CHŒUR tiré de Beethoven :)

La mort, là mort,

Oui, nous demandons sa mort,

Oui, nous demandons sa mort.

MARIE MADELEINE : Entendez-vous ?

(Toutes les saintes femmes tombent à genoux en levant les bras vers le Ciel.)

MARIE MADELEINE : Entendez-vous, ce sont les cris des ennemis de Jésus, conjurés comme des bêtes féroces, et acharnés contre leur proie, entendez-vous ?

CHŒUR.—*plus proche et derrière la scène :*

Oui, nous demandons sa mort

Et qu'à notre vengeance,

Et sans clémence

On abandonne son sort.

Oui, nous demandons sa mort. *Bis*
 Oui que sur nos fronts sanglants
 Son sang versé tombe
 Et retombe
 Sur nous et sur nos enfants !
 Et qu'à notre vengeance
 On abandonne son sort,
 Point de clémence. *Bis*
 Mais la mort.

2^{ME} CHŒUR.—(*Meyerbeer*) (*derrière la scène :*)
 A la mort, au supplice
 Qu'il soit condamné
 Et qu'à toute justice,
 Il nous soit livré.

Les saintes femmes ensemble :

O Sauveur ! O Dieu suprême,
 Voici le funeste jour
 Où sans appui sans recours *Bis*
 Le ciel te livre à l'enfer même.
 (*Le Chœur reprend, derrière la scène :*)
 A la mort, etc., etc.

MARIE CLEOPHAS (entre) : Hélas ! tout est perdu, le bon Maître est condamné ; une foule immense l'a saisi et l'entraîne. Dans un instant ils passeront par ici. Sauvez-vous donc, fuyez, vous n'avez pas un instant à perdre, fuyez, fuyez.

MARIE MADELEINE : Nous ne fuirons pas, nous resterons, nous resterons avec le bon Maître abandonné de tous. Venez, d'abord, mes chères compagnes, chercher notre bonne Mère et nous reviendrons avec elle pour accompagner partout le Divin Maître.

Elles sortent en se voilant la tête.

On entend derrière la scène tout le peuple marcher au Calvaire, et le chœur continue :

A la mort, au supplice, etc., etc.

FIN DU 2^{ME} ACTE.

ACTE III.

JUDAS (*il arrive les cheveux et les vêtements en desordre*).

Hélas ! hélas ! misérable, c'est moi Judas, l'homme le plus détestable qu'une mère ait jamais enfanté. De tous ceux qui sont nés, nul plus que moi n'a mérité la réprobation.

Hélas ! pour mon malheur j'ai vendu, par l'appât du gain, mon maître, mon doux maître, qui ne m'a jamais fait que du bien, je l'ai vendu ; et pour ses bienfaits, je l'ai livré au plus affreux supplice.

Je ne pourrai jamais être pardonné, jamais, jamais.

LA FURIE. (*elle entre et met sa main sur l'épaule de Judas qui recule épouvanté :*)

LA FURIE : Tu as dit vrai, jamais tu ne seras pardonné.

JUDAS : Je ne serai pas pardonné ? mais qui es-tu, ô messagère de malheur ?

LA FURIE : Je suis une furie !

JUDAS : Une furie ?

LA FURIE : Oui, une furie de l'enfer !

JUDAS : Ah ! tu es bien triste à voir, Oh ! quel est donc l'enfer si c'en est là une messagère ; retire-toi, retire-toi Satan...mais non reste ...demeure ...tu peux me dire quels sont ceux qui ne peuvent se soustraire à l'enfer.

LA FURIE : La liste en serait trop longue, mais peu importe, ce qui est certain, c'est que toi tu ne peux y échapper.

JUDAS : Quoi ! je ne puis y échapper, mais le Seigneur est infiniment miséricordieux, maintenant je le reconnais.

LA FURIE : Oui, il est bon, il est miséricordieux, et c'est ce qui augmente l'infamie de ta trahison.

JUDAS : Mais il connaît ma faiblesse.

LA FURIE : Sans doute, et il connaît aussi l'indignité de ta douleur, et de ton repentir ! de quoi es-tu affecté, misérable ! tu regrettes d'avoir perdu le ciel, tu crains d'affronter l'enfer. Mais aimes-tu ton Dieu ? tu n'aimes que toi-même, en présence d'un Dieu infini, comme tu n'aimais que l'argent, en présence d'un maître plein de bonté.

JUDAS : Oui, mais mon maître est venu pour les pécheurs, pour tous sans exception, sa bonté surpasse nos iniquités.

LA FURIE : Oui, mais il faut que le pécheur soit pénitent, il faut que son crime soit expié et réparé.

JUDAS : Eh bien, j'ai tout avoué, j'ai un extrême regret, enfin j'ai fait restitution.

LA FURIE : Mais en toi il n'y a plus un sentiment honnête, en toi la peur du supplice remplace l'horreur du péché, la crainte de l'enfer remplace l'amour de ton Dieu.

JUDAS : Oh ! je suis sûr que si je le veux, je puis encore espérer de me sauver.

LA FURIE : Tu ne te sauveras pas, et cela est si vrai que ta sentence est portée d'avance par celui qui peut tout prévoir, et qui étant la vérité même ne peut ni se tromper ni nous tromper.

JUDAS : Comment cela !

LA FURIE : Il a dit, en parlant de toi : " malheur à celui qui va me livrer," donc tu ne peux être sauvé.

Il a dit encore : " il vaudrait mieux qu'il ne fut pas né," donc tu dois encourir le châtement.

JUDAS : Mais puisqu'il est bon, et que je suis repentant. . il me semble que je suis repentant.....il me semble.....

LA FURIE : Eh bien, quand même il serait assez bon pour te pardonner, toi qui a commis un plus grand crime que tous les démons et les damnés ensemble ; de plus, quand même tu aurais cette douleur, et cet amour suffisant de celui que tu as livré ; quand bien même tu aurais accompli l'expiation nécessaire, tu ne peux aller au ciel et je sais que tu n'iras pas, parce que tu ne voudras pas y aller.

JUDAS : Comment ! je ne voudrais pas aller au ciel ?

LA FURIE : Eh ! non, tu ne voudras pas ; écoutes-bien. Toi, Judas, après un pareil crime, t'en aller trouver le Dieu vivant, et aller demander une récompense infinie après avoir livré son divin fils ! N'as-tu pas horreur d'une pareille effronterie ? Toi, t'en aller rester dans le ciel, près de Jésus, en vue des Anges et des Saints, lui acclamé comme l'Agneau immolé, et toi près de lui, contemplé comme le bourreau, comme le traître, pendant tous les siècles, peux-tu songer à ce destin misérable ?

Mais ce n'est pas tout, tu as bien d'autres crimes à porter devant ces saints du Ciel, ces purs, ces intègres, ces ignorants du mal, il faudra que tu confesses comment l'avarice est entrée dans ton cœur, quels ravages elle y a faits dans la sainte compagnie où tu étais. Vous étiez réunis ensemble ayant les mêmes faveurs ; ils marchaient vers le bien et toi vers le mal.

Ils montaient de degrés en degrés et toi tu descendais

de chutes en chutes vers l'abîme ; ils ne te soupçonnaient pas ; ils ne te connaissaient pas entièrement ; maintenant, tu auras beau accumuler les expiations, tu n'effaceras pas la vue du mal, et il y aura toujours la victime et le bourreau, le maître trahi et son trahisseur, tu seras toujours comme un spectacle d'ignominie aux Anges et aux Saints pour l'éternité.

JUDAS : Ah ! je n'y vois plus ; j'ai eu tort de t'écouter, maintenant je suis tout bouleversé, je ne sais plus ce que je dois faire.

Je voudrais m'humilier, je voudrais prier, je ne le puis ; mon orgueil se révolte. Mais quoi ! les flammes éternelles seront mon partage !

LA FURIE : Mais tu seras caché au plus profond de l'abîme.

JUDAS : Eh quoi ! je ne verrai et n'éprouverai que misères et afflictions !

LA FURIE : Mais tu seras au milieu de tes semblables.

JUDAS : Oui, qu'irais-je faire au milieu de ces Anges, de ces saints compagnons d'autrefois, me donner ainsi en témoignage des grandeurs de mon maître et de mon infamie !

Oh ! tais-toi ! tais-toi ! tu as éveillé mille angoisses en moi, je ne puis supporter de pareilles pensées, ma tête est bouleversée, mon cœur est en feu, ma conscience n'est qu'un tourment. Oh ! que je voudrais mettre fin à mes peines à l'instant même.

LA FURIE : Le veux-tu ?

JUDAS : Oui, je le veux, je ne demande que cela, je n'aspire à rien de plus.

LA FURIE : Le veux-tu réellement ?

JUDAS : Oui, oui !

LA FURIE : Eh bien ! prends ce lien, et alors finirent tous tes maux.

(Elle lui présente une corde.)

JUDAS : Dis-tu vrai ?

LA FURIE : Tu sais bien que je ne dis jamais que la vérité.

JUDAS : Eh bien ! qu'il en soit ainsi, ce que tu viens de me dire m'a donné quelque paix.

LA FURIE : Cette paix, c'est l'avant goût de la mort, c'est le prélude du tombeau.

JUDAS : Allons donc, vienne la mort, je ne vois plus rien qui puisse égaler son calme et sa tranquillité.

LA FURIE : Viens donc, viens donc.

JUDAS : Je suis prêt.

(Elle l'entraîne malgré ses efforts.)

ACTE IV.

Le voile se lève à l'arrière scène.

(On voit Notre-Dame de Pitié avec un linceuil à ses pieds. Elle est entourée des Anges de la Passion.)

CHŒURS DES ANGES DE LA PASSION.

(Inflammatum de *Rossini* avec chœur.)

Inflammatum et accensus
Per te virgo sim defensus
In die Judicii.

LE CHŒUR.

In die Judicii (quater.).

Fac me cruce custodiri

LE CHŒUR.

Fac me cruce custodiri, etc., etc.

A la place de l'inflammatum on peut chanter le *stabat mater* d'après le *Miserere* de *Verdi*.

LE CHŒUR.

Miserere mei Deus secundum magnam misericordiam tuam.

SOPRANO SOLO.

Et secundum multitudinem miserationum tuarum,
dele iniquitatem meam, dele iniquitatem meam.

TENOR.

Stabat mater dolorosa
Justa crucem lacrymosa
Dum pendebat filius.

LE CHŒUR.

Miserere mei, etc.

LE SOPRANO.

Amplius lava me ab iniquitate mea et a peccato meo munda me

TENOR.

O quam tristis, etc.

SOPRANO.

Quis est homo, etc.

TENOR.

Quis non poss et contristari, etc.

Le chœur reprend le *Miserere*.

ACTE V.

Au fond, un grand Voile.

Scene I.

On entend chanter le commencement du Regina Cœli, et les Anges paraissent sur la Scène.

En avant l'on voit :

GABRIEL, RAPHAEL, MICHEL ET URIEL.

Avec eux sont les Anges portant les trompettes de la resurrection.

GABRIEL : O Sauveur béni, vous avez donc écrasé la tête du serpent, l'enfer est vaincu de nouveau et les enfants des hommes sont délivrés.

RAPHAEL : Depuis le commencement de ce monde, demeure de l'homme, nous comptons les siècles, les années, les jours, les heures jusqu'à ce que votre grâce parût sur cette terre pour sauver la nature languissante et pour remplir de nouveau les trônes d'où les anges sont tombés.

MICHEL : " Qui est comparable au Dieu vivant ? " il a tiré d'abord des êtres du néant et maintenant il tire la vie de la mort.

GABRIEL : Naguère plongés dans le deuil, nous voyions le Sauveur immolé pour les pécheurs, nous inspirions à ses disciples la douleur. Aujourd'hui, nous le voyons comme un guerrier invincible et triomphant, vainqueur de la mort et de l'enfer, et qui a rendu à ses enfants la vie et la liberté.

RAPHAEL : Le Roi de l'Enfer s'étant introduit sur la terre pour ravir à l'homme sa félicité, Dieu a envoyé à son tour, son fils sur la terre pour rétablir les desseins de sa miséricorde. Satan avait vaincu l'homme sur l'arbre du bien et du mal, un homme s'est présenté qui a vaincu Satan sur l'arbre de la croix.

MICHEL : Satan caché sous la forme du serpent avait trompé l'homme, mais le fils de Dieu, caché sous les voiles de l'humanité, a trompé l'ennemi du salut et lui a ravi sa conquête.

URIEL : A qui comparerons-nous le Divin Rédempteur du Monde : c'est Samson qui, s'en allant célébrer son alliance avec l'Eglise chérie, rencontre sur la route un lion terrible qu'il attaque et met en pièces. C'est un autre David qui, sous l'apparence de la faiblesse, s'avance contre le Goliath qui depuis quatre mille ans attaque audacieusement les hommes ; il va sur lui comme avec un baton, et avec l'arbre de la croix, il l'abat et le tue. C'est un pasteur dévoué qui, pour préserver ses ouailles, se cache sous l'apparence d'une faible brebis, attaque le loup destructeur du troupeau, le provoque, l'enlève, le serre entre ses bras et l'étouffe en un instant.

URIEL : Allons au tombeau du Sauveur, attendre les âmes fidèles qui doivent s'y rendre au premier feu de l'aurore, et leur apprendre la nouvelle du salut ; elles vont arriver dans quelques instants.

(Les Anges se retirent en chantant le Regina Coeli.)

Scene II.

**MARIE DE ZEBEDEE, MARIE CLEOPHAS, MARTHE ET
MARIE MADELEINE.** *(Arrivant avec les parfums.)*

MARIE DE ZEBEDEE : Nous avons devancé la clarté du

jour, en ces heures d'angoisses, nous voici arrivées pleines de douleur et d'amertume.

MARIE CLEOPHAS : Combien le chemin nous a paru long au milieu de nos douleurs et de nos pensées de tristesse ; mais hélas ! qui nous viendra en aide et qui pourra nous assister, nous, faibles femmes, pour ôter la pierre immense du tombeau ?

MARTHE : Continuons notre chemin, ô mes sœurs bien-aimées, et allons en toute hâte rendre ces derniers et funèbres devoirs.

MARIE MADELEINE : Les ennemis du Sauveur sont dans la joie et le triomphe, ses disciples et ses apôtres sont dans l'accablement et le désespoir. Seules, dans notre faiblesse, nous venons donc encore entourer les dépouilles chéries, mais ô saintes femmes de Jérusalem, si le Seigneur est pour nous, nous n'avons rien à craindre et tout à espérer.

(En ce moment on entend chanter d'abord doucement le "quia quem meruisti," puis avec le plus d'éclat possible le "Resurrexit sicut dixit." Alors la toile tombe, les Anges apparaissent dans le fond, montés sur une estrade. Les saintes femmes se prosternent tremblantes.)

Scene III.

LES SAINTES FEMMES, LES ANGES (*approchent*).

RAPHAEL : O saintes femmes, oui le Seigneur est ressuscité !

GABRIEL : Il n'est plus parmi les morts, il est dans la gloire.

URIEL : Vous êtes venues dans la tristesse ; réjouis-

sez-vous d'une joie infinie. Vous êtes venues dans la crainte, soyez remplies de confiance.

Vous cherchez vainement ici le divin Sauveur qui a été crucifié ; tout ce qu'il a dit s'est accompli, il vous disait autrefois : " Il faut que le Fils de l'homme soit livré entre les mains des pécheurs ; il faut qu'il soit crucifié, mais il ressuscitera le troisième jour." Il l'a dit et maintenant tout est accompli.

RAPHAEL : Réjouissez-vous et soyez les premières à aller l'annoncer aux apôtres et aux disciples.

MARIE CLEOPHAS : Eh ! quoi, il est donc vrai, et l'accomplissement de toutes les promesses est arrivé ?

MARIE MADELEINE : Son tombeau est vide, mais Jésus, où est-il maintenant, et où l'ont-il placé ?

MICHEL : Dans quelques instants, vous le verrez lui-même, plein de puissance et de mansuétude.

GABRIEL : Allez vers Marie, sa mère bénie, allez lui dire : O Reine du Ciel, réjouissez-vous, le fils de votre tendresse est sorti du milieu des morts. Il a triomphé pour vous couronner d'une gloire éternelle, abandonnez toute tristesse, ne songez plus qu'à vos autres enfants, pour leur obtenir par votre intercession toute puissante, le salut qu'il leur a conquis par sa mort et par sa victoire.

(Le chœur reprend tout le " Regina Cæli " et la toile tombe.)

GENEVIEVE,

PIECE EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES :

GENEVIEVE.	} autres compagnes
GERONTIA, mère de Geneviève.	
MARIA,	
ANNA,	
ANNETTE,	
} compagnes de Geneviève.	
	FULGENCE,
	FULGENTINE,
	NANTILDE, princesse,
	BATILDE, duchesse.
	1 ENFANT.

(Compagnes de Geneviève. Compagnes des princesses. Femmes du peuple.)

LES DEUX PREMIERS ACTES À NANTERRE, LE TROISIÈME À PARIS.

ACTE PREMIER.

SCENE 1^{RE}.

CHŒUR.

Depuis longtemps ô Geneviève
Tu ne dances, plus sur la grève,
Aux sons charmants, du chalumeau ;
Tu ne quittes plus ton troupeau,
Fuyant les plaisirs de ton âge
Tu vas prier dans le bocage,
Dis-moi pourquoi. *(bis)*

Chantez chères compagnes,
Le refrain des campagnes,
Un jour vous saurez pourquoi. *(bis)*

FULGENCE : En vérité, mes chères compagnes, il m'est impossible de comprendre la vie et la conduite de cette chère Geneviève, dont vous parlez entre vous en ce moment.

FULGENTINE : Et en effet, elle peut être bonne si vous voulez, mais elle n'est pas de son âge,.....elle n'a

d'égards pour aucune d'entre nous, il semble qu'elle soit d'un autre monde : Enfin il semble qu'elle nous dédaigne et qu'elle ne veuille avoir aucun rapport avec nous.

MARIA : Oh ! mes bonnes amies, ne parlez pas ainsi, vous avez bon cœur, mais vous vous laissez emporter trop loin par vos préventions ; la présence de cette enfant si simple et si bonne est une bénédiction pour nous.

ANNA : Tout le monde doit l'aimer ici, elle est si dévouée et si douce pour tous ; sans doute on la voit peu se mêler aux plaisirs de ses compagnes, mais c'est qu'elle a dans le cœur une autre affection qui occupe ses pensées, qui prend tous ses instants, et qui remplit son âme si pure.

FULGENCE : Et laquelle donc s'il vous plaît mademoiselle ? est-ce que Geneviève aurait déjà la tête à l'envers ; est-ce qu'elle serait déjà assez folle pour penser à d'autres qu'à son père, à sa mère, à ses devoirs de laborieuse ouvrière, pour soutenir les siens et sa famille ?

MARIA : Mon Dieu que vous êtes sévère pour cette pauvre enfant, et comme la prévention vous rend injuste. Sachez que notre bonne Geneviève n'a pas et n'a jamais eu dans son esprit une seule pensée, dont une honnête fille puisse avoir honte et qu'elle ne puisse avouer devant tous.

ANNA : Oui sans doute, elle pense continuellement, mais c'est à son Dieu, elle nous quitte quelque fois, mais c'est pour s'occuper de lui ; et nous sommes bien heureuses d'avoir une si bonne et si sainte compagne ; nous avons sans doute bonne intention devant Dieu, mais quelles sont nos œuvres en comparaison des siennes ? que Dieu soit donc béni, lui qui aura au moins égard au mérite et aux prières si saintes de l'une de nos compagnes.

FULGENCE : C'est égal, vous aurez beau dire mes chères

demoiselles, je trouve cette conduite trop singulière et trop originale, et je ne suis pas la seule ; et la preuve que j'ai de bonnes raisons pour penser ainsi, c'est que tout le monde le dit ici, que la mère de Geneviève est ennuyée et fatiguée des simagrées et des prétentions de mademoiselle sa fille.

FULGENTINE : Sans doute ; qu'y-a-t-il donc de plus fatigant que d'avoir besoin d'une pareille enfant ; dès le matin, c'est une véritable moquerie. Geneviève dit la mère, tu devrais être déjà à l'étable ; Maman, je fais oraison. Allons Geneviève, à quoi penses-tu au lieu de manger ta soupe ? Maman, je pense à la miséricorde infinie qui ou que, etc., etc., Geneviève, prends garde, à force de regarder les étoiles, tu vas tomber dans un puits ! Maman je pensais, etc., etc. Moi je vous dis que je trouverais cela insupportable ; et je comprends très bien que sa mère en soit fatiguée, comme d'ailleurs tout le monde ici le dit dans le village.

ANNA : Hélas, ma chère amie, vous qui reclamez si souvent l'indulgence pour vous même, et pour la légèreté et la faiblesse de votre âge, combien donc avez-vous besoin d'être moins sévère contre tout ce qui choque votre sentiment. Geniève n'est pas comme vous, elle n'a pas vos idées, elle en a d'autres, elle reclame pour elle un peu de cette liberté que vous reclamez si souvent pour vous-même ; et dès lors elle ne vaut rien, il faut se défier d'elle et de son esprit et de son cœur et de ses actions ; vous êtes trop entière et intolérante, ma bonne Fulgentine.

FULGENTINE : Moi, c'est comme cela que je suis et je ne serai jamais autrement, tant pis pour ceux qui le trouvent mauvais car je déclare et je déclarerai devant tous que votre Geneviève est une folle, qu'elle n'a pas de bon sens

et que je la déteste de toute mon âme, avec toutes celles qui lui ressemblent.

ANNETTE : Allons, taissez-vous pauvres enfants, plus tard vous avouerez votre erreur en avançant en âge, et vous changerez s'il plaît à Dieu, de pensée et de langage.

FULGENCE : Comment cela ?

ANNA : Sans doute, vous avez dit que Geneviève n'était pas bonne, n'était pas charitable, qu'elle n'avait pas assez d'égards pour les autres, mais vous en avez dit plus dans deux minutes, contre elle et contre ses compagne, qu'elle n'en a jamais dit elle-même pendant toute sa vie, contre aucun de ceux qui jamais ont pu l'offenser et lui faire de la peine.

FULGENTINE : Oh ! tout cela m'est bien égal, pour moi je n'ai pas de prétention ni à la Sainteté, ni à la perfection.

ANNA : C'est vrai, mais si vous n'avez aucune prétention, pendant que vous y êtes, ma chère Fulgentine, il y aura peut-être moyen de s'entendre avec vous.

FULGENTINE : Ah ! vous me raillez vous-mêmes, mesdemoiselles les pieuses, mais faites ce que vous voudrez, vous ne me reconcilierez jamais avec de pareilles singularités et de pareilles exigences : d'ailleurs je sais ce que je dis, et aujourd'hui-même nous allons voir comment votre perle et votre oiseau, le phœnix de ces campagnes, va remplir ses devoirs d'obéissance vis-à-vis de sa mère.

MARIA : Quoi donc ? et qu'est-il arrivé et qu'y a-t-il donc ?

FULGENCE : Il y a, mes bonnes demoiselles, je ne veux pas vous en faire un mystère, qu'aujourd'hui même et demain, pendant que vous faites tous vos préparatifs pour la grande visite que vous allez recevoir, celle des Saints Evêques, d'Auxerre et de Troyes, s'en allant en Angleterre,

pendant ce temps là, c'est la fête patronale du Breuil, à une lieue d'ici. Or Geneviève a là bas une tante qui est aubergiste, qui va recevoir beaucoup de monde, et qui va demander Geneviève à sa mère pour l'aider à tenir sa maison pendant les trois jours, si même elle ne l'a pas déjà demandée.

ANNA : Pauvre Geneviève, elle va être bien dans la peine.

FULGENCE : Dans la peine, parce qu'elle le veut bien ; pour mon compte, j'avoue que j'aurais eu grand plaisir à assister à la fête d'ici ; que j'aurais été très édifiée de la présence de ces saints prélats car je sais que j'ai grand besoin des grâces du Seigneur, pour retenir comme vous le dites si bien, la légèreté et la faiblesse de mon âge ; mais je remettrai tout cela à une autre occasion et je vais m'en aller à la fête de Breuil.

ANNETTE : Taisez-vous, mesdemoiselles, vous parlez comme des impies, vous ne tenez compte de rien de bon, à la fin Dieu vous punira ; pour nous, nous ferons comme Geneviève et nous ne suivrons pas vos exemples.

FULGENTINE : Geneviève, ah ! vous allez voir, elle sera bien obligée d'aller là où elle ne veut pas, je sais déjà que sa mère veut l'y contraindre.

ANNETTE : Oh ! mon Dieu, vous lui viendrez en aide.

MARIA : Taisez-vous, mesdemoiselles, voilà Geneviève qui arrive par ici.

ANNA : Voyez la dans le lointain, elle monte le sentier ; comme elle est recueillie, quel air de piété, de bonté et de doux contentement.

ANNETTE : Elle se croit seule en ce moment, et elle a toute l'attitude et toute la ferveur d'un ange.

MARIA : Entendez la, elle chante un saint cantique au

Seigneur—(*On entend Geneviève chanter dans le lointain, ensuite plus près de la scène.*)

SCENE II.

LES MEMES, GENEVIEVE.

GENEVIEVE : (*donnant la main à toutes ses compagnes*)
Salut, chères compagnes ; salut ma bonne Fulgence et vous Fulgentine, salut.

FULGENCE : Certes, Geneviève, vous arrivez fort à propos pour terminer une difficulté qui vient de s'élever avec ces demoiselles.

GENEVIEVE : Que la paix du Seigneur soit avec vous toutes, mes bonnes compagnes, mais de quoi s'agit-il ?

FULGENTINE : C'est bien simple : J'ai dans la tête que vous, Geneviève, vous viendrez aujourd'hui à Breuil avec nous pour la fête de demain, c'est bien facile, le matin on ira bien dévotement à la messe, et le soir on se rendra à la danse.

GENEVIEVE : Quoi, vous avez pensé cela de moi !

FULGENCE : Justement, et nous venons vous le proposer.

GENEVIEVE : Eh bien, Fulgence, il paraît que vous avez bien mauvaise opinion de moi.

FULGENCE : Comment cela, est-ce que vous nous prenez pour des diables, et que vous vous regardez, ma chère, comme un ange.

GENEVIEVE : Fulgence, la violence de votre langage m'effraye pour votre avenir ; si jeune, vous dites des paroles que vous ne devriez pas prononcer de toute votre vie. Dieu veuille que vos bonnes qualités tournent au bien.

FULGENCE : Ta, ta, ta, je n'aime pas les sermons, je n'ai pas tant besoin de veiller sur ma langue, ma mère est

vendeuse de poisson. Je le serai comme elle, c'est un métier où il n'est pas mauvais d'avoir bon bec.

FULGENCE : Allons, Geneviève, décidez-vous ; venez-vous avec nous, oui ou non ?

GENEVIEVE : Oh ! non, je vous le promets.

MARIA : Geneviève, pour nous, nous resterons toutes avec vous.

GENEVIEVE : (*Leur prenant les mains.*) O merci mes bonnes amies, vous me serez fidèles et vous partagerez mon bonheur.

ANNA : Aujourd'hui deux saints Evêques vont passer ici se rendant en Angleterre, le saint Evêque d'Auxerre, et le saint Evêque de Troyes.

ANNETTE : Nous les verrons, nous les entendrons, nous suivrons leur cortège, revêtues des blancs habits de notre congrégation.

GENEVIEVE : Nous assisterons à l'Eglise à leur réception, nous aurons leur bénédiction. Quel beau souvenir garderons-nous toute notre vie de cette cérémonie touchante.

MARIA : Ce n'est pas tout, Geneviève ; je suis bien sûre que les Evêques vont te parler ; tu es si bonne, tu es si sage, tu vaux autant, à toi seule que toutes les autres du village.

FULGENCE : Eh ! bien, eh ! bien, Geneviève, vous n'avez pas honte de vous laisser faire ainsi des compliments.

FULGENTINE : C'est bien agréable d'être mise sur le prône comme cela.

ANNA : Taisez-vous donc, vous allez lui faire de la peine.

FULGENCE : Lui faire de la peine, ah bien ! je n'en ai pas la moindre envie ; mais nous allons rire, voilà la mère Gérontia ; qu'est-ce qu'elle va décider pour sa Geneviève ?

SCENE III.

LES MEMES, GERONTIA.

GERONTIA : Geneviève, allez tout de suite à la maison.

GENEVIEVE : C'est vrai ma mère, je suis en retard, je vais faire rentrer mon troupeau.

GERONTIA : C'est inutile, la petite Blandine s'est chargée de ce soin, mais voici une nouvelle que j'ai à vous donner de la part de votre marraine.

GENEVIEVE : Elle se porte bien ma marraine ?

GERONTIA : Très bien, mais elle me prie de vous envoyer chez elle aujourd'hui, elle a besoin de vous.

FULGENCE : (*A part*) Bon ! voilà Geneviève qui va aller à Breuil malgré elle.

GENEVIEVE : Comment, ma mère, partir aujourd'hui, est-ce donc si pressé ?

GERONTIA : Oui, votre tante a besoin de vous pour la fête, vous l'aidez.

GENEVIEVE : Je le veux bien ma mère, s'il le faut, mais un peu plus tard ce soir.

GERONTIA : C'est cela, quant tout le monde sera parti et qu'on n'aura plus besoin de vous.

GENEVIEVE : Eh ! quoi ma mère, ne céderez-vous pas à ma prière, je me faisais un bonheur d'assister à la grande fête qui aura lieu aujourd'hui : (*On entend sonner les cloches jusqu'à la fin de la Scène.*) Tenez voilà la fête qui sonne, oh ! ma mère laissez-moi aller à l'Eglise.

GERONTIA : Ah ! c'est-à-dire que c'est la curiosité qui vous empêche de m'obéir, mais je l'ai dit et vous irez.

GENEVIEVE : Non, ce n'est pas possible, ma mère, j'ai à parler aux prélats, c'est Dieu qui me l'a inspiré, laissez-moi suivre cette idée.

GERONTIA : Non, non, c'est fini ; vous allez partir, tenez voilà vos habits du dimanche, que je vous ai apportés, vous savez bien que nous devons tout faire pour obliger votre marraine qui est riche et qui ne vous oubliera pas plus tard, allons embrassez-moi et partez. (*Elle lui remet des vêtements.*)

GENEVIEVE : Ma mère, laissez-moi aller à l'Eglise quelques instants.

GERONTIA : Pas un mot de plus - partez sur le champ.

GENEVIEVE : Mère, pardonnez moi, pardonnez moi je ne le puis.

GERONTIA : Ah ! c'est ainsi que vous résistez à votre mère.

(*Elle lui donne un soufflet, Geneviève laisse échapper le paquet, les jeunes filles se reculent épouvantées.*)

ANNETTE (*bas à Anna*) La mère Gérontia a frappé sa fille, ça lui portera malheur.

GENEVIEVE : Qu'avez-vous ma mère, vous êtes pâle, souffrez vous ?

GERONTIA : Non, non..... c'est singulier, on dirait que mes yeux se sont fermés..... mais non, ils sont ouverts, Eh ! quoi, où sommes-nous, la nuit est donc tombée tout à coup, Geneviève, tu n'es donc pas là..... Je ne vois plus, je ne vois plus..... (*poussant un cri*) Ah ! Je suis aveugle (*mouvement*).

FULGENCE : Eh bien en voilà bien d'une autre maintenant.

GENEVIEVE : O mère que dites-vous ? cela n'est pas possible, c'est une faiblesse, un éblouissement, venez, ma bonne mère, venez vous asseoir, cela se passera.

GERONTIA : (*Avec larmes*) Ah ! ma fille, Dieu m'a punie.

GENEVIEVE : Vous punir, mère, et de quoi ?

GERONTIA : Il est téméraire de Lui résister, malheur à qui se révolte contre Lui ; je viens de te frapper, lorsqu'il t'appelait à l'Eglise, mais hélas me voilà punie et je suis châtiée pour toujours.

GENEVIEVE : Oh ! ma mère, Dieu est bon, si vous le priez, il vous soulagera.

GERONTIA : Oui, oui, mon enfant, il faut le prier, allons nous jeter à ses pieds, tu lui diras que tu m'as pardonnée, n'est-ce pas ?

GENEVIEVE : Venez, ma mère.

GERONTIA : Conduis-moi mon enfant, viens voir les Evêques, ah ! Dieu m'a punie, je t'accusais de curiosité ma bonne et sainte enfant (*avec larmes*) je ne verrai plus rien (*Elles sortent, les cloches sonnent.*)

MARIA, ANNA ANNETTE : Allons à l'Eglise.

FULGENCE, FULGENTINE : Allons danser à la fête..... (*Elles sortent en dansant.*)

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE 1ERE :

GERONTIA : Geneviève, es-tu là ?

GENEVIEVE : Oui, ma mère, vous savez bien que je ne vous quitte pas sans vous avertir.

GERONTIA : Je le sais, mon enfant, et je t'en remercie, hélas maintenant je n'ai plus que tes soins et ton affection pour me consoler..... que tu es bonne et dévouée..... mon enfant est-ce que je ne te verrai jamais. Dieu est donc bien rigoureux en ses châtiments.

GERONTIA : Ma mère, il est surtout grand dans ses

miséricordes, ne nous laissons pas de le prier et d'espérer ; mais que voulez-vous, vous m'aviez appelée ?

GERONTIA : Oui, mon enfant, conduis-moi vers le chemin..... Je voudrais sortir, l'air est pur, il me semble que le soleil doit être radieux aujourd'hui.

GENEVIEVE : Eh ! bien, ma mère, je vous accompagnerai et je resterai avec vous.

GERONTIA : Non mon enfant, je ne veux pas te déranger, il est midi, c'est l'heure de tes prières..... prie pour moi ma chère enfant, que je ne t'empêche pas de prier, je suis assez punie pour avoir voulu le faire un jour.

GENEVIEVE : O ma mère, ne pensez plus à cela, c'est un souvenir qui vous afflige, tâchez de l'écarter.

GERONTIA : Non, mon enfant, Dieu m'a punie, mais je suis résignée dans mon cœur, je ne crains pas de penser que je l'ai offensé parce que je suis heureuse au moins maintenant de satisfaire à sa justice..... J'ai bien pleuré depuis ce temps là, non pas tant de mes afflictions présentes, que de lui avoir été infidèle autrefois, aussi maintenant je ne lui demande pas d'être délivrée de ces maux, mais (de la pensée et de la crainte) de son ressentiment.

GENEVIEVE : Oh ! ma mère il y a longtemps que Dieu vous a pardonné (*Gerontia remue la tête négativement*) Vous ne le croyez pas, vous doutez, vous êtes toujours dans la crainte..... Oh ! mon Dieu, guérissez ma bonne mère, afin qu'elle soit délivrée de ses angoisses, et qu'elle comprenne qu'il y a déjà longtemps que vous avez pardonné à l'erreur et à la faute d'un instant.

SCENE II.

LES MEMES : MARIA, ANNA ET ANNETTE ARRIVENT.

MARIA : Je vous salue, mère Gerontia (*Prenant la main de Geneviève*) Bonjour, Geneviève.

ANNA : Je vous salue, ma bonne mère.

GERONTIA : Soyez bénies mes bonnes enfants ; vous venez ainsi tous les jours pour me consoler et pour soulager les peines de la pauvre aveugle.

MARIA : Nous ne pouvons plus nous passer de vous voir, Anna, Annette et moi, parce que, voyez-vous mère Gerontia, nous avons nos projets.

GERONTIA : Ah ! vous avez des projets, mes enfants, personne ne m'a encore parlé de rien.

ANNA : Nous devons tout vous dire incessamment, peut-être aujourd'hui.

GERONTIA : Il y a longtemps que je me doute de quelque chose.

ANNETTE : Comment cela ?

GERONTIA : Oui, mes enfants, je ne vois pas il est vrai, mais à votre piété, à votre bonté, à votre affection pour la pauvre aveugle, à vos discours, à ces œuvres de charité qui occupent presque tous vos instants, j'ai compris qu'il se passait dans votre cœur de grandes choses.

Dieu, j'en suis sûre, vous a parlé, et il vous a révélé les secrets de sa sagesse et de sa miséricorde ; vous si jeunes encore, vous avez compris des choses qui n'étaient jamais entrées dans mon cœur, avant le triste jour où Dieu m'a si terriblement frappée ; vous avez compris les grandeurs du salut et de l'éternité, les dangers du monde, la brièveté de la vie, l'amour du Souverain Maître pour nos âmes et tout le dévouement qu'il a droit d'attendre de nous. Dans vos conversations il n'est plus question que du bien à faire, du zèle à servir Dieu, de la piété pour les malheureux, pour les faibles, pour les affligés, enfin de tout ce qu'il y a de plus grand et de plus sublime en ce monde. Vous avez oublié le plaisir, votre repos, les vaines parures ; vous ne

recherchez plus que ce qui est bon, ce qui est sage et précieux pour l'âme, comme pour l'éternité. .

MARIA : Ah ! mère Gerontia, comme vous devinez ce qui se passe en nous, peut être encore plus que nous-mêmes.

GERONTIA : Oui, mes enfants, j'ai tout deviné, Dieu vous appelle à lui, vous avez pensé longtemps et sérieusement, vous avez vaincu les obstacles que le monde met dans nos cœurs pour nous éloigner de notre bonheur, et maintenant je ne doute pas que vous ne soyez proches du jour où vous vous donnerez tout à lui.

GENEVIEVE : Oui, ma bonne mère, Dieu nous a éclairées et vous avez lu jusqu'au fond de notre âme.

ANNA : Qu'est-ce que la terre peut nous offrir en comparaison de Dieu, elle n'a que des ennuis ou des dangers, mais Dieu est rempli de trésors, et il ne nous offre que des douceurs et des consolations, un repos et une tranquillité assurée.

ANNETTE (*elle lève les yeux au ciel*) : Pour vous, ô mon Dieu, que votre demeure est belle et qu'elle est pleine de délices, quand on a compris combien le monde est méprisable en comparaison ; la colombe trouve un asile, la tourterelle a son abri sur la terre, mais l'âme fidèle en a un qui lui est assuré, c'est le pied des autels et les saints tabernacles ; là un jour vaut mieux que mille passés dans le séjour des pécheurs, il vaut donc mieux y vivre même dans la peine et dans l'abjection, plutôt que de trôner et de dominer au milieu de l'abondance et de tout le faste de la terre.

MARIA : En cette vallée de larmes et de misères, il y a des larmes à essuyer, des douleurs à consoler ; qu'il est admirable, le sacrifice de ceux qui se font sur la terre les ministres des miséricordes du Seigneur, qu'elles sont belles les œuvres et les démarches de ceux qui accomplissent ici-

bas, les dispositions de sa bonté et de sa tendresse, que ce soit là mon partage, oh ! mon Dieu.

GERONTIA : Vous avez donc compris ces grandes vérités, mes chères enfants, le Seigneur vous en louera un jour en présence de ses Saints et de ses Anges.

MARIA : Après Dieu, la gloire en est à votre bonne fille, à notre chère Geneviève.

GENEVIEVE : Non, c'est Dieu seul que nous avons à louer et que j'ai à remercier comme vous. Venez mes bonnes compagnes le glorifier et le bénir (*elles sortent*).

SCENE IIIe.

LA PRINCESSE NANTILDE, LA DUCHESSE BATHILDE.

NANTILDE : C'est ici que doit être la demeure de cette jeune fille dont le saint Evêque nous a parlé.

BATHILDE : Nous sommes venues de bien loin, mais à présent nous voilà arrivées ; mon cœur est ému comme à l'attente d'un grand événement.

NANTILDE : Notre âme éclairée sur les illusions et les périls du monde est allée chercher la lumière des ministres du Seigneur et le saint Evêque de Paris nous a dit : "Allez
" à Nanterre, près d'une jeune fille nommée Geneviève, qui
" est la servante fidèle du Seigneur ; elle est prédestinée à de
" grandes choses et si vous restez avec elle, elle sera pour
" vous un exemple fidèle, une compagne sure, un encourage-
" ment continuel pour accomplir ce que le Seigneur
" demande de vous."

SCENE IV.

LES MEMES : MARIA.

MARIA (*entrant*) : Que désirez-vous, mesdames, et que demandez-vous ?

NANTILDE : N'est-ce pas ici que demeure une jeune fille nommée Geneviève et pourrions-nous lui parler et lui remettre cette lettre ?

MARIA : Oui, mesdames, je vais, si vous le voulez, aller l'avertir.

BATHILDE : Allez, mon enfant, le Seigneur vous récompensera de votre charité.

MARIA : Mais voici qu'elle revient de la prière avec ses compagnes, vous pourrez lui parler.

SCENE V.

LES MEMES : GENEVIEVE ET SES COMPAGNES.

ANNA : Quelles sont ces dames étrangères et que peuvent-elles désirer en notre pauvre demeure.

GENEVIEVE (*les salue profondément avec ses compagnes*) : Que le Seigneur vous bénisse et vous comble de ses dons, nobles étrangères.

NANTILDE : C'est vous, Geneviève, à qui nous sommes envoyées, mais avant tout, veuillez bien, ô Vierge du Seigneur, prendre cette lettre qui vous est adressée pour nous par le saint Evêque Germain de Paris.

GENEVIEVE (*lit, puis s'écrie*) ! En croirai-je mes yeux, mon Dieu est-il possible, oh ! ma mère, savez-vous bien quelle grâce le Seigneur répand sur nous en ce moment, écoutez : (*Lisant à haute voix*) “ Mon enfant, “ je sais ce que vous accomplissez pour le service “ du Seigneur, en ces temps malheureux, de divisions, “ de ténèbres et de guerre. Nous avons bien besoin “ d'âmes généreuses comme la vôtre, pour donner en notre “ grande ville de Paris, de grands exemples de vertu “ et accomplir des œuvres de sacrifices et de dévoue-

“ ment. Il y a ici des infortunés à consoler, des faibles
 “ à soutenir, des ignorants à éclairer des lumières du Sei-
 “ gneur ; les infirmes gémissent sans assistance, les petits
 “ enfants affamés de la parole sainte, réclament l’enseigne-
 “ ment, demandent le pain de la vérité, les ministres du Sei-
 “ gneur ne peuvent suffire et implorent sans cesse un secours
 “ que je ne puis leur donner. Si vous voulez répondre à mes
 “ vœux venez, Geneviève, ici, au milieu de nous, avec vos
 “ compagnes, j’ai appris les merveilles de votre piété et de
 “ votre charité ; ici vous trouverez tout ce que peut désirer
 “ votre cœur et votre zèle. Ma demande vous est portée
 “ par des âmes fidèles, qui dans une autre condition que la
 “ votre, comprennent comme vous, les illusions et les vanités
 “ du monde et seraient heureuses de trouver dans vous et
 “ vos compagnes, l’appui et le soutien qu’elles veulent
 “ chercher dans la retraite et la charité mais qu’elles
 “ savent bien ne pas exister au milieu du monde.” (*Gene-
 viève reprenant.*) C’est donc bien là votre résolution ?

BATILDE : Vous n’en pouvez douter.

NANTILDE : Nous avons quitté le monde et la cour des
 puissants du siècle, nous avons renoncé aux plaisirs et aux
 promesses du monde et nous venons chercher près de vous
 les vrais biens, les seuls qui ne peuvent tromper une âme.

BATHILDE : Et maintenant ce n’est pas la richesse qui
 peut être notre appui, ce n’est pas la faveur des puis-
 sants auxquels nous sommes alliées par la naissance, qui
 peut nous aider, mais, comme nous l’a dit le Saint
 Evêque de Paris, c’est l’exemple et l’encouragement de
 vous, ô bonne Geneviève, et de ces compagnes qui avec
 vous, veulent se donner à Dieu, et se consacrer aux saintes
 œuvres de la prière et de la charité.

GENEVIEVE : Que dois-je faire, oh ! ma mère, faut-il

tout quitter ici, prendre une si grande responsabilité, répondre à l'appel du Saint Evêque de Paris, oh ! invoquons le Seigneur.

GERONTIA : Que faut-il faire ? oui prions Dieu qu'il nous éclaire. (*On entend un grand bruit de voix au dehors.*) Mais quel est donc ce bruit et qui vient troubler le recueillement de notre maison ?

SCENE VI.

LES MEMES :—FULGENCE ET FULGENTINE.

FULGENCE : Eh ! bien, eh ! bien, ce n'est pas sans peine que nous sommes arrivées jusqu'ici... Bonjour à tout le monde.

FULGENTINE : Bonjour ! la compagnie.

FULGENCE : Nous sommes venues toutes les deux avec Fulgentine, de Paris, où nous sommes ét. lies maintenant, j'sommes venues au pays, et nous avons dit comme ça, il faut aller voir la Geneviève et sa mère.

FULGENTINE : C'est vrai, mais nous ne savions pas comme cela, vous trouver en si grande compagnie.

GENEVIEVE : Tu as bien fait de venir nous voir Fulgence, et toi aussi Fulgentine, cela nous fait bien plaisir.

GERONTIA : (*Bas*) Qu'est-ce que c'est donc que ces deux voix enrrouées ? c'est Fulgence et Fulgentine, (*haut*) bonjour mes enfants, vous allez bien ?

FULGENCE : Oui, mère Gêrontia, pour vous servir ; mais dites donc, la mère, vous êtes donc toujours aveugle ?

FULGENTINE : Vrai ! vous n'y voyez pas plus que dans un four ? (*elles éclatent de rire toutes les deux*) ah ! ah ! ah !

BATHILDE ET NANTILDE : Ah là, mais qu'est-ce qui va nous délivrer de ces deux sorcières là.

GERONTIA : Hélas oui, mes enfants, je suis toujours affligée, et je vous sais bien gré de l'intérêt que vous me témoignez.

FULGENTINE : C'est bien malheureux, pourquoi ne vous lavez vous pas avec de l'eau bénite, puisque vous y avez tant de confiance ?

GENEVIEVE : Que dit-elle ? est-ce qu'une bonne inspiration pourrait venir de l'ironie, et sortir d'une telle louche ?

GERONTIA : Mais que faites-vous à Paris maintenant toutes deux ?

FULGENCE : Eh ! bien, nous sommes marchandes à la halle.

FULGENTINE : C'est nous qui annonçons les denrées, alicz, j'n'avons pas peur, et j'savons ben crier, tenez comme cela : Ohé ! ohé ! ohé ! voulez-vous du bon poisson, des belles légumes, du beau merlan, ohé ! ohé !

FULGENCE : (*encore plus fort*) Ohé ! ohé ! Merlan, saumon, morue, hareng, (3 fois) frais, frais !

FULGENTINE (*crie en même temps*) : Ohé ! Ohé ! Ohé !

MARIA (*se bouchant les oreilles*) : C'est épouvantable, il n'y a pas moyen d'y tenir.

GENEVIEVE : Allons, mes bonnes amies, nous sommes heureuses de vous voir, parceque malgré votre départ, nous ne vous avons pas oubliées, mais calmez-vous un peu, je vous prie.

FULGENCE : Eh ! bien, quoi qu'y a-t-il, vous voulez que je ne vous dérange pas ? (*elle prend une chaise, ainsi que Fulgentine.*)

GENEVIEVE : Eh ! bien ma bonne mère, que devons-nous faire, vous avez entendu lire cette lettre qui contient de si grandes choses, que voulez-vous décider ?

GERONTIA : Oui, mon enfant, j'ai tout entendu, et je réfléchis, je suis disposée à tout, je ne résisterai jamais à la volonté de Dieu, quand même il me faudrait renoncer à tes soins et être séparée de toi ; mais avant de prendre un parti aussi grave, il faut consulter encore, il faut prier, car avons-nous jusqu'à présent un signe assez éclatant que votre démarche soit agréable à Dieu ?

FULGENCE : Allons, c'est bien, bonsoir, la compagnie.

GENEVIEVE : Eh quoi ! vous partez ?

FULGENTINE ; Sans doute ! sans doute, vous allez faire toutes vos prières et cela n'en finira plus, c'est pas comme cela qu'on reçoit son monde.

FULGENCE : On fait quatre lieues pour vous voir, on est reçu je ne sais comment, on ne fait pas seulement attention à nous ; moi, j'aime pas tout ça.

FULGENTINE : On nous dit bonjour, et parce que vous avez des princesses avec vous, vous faites pas de cas de nous autres ; allons-nous en, allons, au plaisir de vous revoir, bonsoir.

MARIA : Si vous vous trouvez mal reçue, il y a un parti bien simple à prendre.

FULGENCE : Ah ! c'est comme cela que vous me traitez, petite douceuse, Sainte Nitouche ; eh bien, nous nous en allons, nous retournons à Paris.

FULGENTINE : Oui, nous nous en allons ; mais venez-y un peu et vous verrez comme nous vous y recevrons à notre tour. C'est comme ça que vous traitez vos anciennes compagnes, qu'est-ce que cela veut dire ? est-ce que nous ne sommes pas aussi respectables que vous, parce que nous criions le poisson dans les rues ?

FULGENTINE : Oui, vous nous avez méprisées, tas de mijaurées, mais venez-y et vous verrez si nous l'avons oublié.

FULGENTINE : Oui, venez-y et vous verrez. (*Elles sortent en montrant le poing*)

SCENE VII.

LES MEMES, MOINS FULGENCE ET FULGENTINE.

GERONTIA : Hélas ! comme ces deux pauvres enfants sont changées !

MARIA : Ce sont nos anciennes compagnes, ô Geneviève, heureuses seraient-elles si elles ne nous avaient jamais quittées.

GERONTIA : Toutes jeunes elles n'étaient que légères et insouciantes, mais l'indocilité de degré en degré les a plongées dans l'abîme de l'orgueil et de la présomption.

GENEVIEVE : Pour tout ce qu'elles ont dit, pardonnons-leur, ah ! mes compagnes bien-aimées ; et supplions avec plus de ferveur que jamais le Seigneur de les ramener à de meilleurs sentiments.

GERONTIA : Je souffre, hélas ! aujourd'hui, plus que jamais.

GENEVIEVE : Vous souffrez ma mère, et je n'ai rien pu faire encore pour vous soulager ; j'ai prié longtemps, j'ai supplié le Seigneur depuis bien des jours ; j'ai une foi si ferme en lui, qu'il me semble à chaque instant que je vais obtenir votre guérison. Dieu est si bon, si miséricordieux, mais que suis-je pour obtenir une faveur de sa puissance infinie ?

Mais attendez ma mère, il me vient une idée, vous avez dit tout à l'heure que vous me laisseriez partir si vous voyiez un signe éclatant de la volonté du Seigneur ; je mets toute ma confiance en lui, je veux que non-seulement vous n'ayez aucune raison de vous opposer à notre départ, mais que

vous y concouriez de tous les efforts de votre cœur dévoué, au Seigneur. (*Geneviève va au fond de la Scène et revient avec un verre d'eau et un mouchoir.*)

GERONTIA : Que veux-tu dire, mon enfant ?

MARIA ET LES AUTRES : Que va-t-elle faire ?

NANTILDE : Je sens mon cœur tout ému.

BATHILDE : Il me semble qu'il va se passer quelque chose d'extraordinaire.

GENEVIEVE : Tenez, ma mère, voici de l'eau bénite, comme disaient tout à l'heure Fulgence et Fulgentine, mettez cette eau sur vos yeux et que la vertu du Seigneur vous la rende bienfaisante ; nous, mes bonnes compagnes, prions toutes ensemble. Oh, mes bonnes amies, unissez-vous à moi en ce moment : (*elle lève les bras vers le ciel.*) Oh, Seigneur, vous qui d'un seul mot avez créé la lumière, vous qui avez conduit les Israélites dans le désert avec une nuée lumineuse, vous qui avez rendu la vue à tant de pauvres affligés, et qui avez fait resplendir la lumière de la vérité parmi les peuples ensevelis dans les ténèbres de la mort, ayez pitié de votre servante en ce moment, et soulagez les maux quelle souffre avec patience, elle se donne désormais tout à vous,

GERONTIA : Cette eau est douce à mes yeux,..... . Elle me soulage.....elle calme mes souffrances..... il me semble qu'elle pénètre jusqu'à mon cœur (*renversant sa tête.*) Eh ! quoi que se passe-t-il en moi, c'est un songe, je vois la lumière, est-ce que je suis trompée, et vous, pourrais-je vous voir mes enfants ; oui, je vous vois, je vous reconnais depuis tant d'années, (*elle pousse un grand cri*) ah ! je vois ma fille, viens Geneviève, viens mon enfant.

GENEVIEVE : (*tenant sa mère embrassée, elle lève sa main droite vers le ciel lentement*),

Mon Dieu, Souverain Maître, soyez béni, vous avez sauvé ma mère, que ne ferais-je pas pour vous ! (*elle embrasse sa mère*).

GERONTIA : Vous voilà donc, mes chères enfants, vous si bonnes pour moi, Maria, Anna, Annette, et voici ces grandes dames qui ont tout quitté, attirées par le bruit de vos vertus.

NANTILDE : Eh bien ! sainte servante de Dieu, tout à l'heure vous demandiez un signe, pour permettre à votre enfant de nous accompagner jusqu'à Paris, pensez-vous maintenant que le Seigneur vienne d'en donner un assez éclatant ?

GERONTIA : Oui, je n'ai plus rien à dire si ce n'est de louer le Seigneur de me soumettre à tout, et vous enfants qui m'avez sauvée par vos prières recevez le seul don que je puisse vous faire, mais vous portera bonheur : la bénédiction d'une mère, Dieu l'ratifiera lui-même dans le ciel (*elles se sont mises à genoux*.)

GENEVIEVE : Et maintenant préparons-nous à partir.

(*Toutes ensemble se relèvent.*)

Oui, allons toutes à Paris (*elles sortent*).

Fin du 2me Acte.

ACTE III.

LA SCENE SE PASSE A PARIS.

SCENE I.

ANNETTE, MARIA, BATHILDE.

CHANT (*chœur*)

Dans ce séjour calme et tranquille
S'écoulent nos jours innocents,

Et nous bravons dans cet asile
 Les entreprises des méchants.
 (*Ou bien*)

Qu'ils sont doux tes fruits,
 Charmante retraite, etc.

ANNETTE : Nous sommes heureuses, il est vrai, ici dans notre retraite, mais cependant depuis le départ de Geneviève je suis dans une inquiétude mortelle.

MARIA : Mais, ma chère sœur, ce voyage de Geneviève, notre mère maintenant, et le guide éclairé de toutes nos actions, ce voyage était nécessaire.

BATHILDE : Hélas ! oui, nous vivons dans de tristes circonstances, et nous avons bien des dangers à craindre.

MARIA : Mais quel mal peut-il nous arriver, si nous mettons notre confiance en Dieu ?

ANNETTE : Nous sommes venues ici nous établir pour faire le bien, au milieu de mille difficultés. Geneviève au bout de peu de temps a perdu sa mère qui l'éclairait et la dirigeait en toutes ses œuvres ; enfin le peuple nous a d'abord bénies et encouragées dans notre œuvre ; mais hélas ! maintenant que les temps sont changés !

MARIA : La famine est venue affliger cette grande ville de Paris, les ennemis se sont réunis contre elle et l'assiègent de toutes parts, nous n'avons rien à donner à nos pauvres qui, devenus ingrats, nous accusent maintenant de retenir entre nos mains et dans des greniers cachés, ce qui pourrait faire leur subsistance. Hélas ! nous sommes bien menacées, et qu'arrivera-t-il si le peuple se laisse aller à la fureur contre nous ?

BATHILDE : Qu'arrivera-t-il ? Ce qui est déjà arrivé, Dieu est notre défense et notre appui, il nous a établies en ces lieux, malgré toutes les résistances, comme les petites servantes de la souffrance et de la misère.

ANNETTE : Quand Geneviève eut le malheur de perdre sa bonne mère, elle regut en surabondance toute la lumière et la sagesse pour nous guider et nous conduire dans les voies du Seigneur.

MARIA : Maintenant elle va revenir encore et j'espère que le Seigneur qui a déjà tant fait pour elle, sera le même pour celle qui est toujours la plus aimante et la plus dévouée de ses enfants. Mais voici Anna, que va-t-elle nous annoncer ?

SCENE II.

LES MEMES : ANNA.

ANNA (*entrant*). Hélas ! toute la ville est bouleversée, il n'y a plus de pain, il n'y a plus de pain dans la ville, le peuple est rassemblé et a déclaré que d'ici à ce soir, s'il n'arrive rien, il mettra tout à feu et à sang.

MARIA : Prions donc, mes chères sœurs, pour que Geneviève arrive avant ce temps.

ANNA : Hélas ! peut-être que d'ici à ce soir nous serons menacées par une partie du peuple qui est encore plus furieuse ; lorsque j'ai passé sur les places on m'a reconnue à mon costume de compagne de Geneviève ; le peuple a accouru vers moi, quelques femmes de la halle surtout semblaient plus furieuses que les autres, elles criaient toutes ensemble : " C'est une Geneviève, c'est une accapareuse, à l'eau, à l'eau ; " alors elles se sont jetées sur moi, en entraînant la foule avec elles, et je ne sais ce qu'elles auraient fait de moi lorsqu'un officier de la ville à cheval s'est précipité à mon secours, a dispersé la foule à grands coups de la garde de son sabre en criant : " Il y a péril de mort pour quiconque menacera cette servante de Dieu. "

MARIA : Hélas ! ma pauvre Anna, qu'êtes-vous devenue ensuite ?

ANNA : J'ai profité de l'étonnement qu'avait excité l'officier de la ville, je me suis glissée dans la foule dont les derniers rangs étaient surtout composés de curieux, plusieurs même m'ont saluée avec respect, et je me suis enfuie pendant ce temps là jusqu'ici.

MARIA : Allons, mes chères sœurs, prions Dieu qu'il fasse revenir promptement notre bonne mère, peut-être que le moment de son retour approche, et si elle arrive avec des provisions nouvelles il faudra bien que ce peuple irrité rende enfin justice à son zèle et à la charité de celle qui l'a déjà sauvé tant de fois de la ruine et de la mort. (*En ce moment on entend dans le voisinage un grand bruit de coups sur les portes et des voix criant : "Mort à Geneviève !"*) Quel est ce bruit, allez voir Annette, c'est peut-être Geneviève qui revient. (*Annette sort ; on entend un grand bruit de voix et Annette criant : "Je vous dis que vous n'entrerez pas."* *En ce moment Fulgence et Fulgentine, armées de bâtons et de haches, les cheveux épars, se précipitent sur la scène, suivies de leurs compagnes dans le même appareil.*)

SCENE III.

LES MEMES : FULGENCE, FULGENTINE, FEMMES DU
PEUPLE.

FULGENCE (*repoussant Annette*) : Je vous dis que nous entrerons, ce n'est pas vous qui nous en empêchera.

ANNA : C'est cette femme qui voulait me faire jeter à l'eau ce matin.

FULGENCE : Oui, c'est moi, et une autre fois ne viens pas dans nos quartiers.

FULGENTINE : Ou bien, venez-y. et vous verrez comme vous serez arrangées.

MARIA : Notre devoir est d'être partout, chez les pauvres comme chez les riches, à la porte des méchants comme chez les bons, partout où habitent le mal et la douleur.

FULGEN'E : En v'la un beau langage, mais où est donc Geneviève ?

FULGENTINE : Où est donc Geneviève, la faiseuse de miracles ?

MARIA, ANNA, ANNETTE : Et quoi ! C'est Fulgence et Fulgentine.

FULGENCE : Et oui ! c'est moi et Fulgence, les amies d'autrefois.

FULGENTINE : Vous savez bien ce que nous vous avons promis.

MARIA : Oh ! mes amies, comment pouvez-vous venir nous poursuivre jusque dans notre retraite ?

FULGENCE : Eh bien ! pourquoi n'y restez-vous pas toujours dans votre retraite ?

MARIA (*avec onction*) : Nous visitons les malades, nous donnons des consolations aux pauvres, nous instruisons les enfants, nous allons aux églises.

FULGENCE (*contrefaisant sa voix*) : Nous engraissons les riches,..... nous ôtons le pain aux malheureux,..... nous accaparons les blés,..... nous empoisonnons les eaux.

MARIA : Malheureuse !

FULGENCE : Malheureuse, toi-même,..... vous allez passer un vilain quart d'heure (*elle lève sa hache, toutes les autres en font autant*) demandez pardon de vos péchés.

LES FEMMES DU PEUPLE : Oui, oui, pas de grâce !!!

FULGENCE : Attendez un instant, où est Geneviève ?

MARIA : Nous ne vous le dirons pas.

FULGENCE (*la menaçant*) : Où est Geneviève ? où est Geneviève ? (*les femmes répètent le cri.*)

SCENE IV.

LES MEMES, GENEVIEVE ENTRANT.

GENEVIEVE, entrant : Vous demandez Geneviève ?..... me voilà ! (*Toutes les femmes laissent tomber leurs bâtons et reculent comme frappées d'épouvante.*)

GENEVIEVE : C'est vous Fulgence et vous Fulgentine, dans quel affreux dessein venez-vous ici ? Vous, mes bonnes amies d'autrefois.

FULGENCE : Nous ne sommes plus que vos ennemies.

GENEVIEVE : Mais que vous ai-je donc fait depuis tant de jours que je n'ai pas eu le bonheur de vous voir, vous mes amies d'enfance ?

FULGENCE : Il n'y a plus d'amies..... il n'y a plus d'enfance..... il n'y a plus de connaissance. Je vous déteste, vous et toutes vos compagnes à cause des maux que vous attirez sur le peuple.

GENEVIEVE : Quels maux attirons-nous ?..... nous n'avons pas fait tout ce que nous désirions..... mais au moins tout notre désir est d'adoucir les maux de ce peuple dont tu parles, ô Fulgence !

MARIA : Les barbares sont venus assiéger Paris, et c'est Geneviève qui les a repoussés par la prière.

ANNA : Depuis ce temps-là, la peste a désolé la ville et Geneviève a obtenu la cessation du fléau.

MARIA : Enfin en ce moment, la famine ravage la ville et Geneviève est allée chercher des vivres dans un pays lointain.

FULGENCE : Oui tu as fait venir du blé, mais tu l'as

donné aux riches ; tu leur a sacrifié les pauvres, misérable ! tu as dérobé le bien des pauvres, tu mérites la mort. (*Elle lève sa hache, les autres l'imitent.*)

GENEVIEVE : Ecoutez, Fulgence, je viens d'arriver avec de nouveaux secours ; les bateaux viennent d'être attachés au port, la distribution a déjà commencé.

FULGENCE : Elle a commencé déjà, quoi déjà !..... (*s'adressant à Fulgentine*) va voir si c'est vrai, et viens nous chercher vite, vite ; nous allons vous garder, en attendant.

UNE VOIX, au dehors : Voici le guet, les gens du Roi.

FULGENCE : Les gens du roi, sauve qui peut (*Les femmes se sauvent*) sauve qui peut (*deux fois*).

MARIA : O Geneviève ! Dieu vous a conduit par la main ; un moment de plus et nous allions mourir.

GENEVIEVE : Dieu nous a assistées jusqu'à présent, mes sœurs, vous devez savoir qu'il ne nous abandonnera jamais.

MARIA : (*arrivant avec une enfant privée de sentiment.*)

Ma mère, voici une jeune enfant que sa mère vient d'apporter ici, les médecins n'ont pu la guérir, la mère n'a plus confiance qu'en vous après Dieu.

GENEVIEVE : Mais, que me demandez-vous ?

MARIA : Ma mère, cette enfant va mourir.

ANNA : Quel malheur, elle a l'air d'un ange.

ANNETTE : Allons, ma mère, rendez, lui la santé.

GENEVIEVE : Si Dieu le veut, (*elle étend les mains*) "Seigneur si c'est votre volonté, ah ! regardez cette frêle créature, rendez la à sa mère éplorée ; allons mon enfant, levez-vous au nom du tout puissant ; (*l'enfant se lève et s'écrie : " où est ma mère, " ?*) Allez, conduisez-la à sa mère ; depuis longtemps, la mort m'a séparée de ma bonne mère, (*elle lève les yeux au ciel*) quand est-ce donc ô mon

Dieu que j'aurai le bonheur de la revoir dans votre demeure éternelle.

VOIX (*au dehors*)

Ecoutez la sentence du Roi.

MARIA : Hélas ! ma mère, c'est une sentence de mort.

GENEVIEVE : Une sentence de mort, et contre qui ?

LA VOIX (*dans le lointain*) : Par ordre du roi, deux femmes coupables, Fulgence et Fulgentine convaincues de sédition, sont condamnées à être pendues. Priez pour elles !

LE PEUPLE : (*dans le lointain*) : Priez pour elles !!!
(*toutes les sœurs se mettent à genoux*).

GENEVIEVE : Oh ! mon Dieu, inspirez-moi ce que je dois faire.

LA VOIX (*plus proche*) : Ecoutez la sentence du Roi : Par ordre du roi deux femmes coupables de sédition, sont condamnées à être pendues. Priez pour elles !

(*On entend tout le peuple crier.*)

Priez pour elles !!!

GENEVIEVE : Ah ! Dieu m'inspire ce que je dois faire : Je vais trouver le Roi, je lui rappellerai tout ce que Dieu a bien voulu faire par nos mains depuis tant d'années, et je lui demanderai la grâce de nos ennemies, (*elle sort*).

(*On entend encore le peuple crier dans le lointain.*)

Priez pour elles, priez pour elles, priez pour elles !

SCENE V.

LES MEMES, MOINS GENEVIEVE.

MARIA : Notre mère est allée demander la grâce de cette malheureuse Fulgence et de cette malheureuse Fulgentine ; mais pourra-t-elle fléchir le Roi ?

ANNA : J'ose à peine le croire.

ANNETTE : Et si elle l'obtient, que deviendront-elles ?
Se convertiront-elles ?

MARIA : La miséricorde de Dieu est infinie.

ANNA : Enfin nous sommes délivrées de tous les maux
qui pesaient sur nous.

ANNETTE : Nous pourrons donc servir Dieu dans la
tranquillité.

MARIA : Nous pourrons reprendre toutes nos œuvres.

ANNA : Que d'âmes à secourir ! Que de larmes à
essuyer !

ANNETTE : Que de soins à donner ! Que de peines à
consoler !

(*Une voix au dehors.*) Ecoutez l'ordre du Roi, (*la voix
se rapprochant*) Par ordre du Roi, grâce est accordée aux
deux condamnées, Fulgence et Fulgentine, sur la demande
de la Sœur Geneviève. (*Cris nombreux au dehors*) Vive
Geneviève, vive la sainte, vive la protectrice de Paris.

MARIA : Enfin donc, tout le peuple reconnaît les bienfaits
de celle qui s'est toujours dévouée pour lui.

(*Nouveaux cris au dehors.*) Vive Geneviève, vive Gene-
viève ! Vive la protectrice de Paris.

SCENE VI.

LES MEMES, GENEVIEVE ENTRE AVEC FULGENCE ET
FULGENTINE. (*Elles portent le costume des con-
damnées à mort.*)

GENEVIEVE : Voilà deux brebis égarées, elles deman-
dent à rentrer au bercail.

FULGENCE ET FULGENTINE (*elles se jettent à genoux
en fondant en larmes*) : Ah ! pardonnez-nous, comme le
Roi nous pardonne.

MARIA : Allons, relevez-vous, nous oublions tout.

GENEVIEVE : Relevez-vous, Fulgence et Fulgentine, servez désormais le Seigneur ; restez loin du monde..... pour veiller sur l'emportement de votre cœur, ici dans cet asile, vous trouverez Dieu et vos anciennes compagnes, qui chercheront à vous faire comprendre les douceurs et les grâces d'une vie de prière et de retraite.

MARIA : Le Seigneur ne rejette pas l'enfant prodigue ; le bon pasteur serre contre son cœur la brebis égarée. Il ne veut pas éteindre la mèche fumante, ni achever le roseau brisé. Oh ! ici nous aurons un nouveau sujet d'admirer sa miséricorde infinie.

FULGENCE : Eh ! quoi, vous ne nous repoussez pas ?

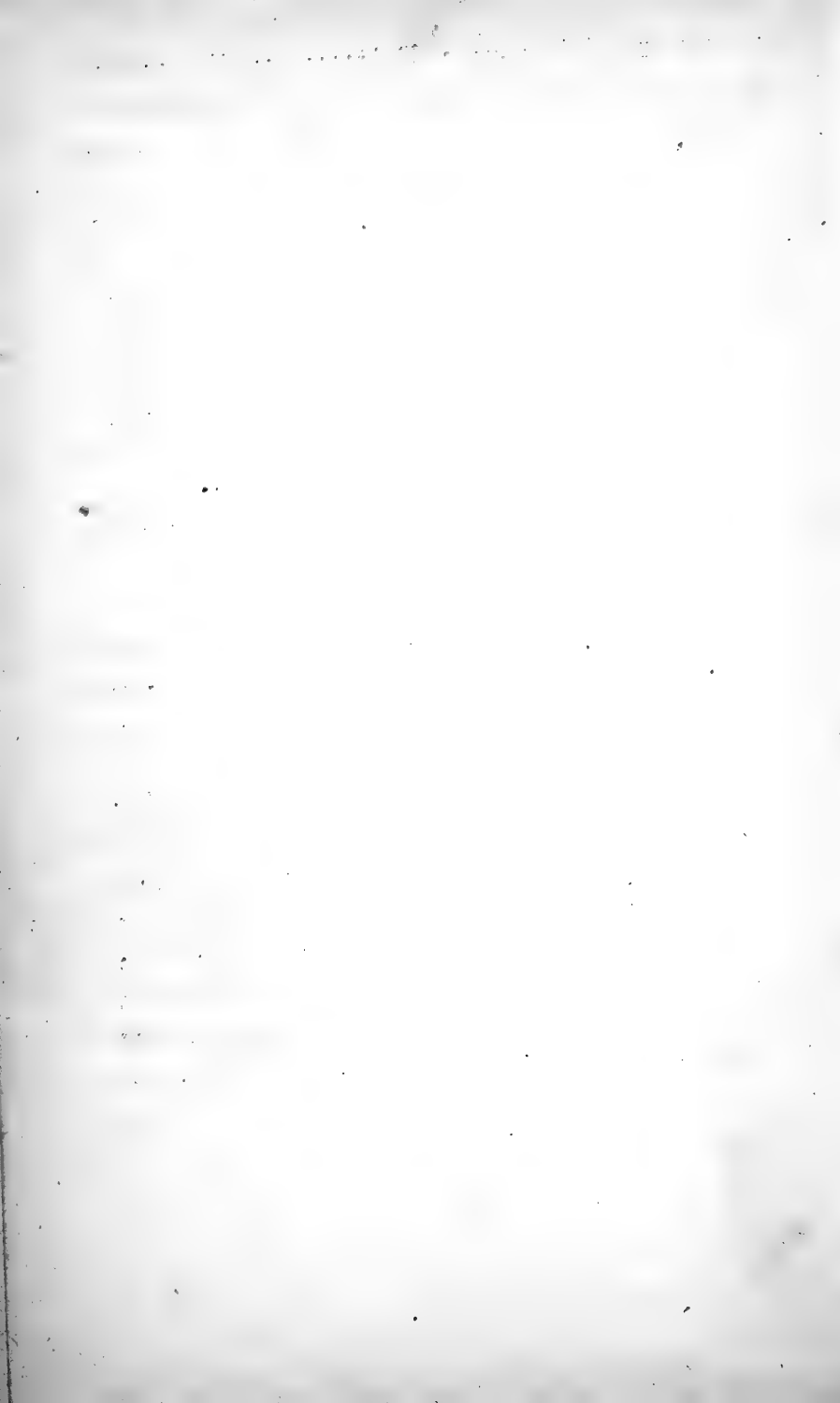
FULGENTINE (*avec Fulgence aux pieds de Genevieve*) : Eh ! quoi, vous voudriez nous accueillir ici ?

GENEVIEVE : Oui, mes chères compagnes d'autrefois. Mais bien plus, j'espère qu'un jour, je me présenterai avec vous aux pieds du souverain Maître qui me récompensera de deux âmes qui pouvaient se perdre, et que j'aurai arrachées au désespoir.

(*Genevieve les serre contre son cœur, tout le monde lève les bras au ciel, en remerciant Dieu.*)

BATHILDE : Oh ! Geneviève, vous avez soulagé toutes les misères, vous avez sauvé la ville des horreurs de la faim et les âmes les plus abandonnées, vous les avez préservées des suggestions du mal, soyez toujours par vos prières, la Patronne et la Protectrice infatigable et miséricordieuse de ce peuple de Paris exposé à tant d'illusions et tant d'épreuves.

FIN.



SUR LES VERTUS CARDINALES.

Philomène,—Marie,—Eugénie,—Victoire.

VICTOIRE.—Pour entrer dans le dessein que l'on a de nous rendre capables de conversations raisonnables, j'ai pensé que nous devions prendre les vertus cardinales pour sujet ; nous dirons sur chacune ce qui nous viendra à l'esprit.

P.—Voilà qui est bien, je prends la justice.

M.—Et moi la force.

E.—Et moi la prudence.

V.—Eh, mesdemoiselles, vous vous êtes tant hâtées, qu'il ne me reste plus à choisir, cependant je suis contente de mon partage et ravie d'être la tempérance.

LA JUSTICE.—Je ne crois pas qu'aucune de vous prétende s'égaliser à moi, rien n'est si beau que la justice, elle a toujours la vérité avec elle ; elle ne se laisse pas dominer par aucune puissance ; et sans prévention elle met tout dans son rang ; elle sait condamner son ami et donnerait le droit à son ennemi ; elle se condamne elle-même ; elle n'estime que ce qui est estimable.

LA FORCE.—Tout cela est vrai, mais vous avez besoin de moi, et vous vous lasseriez si je ne vous soutenais.

LA JUSTICE.—Pourquoi me lasserai-je ?

LA FORCE.—Parce que votre personnage est triste, vous la justice, et que vous déplaîsez souvent ; qu'on vous rejette,

et qu'il faut un grand mérite pour s'accommoder de vous ; sans mon aide, que seriez-vous ? rien !

LA PRUDENCE.—C'est à moi à régler ses démarches, à l'empêcher de se précipiter, à lui faire prendre son temps, et vous gâteriez tout, l'une et l'autre, sans moi.

LA JUSTICE.—Est-ce qu'il ne faut pas toujours être juste ?

LA PRUDENCE.—Oui, mais il ne faut pas toujours être sur son tribunal à rendre justice, il faut mettre tout à sa place.

LA FORCE.—Vous pouvez, en effet, rendre quelques services à la justice, mais les miens sont nécessaires ; vous êtes plus propre à la retenir qu'à la faire agir, il faut que je vous donne à toutes deux mon secours.

LA JUSTICE.—Je ne vous comprends pas : quoi, j'ai besoin de votre secours pour voir que mon ami a tort et mon ennemi raison !

LA FORCE.—Non, vous le voyez par vous-même ; mais vous avez besoin de moi pour oser le dire, car votre amitié vous fait trouver de la peine à fâcher votre ami, et votre prévention vous incline à accabler votre ennemi.

LA JUSTICE.—Il me suffit qu'une chose soit juste pour la soutenir.

LA FORCE.—Oui, je suis avec vous, mais c'est que vous ne voulez pas voir ce qui en est, vous donnez à la justice ce qui est à la force, et vous voilà injuste.

LA TEMPERANCE.—Je vous admire, mesdemoiselles, de croire que vous pouvez vous passer de moi et que je suis inutile, parce que je ne me presse pas de parler.

LA PRUDENCE.—Voudriez-vous aussi faire la nécessaire ?

LA TEMPERANCE.—Je le suis si fort que je vous défie toutes trois de vous passer de moi.

LA FORCE.—Et que ferez-vous avec votre froideur, ô chère Tempérance ?

LA TEMPERANCE.—Vous, la Force, je vous empêcherai d'abuser, de fatiguer, et enfin de pousser tout le monde à bout, voilà ce que vous éviterez seulement avec moi qui suis la Tempérance.

LA JUSTICE.—Et à moi, quel service me rendrez-vous ?

LA TEMPERANCE.—Je modérerai votre justice souvent pénible, rude, inflexible et désagréable.

LA PRUDENCE.—Je ne crains pas que vous prétendiez rien sur moi.

LA TEMPERANCE.—Vous, la Prudence, je vous connais bien et je vous admire en bien des points, mais vous n'êtes pas la moins dangereuse, quand vous n'y prenez pas garde.

LA PRUDENCE.—Comment cela, et quel service si grand avez-vous donc à me rendre ?

LA TEMPERANCE.—J'ai un service indispensable à vous rendre ; je m'opposerai, Mlle. la Prudence, à vos incertitudes et à votre timidité qui va souvent trop loin, qui vous paralyse, et vous arrête en tout ce qu'il faut entreprendre.

LA FORCE.—Vous ne vous gênez pas, mademoiselle ; à vous entendre, vous prétendez l'emporter sur tout le reste ; voici vraiment de la modestie, ou je ne m'y connais pas.

LA TEMPERANCE.—Sans doute, mademoiselle, vous allez toutes aux extrémités et je vous modère : c'est moi qui vous retiens sagement et qui mets des bornes à tout ; c'est moi qui sais prendre ce milieu si nécessaire et si difficile à trouver, et qui m'oppose à tous les excès.

LA PRUDENCE.—Ah ! ma chère, vous sortez, je crois, de vos attributions ; votre domaine est de retenir le gourmand, le dissolu, l'ivrogne ; voilà votre empire, vous êtes la vertu qui devrait présider dans les auberges, les cantines, les cabarets. Contentez-vous de votre rôle, vous êtes excellente avec les vices, et vous n'avez pas à contrôler les vertus vos sœurs qui vous valent bien.

LA FORCE.—Vous êtes trop ambitieuse, vous avez déjà bien assez à faire avec les intempérants que vous ne viendrez jamais à bout de votre emploi, surtout si vous voulez de plus prétendre nous diriger et nous conduire ; vous auriez aussi à ne pas négliger vos devoirs dans les offices des marchandes de modes, et de là vient qu'il y a tant de robes qui encombrent les rues, tant de coiffures qui menacent le ciel, tant de couleurs qui éblouissent les yeux, au grand profit des opticiens.

LA JUSTICE.—Eh quoi, pauvre Tempérance, tout le monde vous élude et vous nargue *le verre en main* ; mes ministres eux-mêmes sont souvent les premiers à braver vos lois qui sont trop ambitieuses, et tandis que vous n'êtes pas maîtresse dans votre empire et que vous êtes malheureusement si désobéie, vous voudriez dominer vos sœurs, c'est un peu fort. Voyez donc comme vous êtes peu écoutée dans le domaine de la fashion—vraiment cela n'a pas de bornes.

LA TEMPERANCE.—Mesdemoiselles, vous parlez ainsi, parce que vous ne me connaissez pas ; je détruis, en effet, la gourmandise et le luxe, je ne souffre aucun excès, c'est là mon attribut ; mais ce n'est pas tout, je n'ai pas seulement à combattre le mal, j'ai aussi à régler le bien ; sans moi, la justice serait insupportable à la faiblesse des

hommes, elle serait sans modération, sans ménagement et serait un joug intolérable.

LA FORCE.—Bien, voilà la Justice bien arrangée, et c'est assez raisonnable, car faute de modération, elle nous donne souvent de rude besogne à accomplir, à nous, la force publique ; mais qu'avez-vous à me dire à moi-même.

LA TEMPERANCE.—Vous, si vous n'avez pas de frein, vous mettez les gens au désespoir, vous les poussez à l'extrême, vous les exaspérez, vous êtes la première cause de presque toutes les discordes qui ont affligé le monde.

LA PRUDENCE.—Mais c'est précisément ce que je leur dis sans cesse, mais tout cela c'est parce qu'ils manquent de prudence et voilà tout. Supposez la Prudence unie à la Force et à la Justice, et nous avons cette perfection avec laquelle nous pouvons nous passer de vous et nous sommes vos servantes très-humbles.

LA TEMPERANCE.—Non, vous Prudence, vous surtout, vous ne pouvez vous passer de moi, vous avez vos défauts et vos excès, et d'autant plus que vous ne vous défiez pas de vous-même et que vous avez trop de confiance en vos bonnes qualités ; ainsi vous, la Prudence, *vous perdez presque la moitié de vos entreprises, parce que vous hésitez trop, et vous reculez souvent quand il faudrait avancer, vous ne vous décidez pas assez vite, vous êtes terrible pour manquer l'occasion.* Vous savez, chère Prudence, comment les anciens nous représentaient l'occasion : sous la figure d'une jeune fille qui avait les cheveux coupés ras, et qui volait sur le tranchant d'un glaive sans se blesser ; pour la saisir, il fallait être encore plus prompt qu'elle ; or, chère Prudence, vous avez bien des qualités, mais de vous-même vous ne savez être vive, et vous perdez votre temps à tout peser.

LA JUSTICE.—Mais alors, d'après ce que vous me dites, il semblerait donc que nous ne sommes bonnes à rien.

LA FORCE.—Oui, passons-nous des vertus, des principes, de toute règle, et ce sera bien plus gai et plus commode.

LA TEMPERANCE.—Non, ne nous en passons pas, mais sachons les régler; ainsi quoique vous en puissiez dire, ni l'une ni l'autre vous ne pouvez vous passer de moi, car avec moi la justice devient capable de ménagement, la force s'adoucit, la prudence donne des conseils sans trop affaiblir, elle ne va ni trop vite ni trop lentement, en un mot je suis le remède à toutes les extrémités.

LA JUSTICE.—Je suis bien surprise de ce que j'entends; ne conviendrez-vous pas que la sagesse elle-même ne peut se passer de vous.

LA TEMPERANCE.—Vous répondriez vous-même à cette question, car vous n'ignorez pas qu'il *faut être sobre dans la sagesse* ; ne cherchez plus, mademoiselle, on ne peut rien faire de bon sans moi.

LA PRUDENCE.—C'est bien ce qui vous trompe ; s'il en est ainsi pour bien des choses, il est un point essentiel où nous pouvons nous passer de vous, ainsi nous prétendons bien faire notre salut sans vous.

LA TEMPERANCE.—Difficilement : j'ai à tempérer le zèle trop actif, amer et indiscret. Il faut que je fasse prendre une conduite qui évite les extrémités. Il faut que je modère les inclinations à donner et les inclinations à garder, que je règle le temps de la prière, les austérités, le recueillement, le silence, les bonnes œuvres; il faut que j'abrège telle exhortation, tel examen, telle consultation, tel désir de la ferveur, et souvent aussi les sermons.

LA JUSTICE.—Je vous en fais bien mon compliment, mademoiselle, je trouve que vous avez bien des affaires,

LA TEMPERANCE.—Mon caractère ne me permet pas d'en être fatiguée, j'agis doucement et paisiblement.

LA FORCE.—Tout cela conclut donc que nous avons besoin de vous qui n'avez besoin de personne.

LA TEMPERANCE.—Non, je me suffis à moi-même.

LA FORCE.—Ne peut-on être trop modéré.

LA TEMPERANCE.—Ce ne serait plus la modération, car elle ne souffre ni le trop, ni le trop peu.

LA PRUDENCE.—Vous me dégoûtez de mon état et j'envie le vôtre.

LA TEMPERANCE.—C'est que vous aviez trop bonne opinion de vous, cependant vous êtes très estimables; y a-t-il rien de plus beau que la justice; la justice fondée sur la vérité, incapable de prévention, incorruptible, désintéressée, se jugeant elle-même malgré son amour propre.

LA JUSTICE.—Avec tout cela vous dites que je suis haïe.

LA TEMPERANCE.—C'est que vous ne flattez pas, et on veut être flatté.

LA FORCE.—Et pour moi je gâterais tout sans vous.

LA TEMPERANCE.—Oui, mais vous faites merveille avec moi, vous animez toutes les vertus, vous la Force, vous poursuivez vos entreprises jusqu'à la fin et vous ne vous lassez jamais.

LA PRUDENCE.—Et je ne suis bonne moi, la Prudence, qu'à hésiter et à trop retarder.

LA TEMPERANCE.—Oui, ma chère Prudence, vous êtes ainsi, si vous ne savez vous modérer; mais, du reste, vous savez choisir les temps, vous êtes accommodante, vous savez céder, ce qui est un grand art, vous prévoyez les inconvénients, vous prenez des mesures et vous êtes absolument nécessaire, pourvu que je vous garantisse de l'extrémité.

LA FORCE.—Vous voulez nous consoler, mais enfin notre personnage est inférieur au vôtre.

LA TEMPERANCE.—Que serais-je sans vous ? employée seulement et souvent inutilement, à m'opposer aux excès et aux passions des hommes ; mon bel emploi c'est d'être nécessaire pour modérer les vertus.

LA FORCE.—Sommes-nous des vertus, si nous avons besoin de vous pour éviter de tomber sans cesse dans quelque extrémité, la vertu tient le milieu.

LA TEMPERANCE.—Et c'est moi qui l'enseigne ; je ne dis pas que vous feriez de grands maux, mais vous manqueriez de grands biens.

LA JUSTICE.—Ainsi moi, je pourrais être trop juste ; c'est la première fois qu'on me le reproche.

LA TEMPERANCE.—Non, mais vous pouvez juger trop souvent, être par là insupportable à tout le monde ; la force unie à vous, dans ce cas, vous rendrait encore plus fâcheuse.

LA PRUDENCE.—Eh bien, c'est moi, la Prudence, qui pourrai y remédier sans vous.

LA TEMPERANCE.—Non, à vous seule, vous les gêneriez ; nous avons donc besoin les unes des autres, au lieu de nous contredire, vivons ensemble, sans prétention et sans jalousie, et puisque nous voulons le triomphe de la vérité et du bien unissons-nous contre la corruption plus forte, que la vertu sans la grâce.

SUR LA VANITÉ.

1o. Eugénie.—2o. Joséphine.—3o. Amanda.—4o. Domitilde.

3. Vous avez l'air préoccupées, mesdemoiselles, qu'avez-vous donc ?

4. La fête d'aujourd'hui devrait vous réjouir.

1. C'est que je réfléchis : aujourd'hui le saint jour du Seigneur, il suffit que le temps soit beau pour que les Eglises soient abandonnées, et pour que les rues soient pleines de dames et de jeunes filles parées, en grande toilette, qui se promènent.

2. Cet oubli de Dieu me serre le cœur et en moi-même je ne cesse de répéter : O vanité ! vanité des vanités, tout dans le monde n'est que vanité.

3. Et ainsi, c'est cela qui vous rend tristes et rêveuses.

1. Oui, car je pense qu'en étant si occupé des choses de la terre, on ne peut guère prendre soin de son âme, et la folie de ceux qui en ce grand jour ne pensent qu'à paraître aux yeux des autres, me cause une véritable peine.

4. Nous sommes bien différemment bâties, car pour moi rien ne me cause plus de plaisir que de beaux habits, est-ce donc un si grand mal que de porter de beaux vêtements ?

1. Oui et non ; ce n'est pas un mal de s'habiller suivant sa condition, pourvu que ce soit suivant les règles de la modestie chrétienne, mais c'est un grand mal d'y attacher son

cœur, de ne penser qu'à cela et de sacrifier tout au luxe de la toilette.

3. Mais enfin, ma chère amie, il faut bien, être propre ; il faut être comme tout le monde.

4. Il ne faut pas être négligée ni mal soignée, ni singulière en ses vêtements ; il faut bien tenir à ne pas faire peur.

1. Sans doute il faut être propre, mais on peut l'être sans faire aucun sacrifice à la vanité, il faut être comme tout le monde, mais il faut bien se garder des habillements en dehors de son âge, enfin il ne faut pas viser à tirer vanité de ses vêtements.

2. Et pour toutes ces raisons, il ne faut pas s'attacher au luxe, à l'élégance, à la mode, mais il faut s'en tenir aux préceptes si sages de la simplicité, et de la modestie chrétiennes.

3. Ah ! mon Dieu, mon Dieu, que vous êtes sévères quand il s'agit d'une chose si innocente, est-ce qu'elle n'a pas droit de nous plaire à nous qui sommes encore si jeunes, si loin de l'âge sérieux de la vie.

4. Pour moi je vais plus loin, je vous avouerai franchement que je trouve qu'on a raison de se parer des plus beaux vêtements que l'on peut se procurer : Je ne blâme pas celles que je rencontre ainsi, bien au contraire ; l'un de mes plus grands plaisirs à la promenade, dans les rues et ailleurs, est d'examiner les différentes parures que je vois, et la seule réflexion que je fais alors c'est que je voudrais avoir toutes celles qui me plaisent. Ah ! s'il n'en tenait qu'à moi, je serais habillée comme une reine.

1. Comment se fait-il qu'avec réflexion, des chrétiennes attachent tant de prix et tant d'importance à leurs vête-

ments ; elles savent bien que nos habits sont une suite de notre péché, et qu'ils devraient être pour nous un sujet de confusion plutôt que de vaine gloire.

2. Elles savent bien que cette vanité est contraire à l'esprit de la vraie religion, elles savent bien qu'elles dépensent un argent qui pourrait être plus utilement employé pour les pauvres, ou pour leur propre avenir, et ainsi elles sont tout à la fois par la vanité, contraires à Dieu, au prochain et à elles-mêmes.

3. On se pare parcequ'on croit ne rien faire qui puisse vraiment déplaire à Dieu, mais, quant à ce qui est de nuire au prochain, si on ne donne rien aux pauvres, on fait vivre les ouvriers, *le luxe fait aller le commerce* et sans cela une multitude de personnes qui travaillent pour le luxe, seraient sans ouvrage, et mourraient de misère.

1. Avant tout, il faut examiner si Dieu peut se plaire à ce qui vient si évidemment de la vanité ; de plus, il ne faut pas croire que le luxe fasse du bien à personne ; pour un marchand riche déjà, qui gagne des sommes considérables dont il pourrait se passer, il y a des dizaines de familles qui se privent du nécessaire et qui se ruinent. Voilà tout le bien que fait le luxe.

2. Il y a des gens, dites-vous, qui doivent leur existence au luxe, mais il y a bien plus de gens, assurément, qui doivent leur ruine au luxe.

3. Comment cela ?

1. Mais c'est bien simple, on n'entend dire que cela dans le monde, maudit luxe, maudit luxe : Les parents qui ne peuvent satisfaire tous les goûts et les prétentions de leurs enfants que disent-ils ? Maudit luxe !

2. Les jeunes filles raisonnables, qui voient leurs com-

pagnes se séparer d'elles pour se livrer à leurs folies, que disent-elles ? Maudit luxe !

1. Les enfants qui voient leurs parents dépenser tout leur argent en choses vaines, et ne rien réserver pour leur avenir, que disent-ils ? Maudit luxe !

2. Les maris qui ne peuvent suffire aux caprices et aux fantaisies de leurs femmes, que disent-ils ? Maudit luxe !

1. Les jeunes filles raisonnables qui voyent que les jeunes gens ont grand peur de se marier, de peur de ne pouvoir suffire aux exigences de la mode, que disent-elles ? Maudit luxe !

2. Les fournisseurs, les bouchers, les boulangers, les tailleurs, les chapeliers, les cordonniers, les charpentiers les forgerons, les menuisiers, les médecins, les avocats, les libraires, les imprimeurs, les briqueleurs, les plasteurs et les meubliers que l'on ne paye pas de leurs salaires, parce que tout l'argent passe au luxe, que disent-ils je vous le demande : Maudit luxe, maudit luxe !

1. Et c'est ainsi que tout le monde, presque sans exception, condamne et crie contre le luxe.

3. Oh ! mais pour tout cela nous sommes tout à fait de votre avis, vous n'avez rien à nous remontrer là-dessus, mesdemoiselles, et vous prêchez des converties.

4. Sans doute et jamais, au grand jamais, nous n'avons approuvé ce luxe qui ruine les familles, qui met la discorde dans les maisons, qui empêche les honnêtes gens de gagner leur vie, qui fait tant de ravages dans certains rangs de la société.

3. Nous condamnons comme vous tous ces abus, mais nous défendions seulement ce qui nous paraît bien aimable et bien innocent ; l'amour de l'élégance, de la propreté et de la toilette et du bon arrangement des choses.

4! Oui, croyez-vous donc sérieusement, mesdemoiselles, que c'est un bout de ruban de plus ou de moins qui s'en va perdre le monde, porter le désespoir dans les familles, ruiner les âmes, et compromettre réellement les récompenses éternelles, qui nous sont aussi à cœur qu'à vous-mêmes.

3. Ah ! certainement mesdemoiselles, nous n'avons pas plus envie que vous de nous damner ; vous parlez comme des vieilles de cinquante ans. Au lieu de cela nous pensons que nous sommes jeunes, que nous avons le temps de devenir raisonnables, et que nous ne sommes pas obligées de passer notre jeunesse comme les sœurs d'un couvent.

1. Mais, cependant, mesdemoiselles, si vous voulez suivre la mode, vous serez bien obligées de tomber dans tous ces abus.

4. En aucune façon, il n'est pas du tout question de jeter l'argent par les fenêtres, et de dépenser tout à notre toilette, mais nous sommes adroites, nous savons remarquer comment font les autres ; nous sommes bien capables d'observer les nouveaux ajustements, nous savons faire nous-mêmes nos chapeaux et nos robes, et ainsi la mode que vous dites si ruineuse pour tant d'autres, ne nous occasionnera aucune dépense.

1. Mais croyez-vous donc que ce ne soit pas une grande perte, que d'employer à la vanité un temps que vous pourriez employer à des travaux plus utiles ; n'est-ce pas un vrai désordre que de voir des filles bien adroites pour mille petits ouvrages d'agrément et qui ne savent rien faire d'utile dans une maison ; la vanité a-t-elle jamais donné à manger à quelqu'un ?

2. Voici comment des jeunes personnes travaillent nuit et jour et se privent sur la nourriture, pour avoir des paru-

res à la mode ; par cet excès de travail et de privation elles en sont bientôt réduites à ne rien faire.

1. Peut-on croire que la vanité tourne la tête à une jeune fille jusqu'à ce point ; si elles en faisaient autant pour embellir leur âme et pour soulager les malheureux, le monde serait rempli d'âmes vertueuses.

3. Eh bien, soyez tranquilles, nous vous promettons de ne donner ni dans cet excès ni dans l'autre, mais vous devez bien avouer que des jeunes filles peuvent se plaire aux agréments innocents du monde.

4. Et en effet, voici une jeune demoiselle toute jeune, d'une bonne tournure, de manières élégantes, pourquoi voulez-vous, qu'elle n'accompagne pas cela d'ornements en rapport avec les agréments que Dieu lui a donnés ?

1. Comment, mais vous comptez donc la beauté pour quelque chose, mais la beauté ce n'est rien à quoi on doive s'attacher : un accident, une maladie, quelques années de plus et toute la beauté d'une fille s'évanouit : Quoi, c'est vous, lui dit-on, je ne vous aurais jamais reconnue, comme vous êtes changée ! La jeunesse, hélas ! passe vite et on n'aura jamais aucun estime pour une personne qui n'a su qu'être belle.

3. Pour moi, je dis que je ne trouve rien de plus aimable qu'une jeune demoiselle bien parée, bien enrubbannée, bien frisée et coiffée à la mode. Tout le monde la regarde, tout le monde l'admire, j'avoue que je comprends très-bien un pareil plaisir, et je le trouve très-innocent.

2. Oh ! ma chère amie, mais toutes les jeunes demoiselles se croient mieux parées et plus jolies qu'elles ne le sont en effet. Elles s'admirent et dès lors elles croient que tout le monde en fait autant, et qui plus est elles se croient mieux

qu'elles toutes les autres. Il faut bien avouer qu'il y en a beaucoup qui se trompent.

3. Avouez, cependant, qu'une belle parure relève bien une jeune personne.

1. Oui, mais elle ne lui donnera jamais les biens qu'elle perd par sa vanité ; en vaut-on mieux parcequ'on est mieux habillée qu'une autre ? quelle petitesse d'esprit.

2. L'on ne peut s'empêcher de rire en voyant les occupations des mondaines pour paraître aimables : Elles sont idolâtres d'elles-mêmes ! combien de fois se regardent-elles au miroir. Elles ont beau s'y contempler, malheureusement cela ne les rend pas plus belles, le beau dommage ! ! Quel temps aussi perdent-elles à leur toilette ? hélas si elles en prenaient autant à examiner leur conscience, elles seraient toutes désabusées.

1. Ce n'est pas tout, quelles minauderies ne font-elles pas dans le monde pour faire leur effet. Elles marchent sur la petite pointe du pied, elles craignent d'ouvrir la bouche en parlant, elles retiennent leur respiration pour paraître d'une fine taille, elles se dandinent à droite et à gauche, comme des battants de cloches, et elles balancent leurs têtes comme ces figures de plâtre que les Italiens s'en vont vendre dans les rues, tout cela ne met pas un seul agrément de plus dans toute leur petite personne.

3. Mais nous sommes entièrement de votre avis, mes amies, sur ces choses : vous nous avez dit que la religion, la raison, l'intérêt défendaient de se ruiner en luxe et en vanités ; comme vous, nous ne trouvons rien de plus immoral et de plus déraisonnable, et vous n'aviez aucune observation à nous faire à cet égard ; vous nous avez dit de plus que vous ne compreniez pas qu'on ruinât sa

santé pour se fournir de ces objets de la vanité, et c'est bien aussi notre sentiment ; enfin vous nous dites qu'il est tout à fait ridicule d'être comme des espèces de poupées qui ne vivent ; et ne respirent que pour se faire remarquer. Or, nous déclarons que nous sommes encore de cet avis, mais avec tout cela, vous ne nous persuaderez pas que ce soit un si grand crime d'attacher quelque attention à certaines recherches qui plaisent aux uns et qui ne font de tort à personne ; nous, nous vivons dans le monde et nous déclarons que c'est une irrégularité condamnable et une bizarrerie ridicule que de ne pas se conformer en ces choses, au monde, au milieu duquel on est, et en particulier de ne pas vouloir suivre la mode, or, accordez-nous cela et nous ne vous en demanderons pas d'avantage.

1. Une bizarrerie de ne pas suivre la mode, mais c'est précisément la mode qui est la plus grande bizarrerie que l'on puisse imaginer.

2. Ainsi dans un temps les demoiselles portaient les chapeaux très en arrière, ils commençaient juste derrière le cou et à l'endroit où la tête finit, mais la mode change et alors *Crac* : voici les chapeaux qui viennent se mettre tellement sur le devant de la tête, qu'il est impossible de savoir si les jeunes personnes que l'on rencontre, ont vraiment un nez au milieu de la figure.

1. La même chose est arrivée pour les manches de robe : il y a quelque temps de cela, on portait des manches larges et courtes comme aujourd'hui ; la mode vint de les faire longues et étroites, alors toutes les filles portèrent plainte à leurs mamans : les manches larges, disaient-elles, donnent trop de froid et ne sont pas bien décentes, laissez-nous, maman, suivre la mode nouvelle qui est bien plus conve-

nable ; là-dessus on ne fit plus que des manches longues et étroites. La mode des manches étroites est passée comme tant d'autres et celle des manches larges est revenue, et alors on entendit se plaindre toutes les jeunes filles : ah maman, ah ! maman, nous étouffons dans des manches si étroites, laissez-nous donc suivre la nouvelle mode.

3. Vous voulez vous amuser à nos dépens, mais si l'on change ainsi, c'est parce qu'à force de changer, de chercher, et d'aller d'une mode à l'autre on finit par trouver quelque chose de mieux.

2. Oh ! pour cela, pas le moins du monde, ainsi l'année dernière, vous avez acheté un chapeau, il était à la dernière mode, il vous allait à merveille, jamais vous n'aviez été mieux coiffée ; c'était un bijou, disiez-vous, et un amour de chapeau ; cette année il a bien changé, vous n'en voulez plus, il vous pèse cent livres sur la tête, c'est une horreur de chapeau, un monstre de chapeau, il vous en faut un autre, pourquoi cela ?

3. Eh ! mais parce qu'il n'est plus neuf.

1. Non, il est aussi frais que l'année dernière, aussi bien tourné que l'année dernière ; mais seulement il n'est plus à la mode, voilà pourquoi il déplaît tant.

2. En vérité, c'est s'occuper de bien misérables choses : une couleur, un nœud de rubans, une boucle de cheveux placée plus haut ou plus bas, voilà pour certaines personnes des choses importantes. Je crois bien que si les mères ne parlaient pas tant de vanités devant leurs petites filles, les filles ne seraient pas tant recherchées dans leurs pardres.

3. Ah ! je vois ce que c'est, il faudra brûler toutes nos parures, et nous revêtir d'un sac.

1. Non, il faudrait s'habiller proprement, mais simple

ment, sans singularité, mais aussi sans recherche, mais surtout il ne faut pas s'occuper de ces vanités méprisables. Oubliez donc vos parures, oubliez-vous vous-mêmes et Dieu et les hommes ne vous oublieront pas.

4. Mais alors la vie sera bien sérieuse, bien triste, bien ennuyeuse.

1. Au contraire, vous aurez à vous réjouir de ne pas l'employer en occupations frivoles, et en visites inutiles, vous aurez à vous féliciter de n'avoir pas de si grands comptes à rendre à votre Dieu.

2. Vous pourrez mieux employer vos journées aux œuvres utiles et bénies de Dieu, et à votre instruction, cela vaut bien mieux que de perdre son âme ; sauf à s'en consoler avec un miroir ou avec de petits compliments bien tournés, quel échange pour les biens éternels du ciel.

1. Enfin, n'aurez-vous pas à vous féliciter en pensant que vous ressemblez ainsi tous les jours de plus en plus, à celle qui est notre patronne et notre Souveraine, notre amie et notre protectrice, notre Reine et notre seul vrai modèle, Marie, la vierge aimable digne de louange, pure et sans taches.

3. Allons, il faut avouer que vous nous avez dit de bien bonnes choses, mais si vous finissez par nous parler de la sainte Vierge, cela nous convaint complètement, et il n'y a plus moyen de vous rien refuser.

4. Ce que nous ne saurions faire de nous-mêmes, nous le ferons facilement de grand cœur en Marie, pour Marie, avec Marie.

1. Oh ! Marie, soyez notre lumière !
2. Oh ! Marie, soyez notre force !
3. Oh ! Marie, soyez notre modèle !
4. Oh ! Marie, soyez toute notre joie !

SUR LA

DISTRIBUTION DES PRIX.

PHILOMENE.—Voilà donc aujourd'hui le beau jour de la distribution des prix de la *Persévérance*.

DORIMENE.—Sans doute, et nous devons toutes nous réjouir en ce beau jour.

MARIE.—Toutes, sans doute, mais non pas de la même manière, ainsi je me réjouis bien pour celles qui ont réussi et qui vont recevoir leur récompense, mais pour ce qui est de moi, j'avoue que j'ai un peu peur.

ODILE.—Moi aussi, et je dois bien dire que je ne saurai que plus tard ce que je dois penser, mais en attendant, je tremble un peu.

PHILOMENE.—Voilà comme j'étais il y a quelques jours, mes bonnes Sœurs, mais depuis j'ai réfléchi avec Dorimène sur ce que c'était que la distribution des prix et maintenant nous ne nous inquiétons plus de rien.

DORIMENE.—Oui, nous avons reconnu que quoi qu'il arrive, nous avons toujours à regarder la Distribution des Prix comme une bien belle fête, non pas tant pour les récompenses et les distinctions que l'on ne peut donner à toutes, mais pour autre chose.

MARIE.—Mais pourquoi donc ?

PHILOMENE.—Mais pour ce qu'elle représente, c'est-à-dire cette belle fête qui aura lieu un jour dans le Ciel, où

sera la distribution générale des récompenses, des palmes et des Couronnes à toutes les âmes de bonne volonté, et suivant les œuvres de leur bonne volonté.

MARIE.—C'est vrai qu'il faut considérer cela et chercher à oublier le reste, mais cela m'est un peu difficile, quant ce ne serait que pour mes chers parents, à qui je serais si heureuse de faire plaisir.

DORIMENE.—Ah ! sans doute vous seriez heureuse de leur faire plaisir, et tout le plaisir possible, par exemple, en étant chargée de livres, et couverte de couronnes des pieds à la tête.

ODILE.—Mais pourquoi pas, nos parents sont si bons.

PHILOMENE.—Mais comme ils sont si bons, ils sont aussi bons chrétiens et ils doivent être surtout heureux, de vous avoir vu bien travailler cette année et bien assidues aux pieuses réunions du Catéchisme de Persévérance.

MARIE.—Cela est bien vrai, mais quel serait mon bonheur de recevoir ici un bon témoignage de ce que j'ai fait, afin de le montrer à mes bons parents ; ils l'aimeraient bien mieux, que d'être obligés de me croire sur parole, aussi l'on dit qu'autrefois, c'était il y a bien long-temps, un Père qui avait trois enfants qui s'étaient distingués dans un combat fut si ému et touché de les voir couronner dans une grande fête qui suivit et au milieu des applaudissements de la nation, fut si ému, si touché, qu'il expira de joie dans l'assemblée même.

PHILOMÈNE.—Ah ! miséricorde, qu'est-ce que vous dites là ; j'aime trop mes parents pour avoir envie de les faire mourir de la sorte.

ODILE.—On raconte aussi d'un grand Général, qu'il disait qu'aucune de ses victoires ne lui avait fait oublier la joie qu'il eut à son premier prix.

DORIMENE.—Mais moi, comme je ne serai jamais Général, cela ne me regarde pas, mais ce qui nous regarde toutes et ce qui fait que la distribution doit être une belle et touchante fête pour celles qui sont ici, c'est qu'elle est l'image et la représentation de ce qui se passera dans l'avenir, au dernier jour pour ceux, qui auront bien voulu s'occuper de leur âme.

En effet, ce sera comme ici, une grand réunion devant N.S. lui-même, de plus une grande récompense qui fera tressaillir de joie le cœur de tous ceux qui la recevront.

PHILOMENE.—Et si ici un prix fait tant de plaisir, que sera-ce donc du prix du Ciel, ah ! voilà à quoi il faut toujours penser, car le Ciel d'abord c'est la récompense de toute la vie et non pas d'une année seulement, ensuite c'est la récompense *des efforts et non du succès seulement*, la récompense de tous ceux qui auront beaucoup travaillé et non pas seulement de ceux qui auront réussi, enfin recompense qui ne passe pas et plus digne de ce que l'on fait.

DORIMENE.—C'est bien vrai, car ainsi que nous l'a dit notre digne Chef, ce que l'on fait pour Dieu, ne peut être récompensé que par Dieu.

MARIE.—Cela, c'est bien vrai, je n'en doute pas et je vous remercie bien de m'édifier ainsi, et d'ailleurs en se tenant ainsi le cœur en haut, il n'y a moyen de s'affliger de rien.

Mais enfin, tout à l'heure, j'ai risqué un coup d'œil sur la table de la distribution et je me disais que j'aimerais bien faire à ma mère le plaisir de lui porter un de ces beaux livres.

ODILE.—Ah ! moi aussi, ah ! quels livres ! jamais je n'en ai vu d'aussi grands.

MARIE.—Ensuite dorés sur des tranches avec des filets d'or.

ODILE.—Dorés aussi dans le dos avec des lettres d'or.

DORIMENE.—Mais comment avez-vous donc vu tant de choses, avec un seul coup d'œil.

MARIE.—Enfin nous l'avons vu, mais ce n'est pas tout, il y a des gravures, de belles images.

DORIMENE.—Comment ! des gravures ? mais vous les avez donc ouvert ?

MARIE.—Ah ! certes non, mais je sais qu'il en est toujours ainsi dans ces beaux grands livres.

PHILOMENE.—Enfin, mes chères amies, cela n'empêche pas que s'il y a une pensée qui doit nous occuper c'est d'avoir bien travaillé cette année et d'avoir bien observé son règlement de Persévérance ; cela vaut mieux aux yeux de Dieu qu'un succès qui vient un peu par bonheur et qui peut apporter quelque vaine complaisance, et ce qui est certain c'est que le ciel est plus beau que tous les titres de ce monde.

Ne songeons donc qu'à ce but où nous arriverons un jour, et cherchons à relever nos pensées vers cette récompense de la fin de la vie en voyant donner les récompenses de la fin de l'année.

MARIE.—Je trouve, ma bonne sœur, que vous avez été bien inspirée et je demande au Seigneur que ce soit ici ma principale pensée.

Oui, Seigneur, faites que nous ne pensions toutes qu'au Ciel et à vous qui êtes notre Père et qui nous accorderez tous les biens.

ODILE.—Oh ! Seigneur, nous renvoyons à vous notre satisfaction, et ainsi qu'en ces choses nous ne trouvions pas une part de notre récompense à venir, mais un moyen pour penser à vous, et pour vous rendre gloire, et pour mériter encore plus à vos yeux.

DORIMENE.—Faites, Seigneur, que nous soyons de la persévérance toute notre vie et alors nous aurons la récompense qui doit la suivre.

PHILOMENE.—Ce que nous désirons, surtout, Seigneur, c'est d'aller à cette cité sainte, à votre demeure, à cette Ville bienheureuse où est votre trône et ces richesses et ces pierreries et toutes ces magnificences ; là où seront éternellement heureuses les âmes pures comme l'or et qui auront acquis en ce monde la pierre sans prix de la sagesse.

C'est ce que nous vous demandons. Ainsi soit-il.

Toutes ensemble. Ainsi soit-il.



SUR LA

NECESSITÉ D'UN RÈGLEMENT PENDANT LES VACANCES.

Matilde.—Joséphine.—Catherine.—Marie.—Oliva.

CATHERINE.—Enfin, voici donc le dernier jour de la Persévérance arrivé, mon Dieu, quel bonheur !

MARIE.—Quel plaisir ! plus de leçons, plus d'analyses, plus de séances !

OLIVA.—Oui, mesdemoiselles, il n'y a personne ici pour nous écouter, avouons entre nous que c'est un fameux débarras !

MATILDE.—Si vous êtes si contente aujourd'hui, Catherine, c'est donc que vous espérez sortir tout à l'heure, les bras chargés de récompenses ; *n'allez pas au moins prendre tout, mademoiselle, laissez-nous quelque chose.*

JOSEPHINE.—Et si ce précieux fardeau vous accable, voilà Marie et Oliva qui pourront vous aider et qui vous offrent leurs services.

CATHERINE.—En vérité, mesdemoiselles, voilà qui paraît vous plaire beaucoup : les prix, les récompenses ; pour moi je vous avoue que ce qui me plaît le plus, c'est de voir commencer les vacances.

MARIE.—Et moi aussi je suis du même avis, aussi *vivent les vacances !*

OLIVA.—E moi, croyez-vous que je les caillie. Oui
vivent les vacances !

(Toutes les trois ensemble :)

(Vivent les vacances !)

MATHILDE.—Pour nous, nous regardons les vacances comme un temps très agréable, mais nous pensons aussi aux dangers qu'elles présentent et dès lors nous ne nous livrons pas sans réserve aux mêmes transports de joie.

JOSEPHINE.—Les vacances sont utiles car elles nous reposent et nous récréent ; elles sont salutaires, car elles nous habituent à la vie que nous devons mener plus tard, mais certes elles offrent plus d'un péril.

CATHERINE.—Comment ! mesdemoiselles, croyez-vous que nous allons nous exposer *pendant ce temps à nous casser bras et jambes ?*

MARIE.—Voulez-vous qu'en ce jour, nous ayons le visage

Plus pâle et plus blême,
Que n'est un pénitent, à la fin d'un Carême !

OLIVA.—Non, en vérité, il est un temps pour travailler ; il est un temps pour se réjouir, c'est ce que nous allons faire.

MATILDE.—Eh quoi, mes bonnes amies, est-ce que pendant les vacances, vous mettrez tout à fait de côté les leçons de la Persévérance et des classes.

CATHERINE.—Non pas, non pas précisément, je vous promets, d'y penser.....*au moins en rêvant.*

MARIE.—En rêvant, moi je n'y penserai pas du tout, ni en rêvant ni en veillant, ni le jour ni la nuit, ni le matin ni le soir ; le temps des vacances est trop précieux pour en perdre une seule minute !

OLIVA.—Moi, on m'a bien fait quelques reproches pendant l'année, mais je vous promets qu'on ne m'en fera aucun pendant les vacances.

MATILDE.—Mais comment allez-vous donc passer le temps des vacances ?

JOSEPHINE.—J'ai bien peur que pour trop vouloir vous amuser, vous finirez par vous ennuyer bien vite !

CATHERINE.—M'ennuyer, moi, en aucune façon. Chaque fois qu'il fera beau, je m'habillerai à mon gré, ensuite je m'en irai me promener dans les belles rues de la ville avec des jeunes demoiselles de mes amies très aimables, les deux demoiselles de Bomusô et Mademoiselle de Trainejambe, ah oui, mesdemoiselles de Beaumusô, voilà des demoiselles qui sont bien élégantes et mademoiselle de Trainejambe, Dieu qu'elle aime la promenade, celle-là !

MARIE.—Moi, j'irai avec mes cousines Vadeboncœur et mes petites nièces Sansouci, puis la petite Lamalice viendra avec mademoiselle Leveillé et mademoiselle Sanschagrïn, cela ira bien, on rira, on dansera, on sautera, puis l'on dansera, l'on rira, l'on sautera toute la sainte journée.

OLIVA.—Moi, j'ai déjà arrangé mes vacances avec mes petites voisines : nous sommes une quinzaine de jeunes demoiselles ; chacune a sa poupée, il y en a même de ces demoiselles qui en ont deux. Nous réunirons toutes les poupées, nous les ferons asseoir gravement, puis nous leur ferons la classe. C'est bien le moins qu'après avoir travaillé toute l'année, après avoir été grondée et chapitrée pendant dix mois de suite, on ait au moins le plaisir de faire travailler les autres et de les gronder, ainsi gare les poupées si elles ne sont pas bien sages.

MATILDE.—Comment, vous, grandes enfants, vous allez vous amuser avec des poupées.

OLIVA.—Mais pourquoi pas, ce sont des poupées comme on n'en a jamais vu de plus belles ; l'une ouvre les yeux grands comme cela, une autre ouvre et ferme les bras toute seule, enfin il y en a une si admirable, si admirable, qu'elle parle et qu'elle dit, *papa, maman, papa, maman*, avec un tel naturel, que la première fois que je l'ai entendue, cela m'a fait un effet tel que les cheveux m'en sont dressés tout autour de la tête.

MATILDE.—Ah bien ! voilà qui est bien agréable, assurément, mesdemoiselles, mais je vois que dans tout cela, ni l'une ni l'autre vous n'avez fait en aucune manière la part des occupations, et des choses sérieuses et indispensables.

CATHERINE.—Des choses sérieuses et indispensables, ta ta ta ta, de quoi irons-nous donc nous rompre la tête ; en vacances on ne peut s'occuper de rien, j'ai déjà essayé et je n'ai pu réussir à rien, ainsi si l'on veut travailler crac, voilà le fil qui se casse tout net, les aiguilles ne veulent pas aller ou bien elles vous entrent dans les doigts, il n'y a rien à faire d'utile.

MARIE.—C'est tout comme moi, parfois j'ai voulu écrire en vacances, mais d'abord en vacances on ne trouve jamais d'encriers, ou bien si l'on en trouve l'encre est toute desséchée à cause du temps qui est si sec et si beau, puis les plumes ne marquent jamais, de manière qu'il faut bien se faire une raison.

OLIVA.—Enfin, mesdemoiselles, on est en vacance pour s'amuser, donc amusons-nous, reposons-nous, créons-nous, le bon Dieu ne nous en demande pas davantage.

CATHERINE.—Mais vous, mesdemoiselles les sérieuses, qui savez si bien reprendre et critiquer les autres, qu'allez-vous donc faire alors, probablement que vous allez vous

renfermer dans une boîte et vous fermer à double tour, de peur qu'il ne vous arrive quelque grand malheur !

MATHILDE.—Non, ma chère amie, nous n'avons pas cette dévotion là, nous n'avons pas exclu d'avance les récréations que nous rencontrerons pendant les vacances, mais nous avons voulu les bien passer et pour cela nous nous sommes faits un petit règlement.

CATHERINE.—Un règlement, un règlement !

MARIE.—Quoi ! un règlement pendant les vacances !

OLIVA.—Ah, ah, un règlement. (*Elles se mettent toutes trois à rire.*)

CATHERINE.—Il faut avouer ~~qu'il y a~~ tout à fait une idée curieuse.

MARIE.—Curieux, dites donc que c'est bien impossible à pratiquer ! Comment alors pourrait-on s'amuser avec un règlement ; rire en règlement, parler en règlement, sauter en règlement.

OLIVA.—Et nous, comment ferions-nous, nous autres, nous serions bientôt toutes mortes d'ennui et nos poupées aussi ! Non, non, pas de règlement, nous voulons faire du nouveau, le matin, le soir, le midi, toujours du nouveau ; d'ailleurs moi je suis de l'avis de la chanson :

L'air de la liberté,
Est bon pour la santé.

MATILDE.—Comment, mesdemoiselles, toutes les fois que vous avez fait des retraites, vous avez bien entendu parler de la nécessité d'avoir un règlement.

CATHERINE.—Sans doute, puisque même nous en avons fait un, recueilli dans nos livres de piété, mais tout cela c'était bon pour le courant de l'année et cela ne vaut rien, absolument rien, pendant les vacances.

MARIE.—Oui, mesdemoiselles, ne prétendez pas nous convertir sur ce point, notre résolution est prise, très prise, archi prise.

OLIVA.—Oui, et si bien, que si vous nous changez à cet égard, moi je vous donnerai le grand prix de science, de miracle et d'impossible.

MATILDE.—Moi, je ne dis rien, mais je vais commencer ma tâche qui est de vous faire adopter un règlement, mes bonnes amies; et d'abord vous, ma chère Catherine, qui aimez tant la promenade et qui voulez tant vous amuser êtes-vous décidée à oublier pendant les vacances vos prières du matin et du soir.

CATHERINE.—Oh ! certainement non, mes prières avant tout, il me restera encore assez de temps pour me divertir.

MARIE.—Mais c'est nous faire injure, ma bonne Matilde, que de nous faire une telle demande ; nous voulons bien employer les vacances, mais à condition que le bon Dieu en ait les prémices.

OLIVA.—Tenez, Matilde, pour vous montrer ma bonne volonté, je m'engage tous les jours à dire un bout de prière pour vous, afin que vous ne vous ennuyiez pas plus que nous pendant les vacances !

MATILDE.—Ah bien ! à la bonne heure, voilà que vous nous accordez tout ce que nous avons à vous demander, pour le Chapitre de la Prière dans le règlement, c'est là un grand point sur lequel nous sommes déjà d'accord.

JOSEPHINE.—C'est déjà bien, mais ce n'est pas tout; il ne suffit pas de se promettre de prier matin et soir pendant les vacances, il faut encore déterminer le temps, la durée de la prière; sans cela on oublierait sa promesse, ou bien on la

pratiquerait à la vapeur, ou enfin on ferait ses prières comme disait ma grand-mère : *Comme en revenant de Pontoise.*

CATHERINE.—Eh bien, va pour le temps de la prière, d'ailleurs j'ai l'expérience que quand j'ai oublié de faire ma prière du matin, je suis malheureuse toute la journée.

MARIE.—Moi de même, toute la journée *je suis comme un remords ambulant.*

OLIVA.—Et moi aussi, j'ai bien fait cette expérience plus d'une fois; quand je n'ai pas fait ma prière, je suis insupportable, je vais me mettre à table avec un air qui fait peur à tout le monde *et qui fait pleurer mes petits frères de tristesse et d'épouvante.*

MATILDE.—Donc l'article de la prière est adopté dans le règlement.

JOSEPHINE.—Et il est adopté avec un temps qui sera le même chaque jour au moment du lever et au moment du coucher, et la prière sera de la durée convenable.

MATILDE.—Ainsi cet article est adopté :

(Toutes les trois.) Adopté, adopté.

OLIVA.—*(D'une voix très-haute.)* Adopté à l'unanimité!! *(Elles écrivent l'article sur un cahier.)*

MATILDE.—Eh bien, nous allons passer au second article.

CATHERINE.—Au second article; mais il n'y aura pas de second article, c'est bien assez du premier.

MARIE.—Ah! voilà ce que c'est, quand on vous accorde un pied vous en avez bientôt pris quatre; non, point de second article.

OLIVA.—Un second article, voilà qui est bien drôle, on ne pourra plus employer ses vacances.

MATILDE.—Vous ne voulez pas de second article ?

(*Toutes les trois.*) Non, non, point de second article !

MATILDE.—Mais le second article est sur les repas, vous ne voulez donc pas manger pendant les vacances, vous voulez donc jeuner ?

JOSEPHINE.—Oui, vous ne voulez donc pas manger pendant les vacances ?

CATHERINE.—Nous ne voulons pas manger ! Toi, Marie, tu veux donc jeuner pendant les vacances.

MARIE.—Moi ! pas du tout, au contraire.

CATHERINE.—Et toi, Oliva, tu veux donc jeuner pendant tout le temps des vacances.

OLIVA.—Moi, pas du tout, et qu'est-ce que deviendraient nos poupées si nous les faisions jeuner, le moment le plus beau de nos poupées est le moment où nous faisons faire la dinette à ces jeunes demoiselles tout comme à la Salle d'asile.

MATILDE.—Eh bien ! alors, si vous voulez manger, il faut inscrire l'article des repas dans le règlement.

CATHERINE.—Inscrivons l'article des repas. (*Elles écrivent.*)

MARIE.—Oui, mesdemoiselles, mais sous prétexte d'inscrire l'heure des repas n'allez pas nous empêcher de manger quand nous voudrons, où nous voudrons et tout ce que nous voudrons.

MATILDE.—La première chose à inscrire par rapport au repas, c'est d'abord l'heure des repas.

CATHERINE.—C'est à nos mamans à régler cela.

JOSEPHINE.—C'est à nos mamans à régler cela, il est vrai, mais il peut arriver à de jeunes demoiselles comme vous, d'introduire dans la journée de petits repas supplé-

mentaires entre le déjeuner et le dîner, entre le dîner et le souper.

CATHERINE.—Comment, on ne pourra pas même rien grignoter entre les repas ; pas une orange, pas une pomme.

MARIE.—Voilà des vacances qui ne sont pas bien régalandes.

OLIVA.—Miséricorde, qu'est-ce que nous allons devenir avec nos poupées, c'est donc par mesure d'économie ce que vous en faites, mademoiselle.

MATILDE.—D'abord, c'est par mesure d'ordre et de bonne règle chrétienne, ensuite c'est par mesure de santé, enfin, si vous le voulez, c'est aussi une bonne raison d'économie.

JOSEPHINE.—D'abord, c'est par mesure d'ordre et de bonne règle chrétiennes : qu'est-ce qu'il y a de plus contraire aux règles chrétiennes et à la modestie que de voir, dans certaines familles, des enfants qui mangent toute la journée, c'est là leur plus grand plaisir : quelles belles idées cela doit leur donner, comme cela leur forme le cœur ; leur esprit semble plus tard comme tout enseveli dans la graisse, ce ne sont pas des chrétiens, oh ! non assurément, c'est du suif ou du saindoux.

MATILDE.—Ensuite, quelles santés cela fait-il, je vous le demande un peu, c'est chétif, c'est toujours malade, c'est tout rempli de sucre qui ôte toute force à l'appétit.

JOSEPHINE.—Les vacances sont surtout effrayantes sous ce rapport, on parle souvent de pauvreté, de misère, dans des familles où l'on a fait manger toute l'aisance de l'année, en sucreries ou autres sottises de ce genre, aux enfants.

MATILDE.—C'est un calcul facile à faire, 5 ou 6 sous

de sucre aux enfants par jour, cela paraît bien peu entre trois ou quatre enfants, bien peu, et ce n'est bon qu'à barbouiller l'estomac ; or cela ne fait pas moins de 20 piastres par an. Mais avec 20 piastres par an, dans une famille, on achète bien des choses utiles, bien des habillements nécessaires et au bout de dix ans employées ainsi, on aurait de quoi s'acheter un terrain, et se bâtir une maison qui ne serait pas trop mal.

JOSEPHINE.—Un autre inconvénient, c'est que tous ces repas supplémentaires nous font perdre beaucoup de temps, tâchons donc de nous modérer à cet égard.

MATILDE.—Prenons toutes cette résolution et cela nous servira à bien accomplir l'article suivant du règlement. (*Elles inscrivent l'article.*)

CATHERINE.—Eh ! quoi, y a-t-il un article suivant dans le règlement ?

JOSEPHINE.—Sans doute, il y a un autre article.

MARIE.—Mais quel est-il ?

MATILDE.—L'article du travail pendant les vacances.

CATHERINE.—Ah ! cela c'est par trop fort.

MARIE.—J'en étais sûre, je voulais vous le dire en commençant, si vous l'écoutez seulement un peu, cette demoiselle si sage, elle est capable de vouloir vous faire travailler pendant les vacances.

OLIVA.—Travail et vacances, vacances et travail, mais voilà deux mots qui ne peuvent jamais aller ensemble.

MATILDE.—Mais, sans doute, mes demoiselles, et vous serez bientôt de mon avis. Si vous daignez écouter les grandes raisons que j'ai à vous proposer.

CATHERINE.—Voyons, quelles sont-elles ces belles raisons.

MARIE.—Ah ! Catherine, voilà que tu te laisses tenter par la curiosité.

OLIVA.—C'est bien certain, mais enfin écoutons tout de même.

MATILDE.—Voici nos raisons, mes demoiselles, écoutez et vous verrez ce que vous devez en penser.

1° Vous ne resterez pas toujours au même âge.

2° Vous n'aurez pas toujours vos parents.

3° Vous n'êtes pas destinées à mener une vie oisive et paresseuse.

4° Vous serez obligées de vous rendre utile par votre travail.

JOSEPHINE.—Eh bien, pour toutes ces raisons, nous ne devons pas mettre tout travail de côté pendant les vacances. Quant ce ne serait que pour ne pas oublier ce que nous avons appris, pour ne pas s'exposer aux habitudes de l'oisiveté, pour vous former à être utile chez vous, et enfin pour ne pas vous ennuyer trop, au bout de quelques jours de paresse.

CATHERINE.—Eh bien, à la bonne heure, mais combien de temps par jour ?

MARIE.—Combien de temps, une heure ou deux heures.

OLIVA.—Deux heures, ah comme tu y vas ; deux heures, tu plaisantes, une heure par jour est bien honnête, c'est bien assez.

MATILDE.—Pour le temps à employer ainsi, vous réglerez cela chez vous, d'après vos obligations et le désir de vos parents ; seulement il est bon de ne pas abandonner cela au caprice.

JOSEPHINE.—Maintenant, passons à un article bien important, c'est l'article des récréations.

CATHERINE.—L'article des récréations, ah ! à la bonne heure, voilà qui s'appelle un article ; je vais l'inscrire en grandes lettres dans mon cahier.

MARIE.—Moi je l'inscris aussi, mais je n'en ai pas besoin, je ne l'oublierai pas. (*Elles écrivent.*)

MATILDE.—Tant mieux, mais ce dont il s'agit, c'est de prendre les moyens de sanctifier ses récréations pendant les vacances.

MARIE.—Ah ! voilà qui se complique !

OLIVA.—Je crois en vérité que les vacances vont devenir plus difficiles à passer que le reste de l'année.

CATHERINE.—C'est bien mon avis, mais laissons-leur défiler le reste du chapelet.

MATILDE.—Ce que j'ai à vous proposer, vous allez le voir : eh bien, vous, Mlle. Catherine, quelle récréation aurez-vous en vacances ?

CATHERINE.—Moi, j'irai me promener de temps en temps avec de bonnes compagnes.

MATILDE.—Eh bien, vous verrez la ville et la campagne, pourquoi ne pas sanctifier ces choses en les offrant à Dieu, en le remerciant de vous avoir donné ce repos, cette récréation, tandis que tant d'autres en sont privés.

MARIE.—Et moi, que devrais-je faire, si je vais jouer avec mes compagnes, ou si je vais faire une promenade dans la campagne ?

JOSEPHINE.—Vous, cela vous sera bien facile ; est-ce qu'à la campagne tout ne nous porte pas à Dieu. Les fleurs que l'on voit et que l'on respire, les fruits dont on voit les arbres chargés, les prairies si éclatantes, le ciel si pur sur nos têtes et ce fleuve immense qui roule sans cesse ses eaux sans limites, est-ce que toutes ces merveilles peuvent nous trouver indifférentes ?

MATILDE.—Pendant ce temps-là, le bœuf mugit dans la plaine, les agneaux bêlent, les petits oiseaux font entendre leur continuel ramage, et notre cœur ne dirait rien ; enfin, souvent, une bonne occasion qui se présente en vacances, c'est d'instruire de pauvres enfants qui n'ont pas encore eu l'avantage d'aller à l'école et qui sont en retard pour leur instruction religieuse.

OLIVA.—Et moi, que ferai-je avec toutes mes poupées.

MATILDE.—Vous, vous laisserez parfois vos poupées, et vous pourrez profiter de votre réunion pour porter à Dieu, vos petites compagnes.

JOSEPHINE.—N'oublions pas non plus de marquer encore une autre obligation très-importante, celle de visiter N. S. au moins tous les jours des vacances.

CATHERINE.—Allons, bon, voilà encore un autre article, nous l'adoptons de grand cœur, mais maintenant permettez-nous de vous remercier, mesdemoiselles, de vos charitables avis.

MATILDE.—Et moi, ma chère amie, laissez-moi vous demander pardon de toutes les taquineries que nous vous avons faites pendant cet entretien.

CATHERINE.—Il ne nous reste plus qu'à mettre nos vacances sous la protection de N. D. de la Persévérance.

MARIE.—C'est elle qui nous protégera, ainsi : vive N. D. de la Persévérance.

Toutes ensemble :

Vive Notre Dame de la Persévérance !

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE